UNIVERSITÉ DE DIJON – FACULTÉ DES LETTRES

LAMARTINE

ROMANCIER POPULAIRE & SOCIAL

1848-1869

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de Dijon

PAR

Alfred RAVONNEAUX

DIJON
IMPRIMERIE BERNIGAUD & PRIVAT
1929

UNIVERSITÉ DE DIJON - FACULTÉ DES LETTRES

LAMARTINE

ROMANCIER POPULAIRE & SOCIAL

1848-1869

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ

présentée à la Faculté des Lettres de Dijon

PAR

Alfred RAVONNEAUX

DIJON
IMPRIMERIE BERNIGAUD & PRIVAT
1929

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

A LA MÉMOIRE DE MA MÈRE,

(1929)

Toi qui fis la mémoire, est-ce pour qu'on oublie !
Ne rejoindrons-nous pas tout ce que nous aimâmes
Au foyer qui n'a plus d'absent ?

(Lamartine : *La Vigne et la Maison.*)

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41535703_0037

INTRODUCTION

Du lyrisme au roman par la politique

« Ne cherchez pas à être grand, mais à être bon : ne cherchez pas à être célèbre, mais à être utile » [1].

Au déclin de l'année 1848, Lamartine, naguère l'idole du peuple, tombait en quelques mois, en quelques semaines, en quelques jours,

De l'Olympe à l'égout, de la gloire à l'oubli [2]

Dans sa longue carrière parlementaire, il a passionnément servi la démocratie, comme s'il avait « plus de politique que de poésie dans la tête », avec une ferveur presque mystique, comme s'il obéissait à une vocation [3]. Le peuple, dont la faveur est capricieuse, l'a récompensé comme il récompense quelquefois ses meilleurs serviteurs : en l'abandonnant.

Le 9 décembre 1848, lors de l'élection du président de la République, au suffrage universel, par 17.910 voix contre 5.500.000 suffrages accordés à Louis-Napoléon Bonaparte, Lamartine était écarté de la vie politique active, bien qu'il dût rester député de Mâcon jusqu'en 1852. Les légitimistes le répudiaient comme un apostat, les orléanistes comme un révolutionnaire, les républicains comme un réactionnaire.

Adieu donc au rêve icarien d'une rénovation religieuse et sociale, caressé depuis 1830 par son impénitent libéralisme ! Dans la vieille aventure du bonheur, à vouloir poursuivre la chimère, Lamartine, malgré sa clairvoyance, avait échoué. Les convulsions du régime, les déboires de la politique, les excès du socialisme lui avaient montré que le peuple attendait autre chose du gouvernement provisoire que la proclamation d'un nouvel évangile dont le poète rêvait d'être le pro-

1. Discours de Mâcon. Cf. De Pomairols, *Lamartine*, in-12, Hachette, 1889, p. 299.
2. *Recueillements*, in-12, Paris, Garnier, 1925 : *Stances à d'Orsay*, p. 237.
3. *Correspondance*, in-8°, Hachette, Furne et Jouvet, 1873-1875, t. VI, p. 266, *Lettre à Dargaud*, 18 juillet 1847 : « ...Je me dévoue à Dieu et aux hommes pour Dieu ».

phète et, à l'occasion, le martyr. C'était l'abdication : « Je travaillais pour l'humanité, j'ai été déçu par l'humanité [1]. ...Sauvez donc des patries, écrivait-il avec amertume à Dargaud, de l'anarchie et de la guerre étrangère, voilà la récompense [2] ».

Dans le chagrin de cette aventure, Lamartine devait retrouver aux champs, comme George Sand, les leçons de « l'immémoriale sagesse », et il allait écrire pour les humbles, dans une série de romans populaires, « le magnifique témoignage de son expérience et de sa raison [3] ».

Dans sa vieillesse besogneuse et désenchantée, qu'ensoleille à la fin le sourire de sa nièce, Valentine de Cessiat, devenue la pieuse servante de sa gloire, Lamartine, qu'il soit à Paris, à Saint-Point ou à Monceau, se réfugie dans ses souvenirs, comme autrefois Jean-Jacques, et « se console de vivre par la pensée d'avoir vécu [4] ». Pendant près de vingt ans, comme un « galérien de la plume », à force de travaux dont le bénéfice lui sert à payer ses persécutants créanciers, l'infortuné poète essaie de justifier sa politique et de redorer son rêve.

Réfractaire à la haine, son âme est « comme ces cribles où les laveurs d'or du Mexique recueillent les précieuses paillettes dans les torrents des Cordillères ; le sable en retombe, l'or y reste. A quoi bon charger la mémoire de tout ce qui ne sert pas à charmer, à émouvoir, à consoler le cœur ? [5] » Du passé Lamartine ne retient, en effet, que les meilleurs souvenirs, et mêlant ses rêves à la réalité, il construit un monde selon son cœur.

Sur un mode nouveau, celui des idylles champêtres de G. Sand, il écrit pour les humbles, à partir de 1848, des romans rustiques, d'allure poétique, animés d'un généreux souffle social et chrétien : « Poésie, disait Gœthe, c'est délivrance ». Sans parler des œuvres autobiographiques, où l'auteur a romancé d'anciennes aventures amoureuses : *Graziella* [6], *Raphaël* [7], *Regina* [8], ni même d'une courte nouvelle, *le Père Dutemps* [9], simple histoire d'un coquetier de village, et qui est l'esquisse du *Tailleur de pierres*, nous ne retiendrons des romans populaires et sociaux que *Geneviève* [10], le *Tailleur de pierres de Saint-Point* [11],

---

1. *Cours familier de littérature*, Revue mensuelle, 80 p., chez l'auteur, rue de la Ville-l'Evêque, 43, Paris : 1er entretien, 1854, chap. 39, p. 74-77.
2. *Correspondance* : lettre à Dargaud, 13 janv. 1861.
3. René de Planhol, *La première de Toussaint Louverture*, dans la *Minerve française*, 1er avril 1920, p. 37-51.
4. *Cours familier*, 1860, entretien 57, p. 162.
5. *Confidences*, in-12, Paris, Hachette, 1879, p. 13.
6. *Ibid.*, liv. IX-X, p. 208 et sq. et *Mémoires inédits*, liv. IV, V.
7. *Ibid*, Paris, Hachette, 1900.
8. *Nouvelles confidences*, in-12, Hachette, 1884, liv. II, p. 134 et sq.
9. Cf. *Appendice*.
10. In-16, Collection Nelson et in-12, Calmann-Lévy, rue Auber, s. d. — Edit. originale dans le *Conseiller du Peuple*, 1850 et in-18, Paris, imprim. Vitersheim, 1851.
11. In-12, Paris, Jouvet et Cie, Hachette et Cie, 1887.

Fior d'aliza [1] et *Antoniella* [2], deux idylles italiennes, dont l'intrigue embrouillée trahit la fatigue mentale et le déclin du génie. Là, dans un monde enchanté, Lamartine se plaît à romancer des vies obscures, auréolées de silencieux dévouements et d'héroïques folies : « N'y a-t-il pas après tout plus de réelle grandeur dans une bonne action que dans un beau poème ou dans une grande victoire ? »

On dirait les fragments de ce vaste poème en prose sur l'ouvrier, qui ne vit jamais le jour. Touchantes histoires, embaumées des odeurs de Milly, de Saint-Point, de Monceau, ensoleillées des chauds rayons du soleil d'Italie, frémissantes des émotions de l'auteur, les romans populaires de Lamartine, avec leurs portraits idéalisés, leur accent mystique, leur simplicité naïve, font songer, malgré leur allure mélodramatique, aux paraboles d'un nouvel Évangile, à quelque page de la *Légende dorée*, ou au *Livre d'or* des « Prix de vertu ».

Même si le nom de Lamartine suffisait à les sauver de l'oubli, n'est-il pas à propos, lors du centenaire du Romantisme, de leur consacrer quelques pages ? A ceux qui le dissuadaient de faire, en 1850, une publicité ruineuse pour lancer une nouvelle édition de ses œuvres, en lui disant « Votre nom n'a pas besoin de tous ces coups de cloche », Lamartine répliquait spirituellement : « Ne dédaignons pas de sonner les cloches ; Dieu lui-même a besoin qu'on le sonne [3] ».

Aussi bien cette étude ne veut-elle qu'intéresser le lecteur à une série moins connue des œuvres de vieillesse, en étudiant comment le grand poète lyrique est devenu romancier populaire, tout en restant fidèle à son idéalisme.

« Si les ouvrages de l'esprit n'ont pas l'esprit seul pour père, si l'homme entier, son éducation, sa vie, son passé, son présent laissent leur trace dans ce qu'il pense et dans ce qu'il dit [4] », le partage de ce travail est tout indiqué.

L'éducation rurale du poète, en effet, dans la patriarcale maison de Milly, sa printanière vocation sociale, formulée dans la *Politique rationnelle* et dans le *Voyage en Orient*, chantée dans plus d'une page de la poésie philosophique, *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange* et les *Recueillements*, tiennent une large place dans la genèse des romans populaires ; les déboires de la politique aussi. De plus, ces récits, qui sont de la même veine que certains romans de Jean-Jacques Rousseau et de George Sand, ont eu des modèles ; ils réflètent les idées morales et le généreux humanitarisme du temps. Que leur idéalisme excessif leur enlève pres-

---

1. *Cours familier*, 1863, t. XXI, XXII, entretiens 123-126, p. 177 et sq. et *Œuvres complètes de Lamartine*, in-8°, Paris, 1866, chez l'auteur, rue Cambacérès, t. XLI, chap. III-IX.
2. *Œuvres complètes*, t. XXI et in-12, Paris, Michel Lévy, 1874.
3. Cf. Deschanel, *Lamartine*, in-12, Calmann-Lévy, 1893, t. II, p. 290.
4. Taine, *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, in-12, Paris, Hachette, s.d., p. 1.

que tout intérêt historique et social, l'analyse, la valeur, la portée des romans populaires le montreront peut-être.

Du moins rachètent-ils ces défauts par une belle tenue littéraire et par une morale très haute, assez éloignés qu'ils sont de la réalité pour bercer le rêve où l'on aime à se réfugier, tant Lamartine conserve toujours, au dire de Sainte-Beuve, « cette petite flûte enchantée dont il jouera jusqu'à la fin ». C'est ainsi que ses romans ne sont pas sans vertu puisqu'ils montrent au public et aux écrivains, comme aux politiques, que l'Idéal demeure le maître du monde.

Par eux s'achève la glorieuse aventure du poète, car ils sont la revanche contre les faits et la vie d'une âme essentiellement idéaliste, et profondément religieuse, en même temps qu'ils servent à mieux connaître, peut-être à mieux aimer Lamartine.

S'il est vrai, dit l'auteur du *Cours familier de littérature*, que ce qui intéresse l'homme dans le livre c'est souvent moins le livre que l'homme, on ne comprend définitivement Lamartine qu'à travers ses œuvres de vieillesse, en particulier les romans populaires. Trop longtemps les préjugés et l'ignorance ont infligé à sa mémoire l'épithète de « pleurard [1] », comme si les *Méditations poétiques* avaient fixé pour jamais le fier écrivain dans l'attitude d'un élégiaque. Il n'avait pas qu'une corde à sa lyre, et, de bonne heure, il est entré, avec des accents virils, dans le chœur des poètes d'action, qui ne se contentent pas de cadencer leurs rêves, mais qui veulent pénétrer leur poésie des grandes idées sociales et répandre leur âme dans celle des humbles [2].

« Nous avons chanté autrefois pour les heureux de la terre ; nous avons parlé plus tard la langue des orateurs, dans les tribunes des hommes d'Etat, dans les orages de la patrie. Plus humble aujourd'hui, peut-être plus utile, nous ne rougissons pas de parler la langue qui va par votre cœur à votre intelligence et de nous faire simple avec les simples, petit avec les petits [3] ». Ecrire pour la ferme et pour l'atelier, pour le paysan et pour l'ouvrier, comme Victor Hugo quand il rêvait d'une littérature populaire en élargissant le plan des *Misérables*, ou comme G. Sand, quand elle souhaitait rajeunir la Muse romantique en l'intéressant au peuple, fut pour le poète, accablé sous le poids de dettes énormes, un dernier rêve d'apostolat social.

Ah ! si ses journaux, si ses livres, si ses romans, si ses œuvres de jeunesse, tant de fois délayées dans ses ouvrages de vieillesse, avaient valu à l'infortuné poète des millions de lecteurs, quelle joie pour son âme, quelle aubaine pour ses créanciers ! Du moins, plus d'une fois, d'humbles cœurs vibrèrent en écoutant le vieux romancier, témoin

---

1. Musset : *Je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles*
Les amants de la nuit, des lacs, des cascatelles.

2. Cf. Latreille, *Lamartine poète politique. Annales de l'Université de Lyon*, 1924, n° 36, Préface, Lyon, Rey, p. 5.

3. *Cours familier*, cité par P. Hazard : *Lamartine*, in-12, Paris, Plon, 1925, p. 104.

les lettres touchantes qu'on lira plus loin. Noble vieillesse après tout qui consacrait aux pauvres gens les suprêmes rayons de son génie, les dernières flammes de son cœur !

N. B. L'auteur adresse ici l'hommage de sa profonde gratitude à ceux qui l'ont aidé dans son travail : MM. les professeurs de la Faculté des Lettres de Dijon, M. H. Villemot, chroniqueur littéraire du *Bien Public*, Mlle J. Mariotte, publiciste à Neuilly (Seine), M. le comte de Noblet, qui lui ouvrit si courtoisement les archives de Saint-Point.

CHAPITRE PREMIER

Les sources des romans populaires

Loin de moi les cités et leur vaine opulence.
Je suis né parmi les pasteurs [1].

« La prédestination de l'enfant c'est la maison où il est né ; son âme se compose surtout des impressions qu'il y a reçues [2] ». Son éducation rurale tient une grande place, en effet, dans la genèse des romans de Lamartine. Sans les frais souvenirs d'enfance et de jeunesse, on ne comprendrait ni *Geneviève*, ni le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, inséparables de la vie patriarcale de Milly, comme le sont des impressions d'Italie *Fior d'Alize* et *Antoniella*.

Dans la maison rustique de Milly, l'on n'était pas riche ; on faisait valoir simplement quelques arpents de terre, quelques ouvrées de vigne. Là, dirigé par sa mère et entouré de ses sœurs, Lamartine reçut une éducation tendre et rurale. Rarement fils de gentilhomme fut mêlé davantage aux enfants des paysans.

« C'est un petit campagnard ou presque [3] », joufflu, turbulent, robuste, les pieds nus, coiffé d'un bonnet brun d'où s'envolent des boucles de cheveux châtain, portant une culotte en toile écrue, comme les petits bergers de Milly, qu'il a rejoints sur la place publique, auprès du four banal, parmi les moutons et les chèvres, avant le départ pour la montagne aux crêtes chauves, aux grottes mystérieuses, pour le « Craz » ou pour le « Monsard ». Poussant devant lui quelques chèvres dont l'imagination du poète fera des chamois dans ses poèmes, l'enfant court les sentiers, grimpe aux arbres, barbotte dans les ruisseaux, déniche les nids, gaule les châtaignes, déterre dans les champs, pour les faire cuire sous la cendre, aux feux des bergers, les pommes de terre échappées à la pioche.

Autour des chars « gémissant sous leur poids », il pique les bœufs avec l'aiguillon du bouvier, presse le raisin de ses pieds nus dans la

1 *Nouvelles méditations*, in-12, Hachette, Furne, Pagnerre, Jouvet, 1873 : *Préludes*, p. 105, v. 314-315

2. *Confidences*, *op. cit.*, liv. I, § 2, p. 9.

3. Paul Hazard, *op. cit.*, p. 8.

cuve écumante, décortique le maïs, teille le chanvre, à la veillée, dans la grange en écoutant de merveilleuses histoires, analogues à celles du chanvreur dans la *Mare au diable* ou du grenadier Goguelat, chantant l'épopée napoléonienne, dans *Le Médecin de campagne*. Il bat le blé sur l'aire et mange la soupe au lard avec les vignerons dans la cuisine. Voilà pourquoi Lamartine mêlera plus tard, dans ses romans, « à la sensibilité romantique la grande ingénuité homérique [1] ». C'est un petit campagnard ou *presque :* dans ce mot tient toute la différence. Rustique est sa maison, mais sur le seuil aux pierres disjointes, envahie par l'herbe, la porte de bois sculpté montre néanmoins, gravées dans le chêne, les armoiries de famille. Ami des bouviers l'enfant n'en est pas moins le fils du chevalier de Prat de Lamartine. Il accompagne son père à la chasse ; il partage son amour de la terre au point que par amour de la terre Lamartine se ruinera plus tard, ainsi que son goût de la littérature, en écoutant le soir, à la veillée, ravi par la musique des mots, le chevalier réciter d'une voix chaude et grave quelques strophes d'*Athalie* ou de *Mérope*. Si les soins distraits de son premier maître, après sa mère, le romanesque vicaire de Bussières, dont il romancera la vie orageuse dans *Jocelyn*, n'ont pas fait de Lamartine un savant, sa mère a formé le cœur de son fils en le penchant de bonne heure sur toutes les misères. Le poète n'oubliera jamais cet apprentissage printanier de la miséricorde, et les visites aux pauvres, et les secours aux malades et l'assistance aux vieillards, dans les cabanes éloignées, sur la montagne :

Voilà la place vide où ma mère à toute heure
Au plus léger soupir sortait de sa demeure
Et nous faisait porter ou la laine ou le pain,
Vêtissait l'indigence et nourrissait la faim ;
Et tenant par la main les plus jeunes de nous,
A la veuve, à l'enfant qui tombaient à genoux,
Disait en essuyant les pleurs de leurs paupières :
« Je vous donne un peu d'or, rendez-leur vos prières [2] »

Pareillement, en Bourgogne, au château de Montculot, chez un oncle indulgent, l'ex-abbé de Lamartine, le neveu prend des allures de gentilhomme campagnard. C'est « un grand diable de Bourgogne [3] », débordant de jeunesse fougueuse, usant dans des courses folles un corps de fer et une âme de feu, aimant les chiens, domptant les chevaux, vendangeant en sabots, se plaisant parmi les paysans, dont il a raconté la vie simple et laborieuse avec une saveur tout homérique [4].

---

1. Pierre Lasserre, *Le romantisme français*, in-12, Paris, édit. du Mercure de France, 1916, p. 173.
2. *Harmonies poétiques et religieuses*, liv. III, *Milly*, v. 173 et sq.
3. *Correspondance*, t. I, p. 152. A Prosper Guichard de Bienassis, 19 août 1899.
4. Il est curieux de remarquer la même formation rurale et poétique chez Mistral (Cf. *Mes origines, Mémoires et Récits*, Paris, Plon, in-12, s. d.). On sait d'ailleurs les affinités qui existent entre les deux poètes.

« Quand le soir tombait, toute la tribu rentrait en chantant dans les cours ; on allait se laver les mains et le visage aux fontaines ; on rentrait dans la cuisine pour prendre en commun le repas du soir. La cuisine n'était pas moins poétique que l'étable, que le labour, que la moisson, que le battage des gerbes sur l'aire. La table était gouvernée par le vieux Joseph, semblable à Patrocle, dépeçant les viandes d'Achille. Il était assisté par cinq ou six servantes, Briséis ou Euryclées de ce ministre en chef des festins. D'immenses chaudières, suspendues aux chaînes d'airain des crémaillères, fumaient en bouillonnant sur la flamme sans cesse nourrie de bois vert. On puisait dans ces chaudières avec de larges cuillères de cuivre, luisantes comme l'or, les portions de légumes ou de lard qu'on servait aux ouvriers sur des plats d'étain qui couvraient la table.

» Cette table sans nappe, entourée de bancs, s'étendait d'un mur à l'autre sous la voûte enfumée de la cuisine. La flamme du foyer, quelques lampes grecques à bec de grue l'éclairaient de lueurs fantastiques. Les chefs d'attelage s'asseyaient au bout le plus honorable, le plus rapproché du fauteuil en bois, où le cuisinier Joseph, pareil à un roi, présidait le festin, à l'abri du vaste manteau de pierre de la cheminée ; puis les bouviers, puis les journaliers, puis les bergers.

» Quant aux femmes et aux filles, selon la coutume du pays, comme chez Homère, elles mangeaient debout, derrière les bergers, les unes appuyées contre les piliers de la salle, les autres groupées sur le bord des fenêtres, et, quand elles voulaient boire, elles allaient puiser de l'eau fraîche dans un seau suspendu derrière la porte. Une poche de cuivre à manche de fer, leur servait de coupe ; elles y trempaient les lèvres comme les agneaux dans le courant limpide du lavoir. Le repas terminé, notre mère, suivie de ses filles, paraissait, un livre à la main, sur le seuil de la cuisine. Elle faisait une courte lecture pieuse, assortie à l'auditoire. C'était le plus souvent un épisode pastoral de la Bible, accompagné d'un petit commentaire, qui rappelait à ces pauvres gens la similitude de leur vie avec la vie des patriarches, aimés de Dieu. Suivait une courte prière pour demander à Dieu de bénir le jour et le lendemain.

» Rien ne manquait à cette vie de famille, pas même ce *sursum corda* qui manque à toute chose quand on ne la relie pas avec l'infini, l'horizon de l'âme. Toute cette poésie du foyer, qui charmait notre Ithaque de Bourgogne, nous pénétrait d'émotions profondes qui auraient pû devenir pour un primitif des émotions d'art. C'étaient des pages de la Bible que ces tableaux, des pages d'Homère que ces journées [1] ».

A Monteulot, comme à Saint-Point, règne une grande familiarité entre les maîtres et les serviteurs : « On n'y commande pas ; chacun sait son devoir [2] ». N'est-ce pas encore chez son oncle débonnaire que Lamartine est témoin d'une idylle qu'on retrouve, à quelques détails près, dans les romans populaires [3], le mariage de l'accorte Jumelle avec le petit Didier toucheur de bœufs ? Ce fut, au dire de Lamartine, la première ode qu'il ait entendue.

Cette vie moitié champêtre, moitié biblique, a une grande influence sur le caractère et l'esprit d'un jeune homme très impressionnable, et

---

1. J. des Cognets, *Extraits du Cours familier*, in-12, Paris, Garnier, 1926, p. 96 et sq. *Souvenirs et portraits*, t. I, p. 45-49.

2. Cf. dans la *Nouvelle Héloïse* la maison de Julie à Clarens.

3. Cf. *Geneviève* : la chanson des fiançailles de Cyprien avec Geneviève. Edit. Nelson, p. 117.

il est incontestable que les idées sociales et le réalisme savoureux des romans populaires reflètent les fortes impressions d'enfance et de jeunesse du vieux romancier. Plus tard, à Naples, dans l'île natale de Graziella, Lamartine vit avec le peuple, de la vie du peuple, pour mieux comprendre le peuple : charrue ou barque, le sillon et l'eau font fraterniser les ouvriers de la terre et les travailleurs de la mer. En Suisse, pendant les Cent Jours, tandis qu'il s'exile pour ne pas servir Napoléon, le jeune homme se plaît à loger dans la cabane d'un batelier du Chablais, comme s'il était hanté par le souvenir obsédant de Rousseau, qui vécut dans ce pays la vie champêtre et idyllique de la *Nouvelle Héloïse*.

Ainsi Dieu, la nature, la famille, les serviteurs, les humbles, les animaux même, rien n'échappe à son universelle sympathie [1]. Elle rayonne dans les romans populaires, sur toutes ses créations, depuis Geneviève jusqu'à Claude des Huttes, le mystique maçon de Saint-Point, depuis Fior d'Alize jusqu'à Antoniella. Elle engendre chez le poète, avec un amour agissant pour le peuple, une cordialité magnifique, familière, et sans morgue comme s'il voyait chez les humbles une noblesse égale à la sienne, celle du travail, et je ne sais quelle soif de sacrifice et de dévouement, dont témoigne, parmi bien d'autres, l'anecdote suivante, empruntée aux archives de Saint-Point.

« Sur la grand' route de Cluny à Tramayes, la mère Fouilloux, de Saint-Point, fervente admiratrice du poète, habitait une maison modeste. Non contente d'admirer Lamartine, quand il passait devant la porte, elle s'inclinait volontiers devant le buste du grand homme, principal ornement de sa chambre. Aux beaux jours, mère Fouilloux s'asseyait près de la fenêtre pour tirer l'aiguille, et disposait sur la croisée le buste du poète.

» Un jour Lamartine aperçut son image. Interpellant la bonne femme dans ce langage familier qu'il employait d'ordinaire avec ses chers « Sampognards » : « Tu m'aimes donc bien, mère Fouilloux ? » lui dit-il. Tout émue, mère Fouilloux se lève par politesse, et dans sa précipitation la bonne vieille culbute le buste en plâtre, qui tombe en morceaux, aux pieds du poète. Qu'on juge du chagrin de cette femme aussitôt consolée par Lamartine : « C'est bon, fit-il en souriant, le mal est réparable ». En effet, le lendemain mère Fouilloux recevait un buste dix fois plus grand et que la famille conserve jalousement comme un pieux souvenir [2] ».

Ainsi, pour écrire plus tard ses romans populaires, le poète n'avait qu'à évoquer ses souvenirs de jeunesse et à écouter son cœur, invinciblement penché vers les humbles, comme s'il obéissait à une irrésistible vocation politique et sociale, dont la Révolution de 1830 devait lui faire prendre conscience.

1. « Ce monde est un océan de sympathies dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber des torrents ». Cf. *Appendice, Le Père Dutemps.*
2. *Archives de Saint-Point* (communiqué par M^lle^ J. Mariotte).

CHAPITRE II

La vocation sociale de Lamartine

Jusqu'à ce jour le poète ne fut qu'un élégiaque.

Aimer, prier, chanter, voilà toute ma vie[1],

disait-il en 1820. Que fit-il autre chose, en effet, que chanter ses amours défuntes et ses sentiments religieux, « des soupirs pour une ombre et des hymnes pour Dieu » ? Cependant, pour tromper son désœuvrement, pour forcer peut-être un mariage laborieux, surtout par goût de l'action, Lamartine est entré dans la diplomatie. Successivement attaché d'ambassade à Naples, puis secrétaire à Florence, beaux pays où le romancier encadrera plus tard ses idylles italiennes, *Fior d'Alize* et *Antoniella*, le poète finit par se lasser de ses paisibles fonctions, tant il a soif d'activité politique, de dévouement social.

Plus lui plaîrait, s'il avait l'âge légal, un mandat de député que la lyre du poète. « Représenter son pays à la Chambre, influer sur ses destinées, à la bonne heure ! [2] » Il n'était guère de poètes, alors, parmi les écrivains romantiques, qui ne se crussent destinés à reconstruire, après les orages de la Révolution, la cité future, ainsi que l'attestent, entre autres, la préface des *Rayons et des Ombres* de Victor Hugo, *Chatterton* et *Stello* d'Alfred de Vigny [3].

Lamartine aussi se croit « homme d'état, quoique poète [4] ». Et dans la huitième vision de la *Chute d'un ange* ne lit-on pas ces mots significatifs :

Toujours quelqu'un reçoit le saint manteau d'Elie[5]

---

1. *La chute d'un Ange* : *Avertissement* de la 1re édit., Paris, Gosselin, édit. orig., 1838 et Lemerre, 1885.
2. *Correspondance* : A sa mère, 27 déc., 1827.
3. Pour Hugo et pour Vigny, le génie « est comme un sacre qui nous désigne au gouvernement des sociétés ».
4. Faguet, *XIXe siècle* : *Lamartine*, p. 78.
5. Cf. *Cours familier*, t. V, 1852, p. 64 ; t. XIV, 1862, p. 340 : « Sibi lampada tradunt. Moquez-vous des poètes, hommes de prose, mais craignez-les ; ils ont le mot des destinées et sans le savoir ils le prononcent ».

Pendant le voyage en Orient, dans la terre des prophètes, lady Stanhope, une illuminée, rencontrée par le poète sur les hauteurs du Liban, l'en revêtira. Jusqu'à la fin, rien n'ébranlera la foi que Lamartine avait dans sa mission, si l'on en croit les suprêmes confidences du *Cours familier*. Dès cette époque, la correspondance de Lamartine trahit, elle aussi, cette irrésistible vocation : la tribune ou la place publique, écrivait-il à Virieu, le 22 septembre 1829, comme il disait en 1848 : une révolution ou rien.

En même temps sous l'influence du libéralisme, en politique celui de Lamennais, en religion celui de Dargaud [1], Lamartine évolue. De poète lyrique il devient poète social, de légitimiste démocrate, de catholique rationaliste, enfin très philosophe par l'esprit, très chrétien par le cœur. Nul ne fut peut-être secoué davantage par le grand frisson libéral du siècle, nul n'a aimé d'un plus mystique amour la démocratie. Peu à peu il se détache de son propre bonheur pour s'intéresser à celui des autres, et dans une ode, traversée d'un souffle généreux, le poète chante, en vers émus, sa conversion sociale.

Frère, le temps n'est plus où j'écoutais mon âme
Se plaindre et soupirer comme une faible femme ;
.....
Puis mon cœur insensible à ses propres misères
S'est élargi plus tard aux douleurs de mes frères [2]

Politiquement parlant, la révolution de 1830 lui rend l'indépendance; elle clôt sa carrière diplomatique, elle ouvre sa carrière parlementaire. Élu député de Bergues, en Flandre, où réside une de ses sœurs, après un glorieux échec électoral, qui nous valut en 1831 les strophes altières de la réplique *A Némésis* [3], journal satirique de Barthélemy, Lamartine entre à la Chambre au moment d'une grave crise industrielle. Aux passions politiques se mêlent les conflits sociaux, qu'irrite la propagande intense du socialisme. Au lieu d'étudier les causes du malaise, la Monarchie de Juillet n'en réprime que les violentes manifestations. « Quand beaucoup de républicains, dit Louis Blanc [4], en étaient encore à renfermer le salut du peuple dans la substitution d'un consul à un roi, Lamartine, un légitimiste converti de la veille, annonçait déjà la réforme sociale ». Seul, ou presque seul, il fonde à la Chambre, le *parti social*. Peu lui importe tel ou tel nom aux Tuileries, telle ou telle couleur au drapeau ; « ils ne font rien au bonheur du peuple et ne valent pas la lutte ».

En critiquant les maladroites répressions gouvernementales, Lamartine n'envisage que le bonheur du peuple : « ...Ayons d'autres argu-

1. Cf. chap. VI : *les Influences*.
2. *Recueillements poétiques*, in-12, Garnier, 1925, p. 36 ; Hachette, 1888, p. 41 *Ode à Félix Guillemardet*.
3. *Ibid.*, p. 228, *A Némésis*, et dans le *Mercure de France*, 9 juillet 1831.
4. Louis Blanc, *Histoire de dix ans*, t. IV, p. 509.

ments que nos baïonnettes ; trouvons des remèdes à nos maux ; ils sont dans les questions sociales, dans la presse sociale, dans l'éducation populaire. Tous nous sommes tenus de nous en occuper sérieusement. Mettons enfin... les intérêts, la morale, la religion, le bonheur du peuple à l'ordre du jour [1] ».

En vain, Cuvier, en recevant le poète à l'Académie française en 1829, l'avait invité à se détourner de la politique ; en vain Sainte-Beuve, en le comparant plus tard à Chateaubriand [2], regrettait de voir Lamartine renier sa gloire ; en vain Louis Veuillot décochait à Victor Hugo des boutades terribles qui n'excluaient pas Lamartine [3]. Le jeune académicien répliquait : « On ne vit pas d'ivresse ni d'extase et ceux qui commandent au poète d'être toujours poète ressemblent à ce calife qui commandait à ses esclaves de le faire vivre de musique et de parfums. Il mourut de volupté et d'inanition [4] ».

C'était pour Lamartine une question de conscience.

« ...Croyez-vous qu'à une pareille époque, devant de tels problèmes, il y ait honneur à se ranger parmi les sceptiques et à dire : que m'importe ? Non. Lorsque le divin juge nous fera comparaître devant notre conscience, à la fin de notre courte journée d'ici-bas, notre modestie, notre faiblesse ne seront pas une excuse pour notre inaction. Nous aurons beau répondre : « Nous ne pouvions rien, nous n'étions rien, qu'un grain de sable », il nous dira : « J'avais mis devant vous les deux plateaux de la balance où se pèsent les destinées. Dans l'un était le bien, dans l'autre le mal. Vous n'étiez qu'un grain de sable. Qui sait s'il n'eût pas fait pencher la balance de mon côté ? Vous ne l'avez mis nulle part. Que le vent l'emporte ! Il n'a servi ni à vous ni à vos frères [5] ».

Enfin, Lamartine expose sa doctrine sociale dans une brochure fameuse : *La Politique rationnelle* [6] dont Dargaud, en visite à Saint-Point, devait avoir les prémices, et complétée, quelque temps après, par les *Souvenirs d'un Voyage en Orient.*

C'est la gloire de Lamartine d'avoir prévenu, dès 1831, dit M. C. Latreille, les réformes qui ont fait avancer la démocratie et que nos meilleurs hommes d'État ont eu l'ambition de réaliser. M. Barthou dans son livre sur *Lamartine orateur* se plaît à rendre justice au programme hardi de la *Politique rationnelle* : et le suffrage universel, et la liberté de la presse, et l'instruction gratuite et universelle, et la liberté de l'enseignement, et l'assistance publique, et la paix européenne, et l'aboli-

---

1. *France parlementaire*, t. I, discours du 13 mars 1834.
2. Sainte-Beuve, *Châteaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 54 et sq.
3. *Mélanges*, 2e série, t. II, p. 543.
4. *Chute d'un Ange*, édit. Lemerre, *Avertissement*, p. 2.
5. *Recueillements poétiques*, *Préface* : lettre à Léon Bruys d'Ouilly, Paris, Garnier, p. XIX et XX.
6. Parue d'abord en 1831 dans la *Revue européenne*, dirigée par Gazalès, puis publiée par Gosselin. — Cf. Paul Hazard, *op. cit.*, p. 60 ; Barthou, *Lamartine orateur*, in-8°, Hachette, 1916, p. 20.

tion de la peine de mort. Les formules abondent qui ouvrent sur l'avenir de brillantes perspectives [1].

Dans la *Politique rationnelle*, aussi bien que dans le *Voyage en Orient*, Lamartine fait figure, en effet, de socialiste chrétien. En philosophe, en humanitaire, en homme de cœur il veut le bonheur du peuple, et, en chrétien qu'il est au fond de son âme, il trouve ce bonheur dans la religion et dans la charité. C'est la formule même des romans populaires. Dans la charité se résout pour lui toute question sociale. On dirait que le dernier mot de la sociologie lamartienne est la charité, mot magique qui répond aux trois questions de la *Politique rationnelle*, Où sommes-nous ? A la veille du règne de la charité. Où allons-nous : Au règne de la charité. Que sera-t-il ? L'âge d'or de la charité. Cette ère nouvelle qui fondera la démocratie, l'auteur l'appelle l'époque évangélique. Analogue aux premiers jours de la civilisation chrétienne, où la multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme, elle présente avec l'*Age d'or* de Saint-Simon plus d'une ressemblance. Les hommes de ce temps n'ont plus de faiblesses ni de vices, et, malgré le maintien de la propriété et de l'hérédité, sans lesquelles la société est condamnée à périr [2], l'humanité marche vers « l'époque de la charité, mille fois supérieure à l'époque de la liberté... Dans cet âge édénique, toutes les questions politiques et sociales se classent et se résolvent en quelques mots : le bien général de l'humanité pour objet, la raison morale pour guide, la conscience pour juge ! [3] ».

C'est ainsi que Lamartine trace dans l'abstrait le plan de sa république. En pratique, il est partisan du régime démocratique, de toutes les libertés, de l'enseignement gratuit largement répandu, de la séparation du spirituel et du temporel, de la réforme du code criminel, et, au point de vue religieux, du *Christianisme rationnel*, celui de l'*Emile*, donc de *Jocelyn* et des romans populaires [4].

C'est avec ce programme, traversé d'éclairs prophétiques, que Lamartine entrait résolument dans l'ère nouvelle, en passant par l'arène politique et sociale. L'atmosphère est trouvée des romans populaires : les personnages évolueront dans la charité.

Le *Voyage en Orient* trahit les mêmes préocupations, soit que le poète prête une oreille complaisante à l'horoscope de cette châtelaine du Liban, lady Stanhope, quand elle lui prédit son rôle providentiel dans l'enfantement d'un monde nouveau, soit qu'il se plaise à rapprocher sa doctrine sociale de celle des Saints-Simoniens exilés à Smyrne, soit qu'il rêve de régénérer l'Orient par l'Occident et de résoudre à la

---

1. Latreille, *Lamartine poète politique, op. cit.*, p. 80.
2. Par là le poète se sépare des systèmes socialistes ; il ne fut jamais qu'un socialiste de sentiment.
3. *Politique rationnelle, op. cit.*, p. 364-365.
4. Cf. Eva Sachs, *Idées sociales de Lamartine avant* 1848, in-8°, Paris, Jouve 1915, p. 47 et sq.

manière chrétienne, par les soins de la France, la question d'Orient, soit qu'il montre, au terme du *Voyage*, le socialisme comme un remède aux maux causés par l'individualisme. D'un bout à l'autre de ces deux ouvrages on est étonné de voir la place considérable de l'idée sociale, tant Lamartine subordonna toujours la politique aux nobles causes.

A peine entré à la Chambre, où il siège au « plafond », c'est-à-dire à l'écart des groupes, pour former presque seul le parti social, il développe ces idées dont la nouveauté frappe autant que la hardiesse, dans des discours plus réalistes qu'on ne pense.

Entre toutes les questions, celle qui lui tient le plus au cœur, est l'enseignement populaire. Un jour il proteste vigoureusement contre les économies qu'on veut réaliser sur le budget de l'Instruction publique et il réclame l'ouverture de nouvelles écoles [1] en même temps que la propagation des bons livres ; un autre jour il trace leur devoir aux instituteurs ruraux [2], tant l'instruction lui paraît le seul moyen de relever le niveau moral des masses. Le 3 février 1835, à propos des Caisses d'épargne, Lamartine aborde encore la question sociale : « La charité politique de ceux qui gouvernent envers ceux qui souffrent est non seulement un devoir de morale divine, mais une souveraine habileté gouvernementale. La Révolution française a soulevé bien des questions. Celle qui les résume toutes, la question des prolétaires, est la plus pressante, celle qui produira l'explosion la plus terrible si le gouvernement se refuse à la résoudre ». Une autre fois l'orateur parle contre la peine de mort, se fait au nom de la charité le tribun des Noirs [3], le défenseur des enfants trouvés, sur lesquels il reviendra dans le roman de *Geneviève*, le protecteur des animaux [4], enfin le champion de la plus sainte des causes, celle des humbles.

***

Sa poésie, qu'il ne sépare guère en ce temps-là de sa politique, reflète les mêmes idées ; c'est encore une forme de l'action. Seulement cette poésie de lyrique devient philosophique, sociale, religieuse, populaire, enfin, sous la forme du roman, « de la raison chantée [5] ».

Rêvant d'un ordre social nouveau, le prosélytisme de Lamartine emploie, pour voiler son audacieux libéralisme, et par crainte de froisser les consciences timorées, un procédé familier : ce que le député n'oserait

---

1. Discours du 15 février 1834.
2. *Le conseiller du peuple*, 1849, *VII^e conseil au peuple*, p. 265.
3. Cf. *Appendice, Toussaint Louverture.*
4. *Correspondance de Lamartine avec ses nièces*, p. 80, lettre du 13 mars 1846 : « Je vis avec mes trois chiens à qui je parle de vous. Je les défendrai peut-être quelque jour à la Chambre contre un impôt dont on veut frapper en eux le cœur humain ».
5. *Méditations poétiques*, Paris, Hachette, 1907 ; *Des destinées de la poésie*, seconde préface, 1849, p. xxv.

proposer : les utopies généreuses, les républiques imaginaires, les cités de Dieu, les mondes irréels, le poète le chante, avant que le romancier le décrive. Séduit, comme ses contemporains, par le rêve millénaire de toutes les révolutions, soulevé par un bel idéal, Lamartine satisfait en rêve à tous les désirs du peuple et abolit toutes les souffrances. Plus de frontières, plus d'esclaves ; la lutte des classes s'est éteinte dans l'élan de l'humanité vers le bonheur. Les haines nationales et religieuses disparaissent devant une morale plus évangélique ; la propriété, la famille sont liées au communisme par le sacrement de la charité. La législation repose sur l'Evangile, le code pénal sur la conscience. Le progrès social correspond au progrès moral, sous l'influence d'une religion qui réconcilie tous les cultes, et d'un patriotisme qui embrasse toute l'humanité [1].

C'est précisément le contenu, reflété dans les romans populaires, des poèmes philosophiques : *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, les *Recueillements poétiques*. Et l'on fit à la poésie le crédit que ne méritait pas la doctrine.

Dans ces poèmes, en effet, Lamartine allait parer des plus belles couleurs de la poésie son idéal social, tout pénétré, depuis le décisif voyage en Orient, d'évangile humanitaire. Sa doctrine revient à quelques articles essentiels que ne désavouerait pas son maître Jean-Jacques : croyance très vive et très tendre en un Dieu personnel, celui de la religion naturelle, charité prodigue envers le prochain, dévouement de chacun au service de tous, attachement sincère aux vertus de la famille, indispensables à la société, amour de la nature et des animaux, survie des âmes pour jamais réunies après la mort « au foyer qui n'a plus d'absent [2] ». Telle est, en dernière analyse, avant celle des romans populaires de Lamartine, la doctrine de *Jocelyn* (1836) et de la *Chute d'un Ange* (1838).

Dès son séjour à Naples en 1821, puis au château de Montculot (1823), Lamartine songeait à un vaste poème épique, aussi long que l'histoire du monde, dont pourraient être le germe les vers pascaliens des *Méditations poétiques* :

> *Borné dans sa nature, infini dans ses vœux*
> *L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux* [3].

Jocelyn et la *Chute d'un Ange* marquaient le début d'une sorte de *Légende des siècles* spiritualiste, embrassant toute l'histoire de l'humanité. Le sujet en aurait été, non plus le progrès, comme dans l'épopée romantique, mais les progrès d'un ange déchu, traversant, dans des vies

---

1. Cf. Eva Sachs, *op. cit.*, p. 87 et sq.
2. *Recueillements*, Hachette, 1907, p. 262 : *La vigne et la maison*, v. 285.
3. *Méditations poétiques* : *L'homme*, Paris, Garnier, 1925, p. 181, v. 69-70.

successives les différents âges de l'humanité, jusqu'au jugement dernier, pour se réhabiliter devant Dieu par une série d'épreuves auréolées de patients sacrifices et de dévouements héroïques. Un ange — ils étaient à la mode en littérature depuis le *Génie du Christianisme* — s'est épris d'une mortelle. Il est condamné par Dieu à devenir un homme et à ne retourner au ciel, qu'à travers plusieurs existences, à la fin du monde. Mais le programme était trop vaste ; le poète n'a écrit que deux épisodes : *Jocelyn* et la *Chute d'un Ange* [1].

Jocelyn est, en neuf chants ou neuf époques, l'épopée du sacrifice et le poème de la fraternité, les idées mêmes des romans populaires, réalisés dans la vie d'un humble prêtre. Malgré l'idéalisme, le sujet moral est analogue à celui du *Médecin de campagne*. Sous la forme d'un journal fictif, Lamartine a romancé la vie d'un curé de village, l'étrange abbé Dumont, son voisin et son protégé. Il chante les détachements successifs, les renoncements douloureux imposés par le devoir, la vie désormais solitaire, au fond d'un village obscur, sans autre consolation que le dévouement social et la charité sacerdotale. Aussi *Jocelyn* n'est pas seulement une idylle sur la montagne, une sorte de réplique de *Paul et Virginie*, ou d'*Hermann et Dorothée*, mais un poème philosophique, religieux, social. On dirait que le poète, plus séduit par le rôle humain du prêtre que par son divin ministère, prête au héros ses propres idées sur la société, sur la religion, sur Dieu. Jocelyn c'est Lamartine tel qu'il voulait être en 1835, évangéliste du peuple, prophète d'une religion plus rationnelle, plus démocratique, presque ménaisienne, qui sera mise à l'*Index*, malgré ses mystiques ferveurs [2], en 1836.

Quand, purifié par la douleur, dégagé des attachements terrestres, comprenant l'illusion de ceux qui mettent leur espoir en ce qui passe, résolu à chercher la paix, sinon le bonheur, dans le sacrifice de soi-même à l'humanité qui demeure, pour aimer :

Tous au lieu d'un seul être et cet être dans tous.

Jocelyn prend conscience de sa mission sociale, il atteint, dans une sombre méditation, les sommets du sacrifice. Dans sa paroisse de Valneige il s'efforce de réaliser l'idéal religieux et social dont Lamartine a rempli son cœur, jusqu'au jour où il succombe, au service des cholériques, dans un bel holocauste [3].

Epopée du sacrifice, Jocelyn est aussi le poème de la fraternité. Qu'il renonce à son héritage et qu'il entre au séminaire pour laisser

---

1. Des fragments dispersés en existent ailleurs, tels, l'*Invocation* (*Harmonies poétiques*, liv. I, n° 1) ; les *Chevaliers* (*Nouvelles confidences*, Hachette, 1884, p. 227 et sq. et édit. Lemerre, p. 205) ; les *Pêcheurs*, perdus dans un Voyage aux Pyrénées.
2. *Jocelyn*, VI^e^ époque, Paris, Garnier, 1925, p. 151 ; Hachette, 1907, p. 183.
3. *Jocelyn*, *op. cit.*, Prologue, p. 5.

une dot à sa sœur, qu'il sacrifie son bonheur au vœu de son évêque mourant, qu'il répande sa charité sur tous indistinctement, qu'il donne la sépulture, malgré les préjugés de ses ouailles, à un pauvre colporteur juif, qu'il aide un ouvrier, trop pauvre pour payer des porteurs, à transporter le cercueil de sa femme, Jocelyn met en pratique l'esprit fraternel de la *Politique rationnelle*. C'est le triomphe de la charité, comme dans les romans populaires, en germe dans *Jocelyn*, dans la *Chute d'un Ange*, avec cette différence que *Jocelyn* fournit au romancier plutôt le cadre et l'étoffe de ses récits, tandis que la *Chute d'un Ange* lui suggère la doctrine philosophique et sociale.

Sur l'*Alceste*, le vaisseau qui emporte, en juillet 1832, Lamartine et sa famille en Orient, en vue de Beyrouth, un vieux solitaire salue la chaîne du Liban qui se déroule à l'horizon[1]. Aux jours antiques en effet, la fameuse montagne fut témoin de scènes merveilleuses. Le moine tient ces traditions d'un prophète qui habite une grotte et qui sait des choses étranges. Il se fera un plaisir de les révéler au voyageur...

En effet, le Voyant raconte à Lamartine, avec une bonne grâce tout orientale, sous une forme épique analogue à celle de *Jocelyn*, c'est-à-dire, en quinze chants ou visions, édéniques ou infernales, coupés en deux par une méditation philosophique, *le Livre primitif*, réplique au fond de la profession de foi de l'*Emile*, les amours d'un ange incarné, Cédar, avec une fille des hommes, Daïda, à la veille du déluge. C'est le second épisode des *Visions*. Dans la *Chute*, qui devrait précéder logiquement *Jocelyn*, nous assistons à la première épreuve d'une âme coupable, et, dans *Jocelyn*, à la dernière ou à l'avant-dernière expiation. L'idée du sacrifice, qui inspire d'un bout à l'autre *Jocelyn*, paraît encore ici, dès l'origine du monde, à l'éveil de l'humanité.

Singulier ange gardien que Cédar ! Mais son aventure est le point de départ nécessaire de l'intrigue. A la vue des ravisseurs qui veulent capturer la jeune fille commise à sa garde, en la prenant au filet pendant son sommeil, l'ange forme le désir ardent d'être un homme, pour la sauver. Sur le champ Dieu l'exauce, mais au prix de quelles épreuves ! Pour expier sa déchéance, il souffrira dans des vies successives jusqu'au dernier jour du monde... Cependant Daïda s'est réveillée. Se voyant sauvée par ce bel inconnu, elle l'aime et le ramène dans sa tribu. De l'étranger les frères de la jeune fille font un esclave ; il s'appellera Cédar et gardera les troupeaux. Un jour Daïda s'enfuit avec lui, comme avec la mauresque, mère d'Antoniella, l'esclave sicilien[2]. De leur amour naissent deux enfants. Un chef les découvre et veut les noyer. Daïda les sauve ; on la condamne à mourir de faim dans une tour, tandis que Cédar est jeté dans l'Oronte. Il parvient à s'échapper, démolit la tour, sauve sa famille et s'enfuit au désert. Ici finit la pre-

---

1. *La chute d'un Ange*, Prologue, p. 20-22, in-12, Paris, Lemerre, 1885.
2. Cf. *Antoniella*, chap. IV.

mière partie du poème, le tableau de l'humanité primitive et pastorale au lendemain de la chute originelle, avec sa religion naturelle, ses mœurs rudes, mais innocentes, où Lamartine serait tenté d'encadrer son rêve icarien de la société future si les hommes étaient moins violents.

Par une antithèse digne de Rousseau, le poète oppose à ce monde au berceau une civilisation très avancée, mais très corrompue : l'effroyable cité des géants de Balbeck, symbole des villes d'enfer où la grande industrie, en multipliant les progrès, a multiplié la misère et fait, à la faveur de l'individualisme, de la masse des ouvriers un troupeau d'esclaves [1].

Entre ces deux fresques, représentant deux sociétés différentes et néanmoins contemporaines, mais également sans Dieu, le poète a dessiné, dans un tableau philosophique, la *Huitième Vision*, un personnage en qui s'incarnent la vraie religion, la pure morale, enfin l'idéal philosophique et social de Lamartine.

« Sur les cimes du Carmel, les fugitifs rencontrent un vieillard au visage imposant et doux, le prophète Adonaï. Proscrit par les tyrans de Balbeck il s'est réfugié dans ces hautes solitudes et passe sa vie dans la contemplation. Ce que Dieu révèle à sa conscience il le grave en style sentencieux sur des feuilles de bronze qu'il appelle *Fragments du Livre primitif* et qu'un aigle familier disperse sur la cité géante pour inspirer la crainte aux tyrans, l'espérance aux esclaves. Quant aux croyances, ces maximes ne sont pas autre chose que les principes de la religion naturelle, à l'exclusion de toute révélation. « L'homme est libre, responsable devant Dieu. S'il mérite, il monte, et c'est le ciel ; s'il démérite, il descend, et c'est l'enfer. De peine éternelle, il n'y en a pas : Dieu est trop bon pour damner à jamais les hommes ». Le *Livre primitif* rejoint pourtant l'Evangile et le Christ par la paraphrase du *Pater*. A l'origine l'homme avait trouvé cette prière universelle dans son cœur ; on l'avait perdue ; le Christ l'a retrouvée.

Ainsi parlait Adonaï ; le temps était venu où les vrais adorateurs adoreraient le Père en esprit et en vérité [2].

Quant à la morale, Adonaï prêche une éthique naturelle fortement inspirée du *Décalogue*, de Jean-Jacques Rousseau, de Lamennais, de Saint-Simon, de Fourier, de Pierre Leroux, des théories hindoues du baron d'Ekstein, qui avait mis à la mode les Védas, du rationalisme enfin de Dargaud. En quatorze articles, dont la doctrine généreuse, mais discutable fut condamnée par l'Eglise en 1838, c'était une *Déclaration des devoirs de l'homme* dans la société de demain, toute la doctrine, en somme, des romans populaires [3].

---

1. A rapprocher du rêve de Renan (*Dialogues philosophiques*) et du chapitre *des Rois* dans les *Paroles d'un croyant*.
2. Cf. Deschanel, *Lamartine*, *op. cit*, t. II, p. 60 et sq.
3. Cf. J. des Cognets, *Vie intérieure de Lamartine*, *op. cit.*, p. 281 et sq.

Après cette profession de foi du vieil Adonaï « voilà qu'une sorte de navire ailé survole le Carmel. Trois hommes armés en descendent, envoyés par les tyrans de Balbeck. Ils tuent le prophète, brûlent le *Livre primitif* ; mais l'esprit renaîtra de ses cendres. Ils enlèvent Daïda, Cédar et leurs enfants... Sur les bords de l'Euphrate, dans une ville géante, le navire s'arrête. Le tyran Nymphed jette Daïda dans son harem, et, après l'avoir mutilé, fait de Cédar un esclave... Celui-ci soulève le peuple contre les tyrans, les égorge et délivre Daïda. La foule assouvit sa vengeance, écorche ses maîtres et... les mange. Cependant Cédar et Daïda s'éloignent avec leurs enfants, qui périssent de soif au désert. Folle de douleur, la mère accuse leur père infortuné, l'accable de malédictions et succombe à son tour. Désespéré, Cédar élève un bûcher, brûle leurs corps, se jette dans les flammes pour mêler ses cendres aux leurs et meurt en maudissant le ciel. Une voix lui répond : naguère, il a souhaité de déchoir du ciel à la terre ; il tombe à présent plus bas encore, jusqu'au suicide. Pour expier son crime, l'ange déchu souffrira une nouvelle série d'épreuves. A ce moment la flamme le consume avec ceux qu'il aimait. La race humaine ayant comblé la mesure de ses crimes, les cataractes du ciel s'ouvrent ; le déluge commence ; c'est la fin du poème [1] ».

Ainsi le poète veut nous montrer que le dernier mot d'une civilisation matérialiste, fut-elle brillante, n'est que l'oppression des faibles par les forts. Sans la justice et sans la charité sociales, mises au service d'une croyance, le progrès scientifique n'est qu'un retour à la barbarie. Tandis qu'aux champs, la question sociale est moins aiguë, dans les villes industrielles, la justice et la charité sont souvent méconnues, et, pour étouffer chez l'ouvrier, par l'appât d'un rêve tout matériel, la résignation sage à d'inévitables misères, on irrite ses souffrances imméritées et on provoque de redoutables revanches.

En faisant la barbarie savante contemporaine de la barbarie primitive, Lamartine, par un trait de génie, l'a mise à sa vraie place. Le progrès se fera par la charité sociale, par l'empire de l'homme sur soi, plutôt que sur la nature, en vertu d'une foi capable de tous les sacrifices à travers toutes les douleurs.

Tel est le sens philosophique de la *Chute d'un Ange*, dont la VIII[e] Vision devait fournir plus tard à Lamartine l'étoffe des personnages de ses romans populaires [2].

On entend les mêmes résonnances à travers les *Recueillements poétiques*, qui sont, en 1839, un nouvel essai de poésie sociale. Par une singulière ironie, l'auteur a rangé sous ce nom les pièces les moins recueillies de son œuvre, la sociologie la plus osée du poète-député,

---

1. Cf. Deschanel, *op. cit.*, t. II, p. 66 et sq.
2. Cf. de Pomairols, *Lamartine*, in-12, Paris, Hachette, 1889, p. 202 et sq. — Deschanel, *op. cit.*, p. 77.

fondateur en rêve d'un ordre nouveau. Nées à l'appel des circonstances, ces pages commencent, dès la préface, par sacrifier la poésie à la politique :

« Le bon public, qui ne crée pas comme Jéhovah l'homme à son image, mais qui le défigure à sa fantaisie, croit que j'ai passé trente ans de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles ; je n'y ai pas employé trente mois. Pour moi la poésie ne fut jamais que ce qu'est la prière, le plus beau des actes de la pensée mais le plus court, celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. Or le labeur social est le travail quotidien de tout homme qui participe aux bienfaits comme aux périls de la société. Qu'importe à l'avenir que telle ou telle année du gouvernement d'un petit pays, qu'on appelle la France, ait été marquée par le consulat de tels ou tels hommes... Il s'agit de savoir si le monde social avancera ou rétrogradera dans sa route. Croyez-vous qu'à une pareille époque on puisse dire, comme Montaigne : que sais-je ou que m'importe ? [1] »

Sous des titres suggestifs le poète raconte sa conversion sociale ; il chante son généreux humanitarisme, son courageux pacifisme, quand le vent était à la guerre ; il évoque son rêve de république fraternelle. C'est au château de Saint-Point, en avril 1839, entre deux séances de la Chambre. Dans son étroit cabinet de travail, aux voûtes basses, ménagé dans la tour, et qui reste encore inviolé, Lamartine, suivant son habitude, s'est levé dès l'aurore, et a dit : « Écrivons ».

Il écrit d'abord la célèbre épître à Félix Guillemardet [2], comme un écho du *Miserere super turbam*, puis le *Toast aux Gallois et aux Bretons* [3]. Tel est son fraternel amour des hommes que, en des strophes hardies et sonores, le poète invite les peuples à s'unir au lieu de se diviser, pour travailler de concert au progrès social. En 1840, la Question d'Orient, réglée à l'insu de Thiers par la Triple Alliance, menace-t-elle de déchaîner la guerre entre l'Allemagne, enflammée par les chants belliqueux de Becker et la France, excitée par la fière réplique de Musset, Lamartine écrit la *Marseillaise de la Paix* (1841), dont le pacifisme hardi n'est pas sans alarmer plus d'un patriote [4]. Sous le titre *Utopie*, le poète chante, pour un jeune compatriote de Mâcon, Bouchard, sa vision de l'avenir. Le genre humain connaît enfin l'ère de la justice et de la fraternité. Les grands problèmes sociaux sont résolus poétiquement, dans le sens socialiste ; l'homme est devenu meilleur, partant plus heureux. On vit aux champs dans le bonheur et dans l'égalité :

Chacun a son arpent de vie
Et sa large place au soleil.

---

1. *Recueillements*, Lettre préface à Bruys d'Ouilly, Garnier, 1925, p. XIX ; Hachette, 1888, p. XII.
2. *Ibid.*, Garnier, p. 36.
3. *Recueillements*, *Toast aux Gallois et aux Bretons*, p. 42, v. 75-103.
4. Par exemple Quinet, qui protesta, dans la *Revue des Deux-Mondes*, où avait paru la *Marseillaise de la paix* ; plus tard un écrivain, M. Trolliet, dans la *Revue bleue* (20 mai 1899).

L'humanité n'a plus qu'un culte, un seul Dieu, et

... qui n'a point d'autels.

Plus de rois absolus, plus de tyrans libertins, comme à Balbeck :

Nul n'est esclave
Et tous sont rois.

Supprimés la guerre « ce meurtre impie à mille bras », et les conquérants, fussent-ils Napoléon [1].

La question de la propriété ne se pose plus, ni celle des salaires. Il n'y a plus de domestiques ni de maîtres ; l'homme n'échange plus ses services contre de l'or :

Serviteur libre et volontaire
Une demande est son salaire
Et le bienfait est son trésor [2]

Tous les hommes sont solidaires, et, le poète esquisse des méthodes d'action très modernes, comme l'union des travailleurs intellectuels et des travailleurs manuels. Dans son *Discours aux jardiniers de Mâcon* [3], Lamartine en donnera la formule. D'une voix frémissante d'émotion, l'orateur décrit le petit jardin où il a cultivé, parmi les fleurs, l'art si difficile « d'améliorer la société et de faire porter à la civilisation des fruits plus mûrs et plus parfaits. *Et in Arcadia ego...* Cependant que vous allez cultiver vos fleurs, vos fruits dans vos laboratoires en plein soleil, moi je retourne cultiver ce que nous cultivons, pauvres ouvriers de l'esprit, souvent aussi fatigués que vous, les lettres, les secrets d'adoucir la condition du peuple, surtout les images des êtres aimés, le parfum des souvenirs, qui est un avant-goût des jardins éternels où nous retrouverons dans la joie ceux que nous avons quittés dans les larmes ». A la fin d'*Utopie*, le poète, non content de donner la formule de la solidarité, la résume dans un magnifique symbole, le symbole du navire piloté par le poète, qui montre la route et, par gros temps,

... descend sur le pont où l'équipage roule,
Met la main au cordage et roule avec la houle.
Il faut se séparer, pour penser, de la foule
Et s'y confondre pour agir [4].

---

1. Cf. Discours contre le retour des cendres de Napoléon, et, en 1848, le *Manifeste aux puissances.*
2. *Recueillements, Utopie* (1837), p. 89.
3. *Les foyers du peuple,* 20 sept. 1847.
4. *Recueillements* : *Utopie,* p. 98, v. 264-277.

Ainsi devait faire Lamartine en 1848. En attendant l'âge d'or, son rêve s'achève par une leçon de modération :

Le paresseux s'assied, l'impatient devance ;
Le sage sur la route, où le siècle s'avance,
Marche avec la colonne au but qu'il sait d'avance,
Au pas réglé du genre humain [1].

Qui sait, comme il l'avouera humblement plus tard, si ce n'est pas pour avoir devancé « le pas réglé du genre humain » que Lamartine vit s'écrouler son rêve en 1848 ? « Les déceptions sont souvent des vérités cueillies avant le temps [2] .»

***

Préciser ces « vérités », résumer la mouvante doctrine politique, religieuse et sociale contenue dans *Jocelyn*, dans la *Chute d'un ange*, et dans les *Recueillements*, celle-là précisément qui fait le fond des romans populaires, est assez malaisé, tant la pensée du poète est souvent ondoyante. En annonçant à Virieu, le 18 octobre 1834, la prochaine publication de *Jocelyn*, Lamartine ajoutait « Dans quelques années j'écrirai une philosophie, mais ne voulant pas écrire à la légère sur des sujets si divins, j'attends et je mûris mes convictions ».

Dans *Jocelyn* ces convictions se ramènent à quelques idées dominantes. Sur l'échelle des êtres,

Que de l'atome à Dieu l'infini voit monter (IV[e] Epoq.)

l'homme découvre d'abord Dieu et les anges [3]. Dieu remplit la création, si bien que Lamartine passa plus d'une fois, malgré lui, pour un panthéiste. La création prouve la toute puissance et l'intelligence infinie de Dieu, qui reste inconcevable. « Si la distance que parcourt le caillou lancé par la fronde montre la force de l'enfant, la révolution des astres annonce la force de Dieu. La savante navigation des navires sur l'Océan révèle la présence cachée du matelot, l'harmonie des sphères célestes trahit la Providence. C'est ce Dieu que Jocelyn enseigne aux enfants du catéchisme de Valneige, et dont il sent partout l'enveloppante présence.

Entre les hommes et Dieu, les anges servent d'intermédiaires. Ils ont pour mission de réunir l'un et l'autre monde : Laurence s'endort sous

1. *Recueillements*, p. 96.
2. *Le Conseiller du peuple* : 2[e] *Conseil au peuple*, Paris, 1851.
3. Citoleux, *La poésie philosophique au* XIX[e] *siècle* : *Lamartine*, in-8°, Paris, Plon-Nourrit, 1905, p. 304 et sq.

la garde d'un ange [1] ; quand Jocelyn quitte la grotte des Aigles pour la prison de Grenoble, où l'appelle son évêque, pour lui confier les Saints Ordres, il remet Laurence aux anges du Tout-Puissant [2].

Au-dessous des anges, l'homme, esprit et corps, contemple la nature, le miroir de Dieu. Précisément pour cette raison, le poète l'a embrasé d'une large sympathie pour la création. Que n'enveloppe pas Jocelyn dans son universel amour, depuis les animaux jusqu'aux plantes ! Pour lui, l'animal n'est pas l'automate que méprisait Malebranche [3]. De tous les poètes du XIX^e^ siècle, Lamartine est, en effet, celui qui s'est penché le plus fraternellement sur les animaux. Ce sentiment n'est pas l'effet de la pitié mais d'une foi métaphysique, voisine du panthéisme subtil de Victor Hugo [4], qui voit dans les créatures inférieures une étincelle de vie qu'on ne saurait anéantir. L'immortalité même n'est plus le privilège de l'homme ; il la partage avec les animaux, les plantes et les étoiles. Il n'est pas jusqu'aux arbres que Jocelyn n'enveloppe de tendresse, ceux de la maison paternelle qu'il embrasse avec effusion en partant pour le séminaire, tant il croit sentir

Un cœur ami du sien palpiter sous l'écorce [5]

aussi bien que ceux de Valneige qu'il distingue entre eux [6]. Dans le chœur des Cèdres, de la *Chute d'un Ange* [7] on dirait que Jocelyn, comme Victor Hugo, dans la *Bouche d'ombre*, prête aux arbres, et à la création, la connaissance mystérieuse de nos destinées :

Arbres saints qui savez ce que Dieu nous envoie

Malgré cette conception générale du monde, le poème est plutôt humain car l'homme en fait tous les frais [8]. C'est un mélange de misère et de grandeur, suivant la théorie de Pascal. L'amour entraîne l'homme, ainsi que les autres êtres, vers Dieu ; mais pour l'homme seul l'amour est douloureux : Laurence est enlevée à Jocelyn ; c'est la doctrine de l'épreuve ou de l'expiation. Mais le sacrifice de leur bonheur conduit les âmes à la charité et à la sainteté. C'est ainsi que Jocelyn passe de l'amour unique à l'universel amour ; il aimera désormais

Tous au lieu d'un seul être et cet être dans tous [9].

---

1. *Jocelyn*, 4^e^ *Epoque*, p. 103.
2. *Id.*, 5^e^ *Epoque*, p. 115.
3. *Jocelyn*, 9^e^ *Epoque*, p. 198.
4. *Contemplations* : La *Bouche d'ombre*.
5. *Jocelyn*, 9^e^ Epoque, p. 198.
6. *Ibid.*
7. *La chute d'un Ange*, 1^re^ Vision.
8. Cf. Citoleux, *op. cit.*,p. 308 et sq.
9. *Jocelyn*, 6^e^ *Epoque*, p. 151.

Un tel sentiment nous élève de la créature au créateur. Ici s'épanouit la théorie de Pétrarque et de Rousseau. Dès lors l'amour profane, comme chez les écrivains romantiques, ne nuit pas à l'amour divin puisqu'il est divin lui-même et qu'il persiste au ciel [1].

Ainsi, la vie est amour et l'amour est souffrance [2]. Évidemment c'est là du pessimisme, moins du pessimisme romantique, celui de la jeunesse de Lamartine, que du pessimisme chrétien, celui de la maturité. Partout le poète absout Dieu qui a permis le mal ; plutôt que de maudire, il suspend son jugement. Qui sait si le mal n'est pas utile au bien, témoin la parabole de la Caravane humaine, d'accent si ménnaisien? Devant les animaux sauvages indignés, les hommes ont abattu la forêt, mais avec les arbres ils jettent un pont sur le fleuve et la caravane, en route vers de plus hautes destinées, continue son chemin. C'est ainsi que les bêtes méconnaissent les secrets de l'homme et l'homme les voies impénétrables de Dieu [3]. Résignons-nous donc à la Providence. C'est aussi le dernier mot des romans populaires.

L'épreuve du reste, d'après *Jocelyn*, ne va pas sans récompense ; il y a comme une béatitude de la souffrance [4]. A absoudre Laurence, à l'heure de la mort, le curé de Valneige éprouve une consolation presque céleste [5] ; l'abnégation contient d'ineffables douceurs ; et le roman s'achève sur la sérénité d'âme de Jocelyn [6], pour qui la résignation pieuse aux maux inévitables de cette vie, par la pensée qu'ils seront réparés dans l'autre, est encore la meilleure des philosophies. C'est ainsi que Lamartine prête à son évangélique curé ses propres idées religieuses et sociales, un peu en recul sur celles de la *Chute d'un Ange* ou du *Voyage en Orient*, conformes en définitive à celles de la *Politique rationnelle*. Fraternité, propriété, famille, tels sont les articles essentiels de la sociologie de *Jocelyn*. Le poète les développe en vers étincelants, comme un disciple de Fénelon et de Rousseau, dans l'épisode des *Laboureurs* [7]. Pour lui la vie aux champs résout le problème qui se posait à l'usine. Contre le communisme, il maintient la propriété :

Et pour consacrer l'héritage
Du champ labouré par leurs mains,
Les bornes firent le partage
De la terre entre les humains [8].

1. *Jocelyn*, 6e époque, p. 151.
2. Citoleux, *op. cit.*, p. 310 et sq.
3. *Jocelyn*, 8e *Epoque*, *La caravane humaine*, v. 5580-5605.
4. *Ibid.* 7e *Epoque*, p. 173.
5. *Ibid.*, 9e *Epoque*, p. 229.
6. *Jocelyn*, Epilogue, p. 254.
7. *Ibid.*, *Les Laboureurs*, 9e *Epoque*, v. 6315-6670.
8. *Ibid.*, v. 6443-6445.

Loin de désunir la famille, comme l'usine, l'agriculture la réunit :

La mère et les enfants qu'un peu d'ombre rassemble
Sur l'herbe, autour du père assis, rompent ensemble
.....
Les fruits, les œufs durcis, le laitage et le pain [1].

Ainsi comprise, la famille devient le modèle de la fraternité sociale.

N'est-ce pas toi qui nous rappelle
Cette parenté fraternelle
Des enfants dont le père est Dieu [2] ?

Voilà la sociologie de *Jocelyn*. Quant au système religieux, on n'a pas de peine à montrer que le christianisme du poème n'est plus la religion révélée ; Dieu se révèle en tout temps dans les consciences. De chaque religion, comme d'une médaille d'or, il faut estimer l'or et négliger l'effigie. Puisque la part d'erreur du christianisme est le surnaturel, il faut l'expurger. Sous ce rapport le récit de la première messe de Jocelyn est un chef d'œuvre d'émotion et de scepticisme. Avec la superstition, Jocelyn rejette les dogmes, surtout les dogmes d'épouvante, ainsi que le miracle [3]. Du christianisme il n'accepte pas l'ascétisme, celui du moine ou celui du fidèle. Sa morale consiste à suivre la nature, et à la vie fermée du religieux Lamartine oppose la libre activité du prêtre, bien qu'il ne souhaite, comme G. Sand, aucun intermédiaire entre les hommes et Dieu. Cependant le christianisme officiel, celui de sa mère, reste pour lui la religion du cœur, celle qu'on ne quitte pas sans remords. Aussi chercherait-on vainement dans *Jocelyn* le rationalisme audacieux de la *Chute d'un Ange*. Tout détaché qu'il fût du catholicisme depuis le *Voyage en Orient* et sous l'influence de Dargaud, si Lamartine « a préféré nous faire entendre ici la chanson du cœur, c'est qu'il ne sentait pas encore sa philosophie nouvelle prête à se cristalliser en poésie [4] ». Deux ans plus tard, la doctrine était mûre ; le poète l'enveloppa dans la *Chute d'un Ange* (1838).

C'est surtout dans la *VIII*e *Vision* que Lamartine expose sa doctrine ; elle commence par une théodicée et finit par une sociologie. Sa théodicée est celle du *Voyage en Orient*. Des religions se dégage une seule forme, la religion du *Livre primitif*, sans autres révélations que celles de la conscience.

Hommes, ne dites pas en adorant ces pages :
Un Dieu les écrivit par la main de ses sages [5]...

---

4. *Jocelyn* IXe Époque, *Les laboureurs*, v. 6531-6534.
3. *Ibid.*, v., 6554 et sq.
5. *Ibid.*, p. 221.
4. Citoleux, *op. cit.*, p. 303 à 316.
5. *Chute d'un Ange*, Paris, Lemerre, 1885, VIIIe Vision, p. 196.

Les dogmes sont écartés, le péché originel aussi, davantage encore la croyance à l'enfer. Délivré de la crainte servile des supplices et de la terreur du mal, que l'optimisme de Lamartine s'obstine à ne pas voir, l'âme atteint la sérénité et se passe volontiers du culte et des miracles ; l'un rétrécit la religion [1], les autres ne sont

Que l'ordre universel, constant, mystérieux...

Croire que Dieu peut modifier le cours des lois naturelles, c'est lui attribuer l'inconstance de l'homme. A quoi bon la prière, si, d'avance, elle est inutile ? Pourtant « l'homme est l'être qui prie ». Que devient la liberté ? Cependant la liberté est un postulat de la *Chute d'un Ange*. L'antinomie de la prière et de l'immutabilité de Dieu, du déterminisme et du miracle, ne semble pas avoir frappé Lamartine qui s'efforcera plus tard de les concilier dans la longue profession de foi du *Tailleur de pierres de Saint-Point*. C'est assez pour le moment que le déterminisme supprime le miracle. Ainsi miracles, cultes, dogmes sont sacrifiés à une sorte de rationalisme mystique qui n'est au fond qu'un christianisme amoindri.

Mais la partie la plus importante, la plus suggestive aussi, de la *VIII*e *Vision* c'est la sociologie. La religion commande la morale sociale. Toute question sociale, en effet, suivant la fameuse équation de Brunetière, revient à une question morale et toute question morale à la religion. Le progrès social est donc fonction du progrès moral. Plus l'homme sera religieux, plus s'élargira son cœur :

Quand l'homme dans le ciel puisera plus d'amour,
Ce qu'il nomme à présent la loi de justice
Préparera pour lui la loi de sacrifice
Loi plus sainte où l'instinct de la fraternité
Dévouera librement l'homme à l'humanité [2].

Non seulement l'homme aimera tous les hommes sans distinction de race ni de nation, mais toute la nature. Ainsi l'exige le *Livre primitif*

La chaîne à mille anneaux va de l'homme à l'insecte
Que ce soit le premier, le dernier, le milieu,
N'en insultez aucun car tous tiennent à Dieu [3].

On respectera jusqu'à l'arbre :

Vous n'arracherez pas la branche avec le fruit [4].

---

1. *Chute d'un Ange*, Paris, Lemerre, 1885, VIIIe Vision, p. 203.
2. *La chute d'un Ange*, VIIIe Vision, p. 213.
3. *Ibid.*, p. 219.
4. *La chute d'un Ange*, VIIIe Vision, p. 216.

La fraternité, qui s'étend de la famille à la patrie, de la patrie à l'humanité, de l'humanité à l'univers, entraîne l'égalité. Disciple de Rousseau, de Lamennais, Lamartine la souhaiterait absolue :

Vous n'établirez point de juges ni de rois
Pour venger la justice ou pour faire des lois [1].

Viendra d'ailleurs un jour où le châtiment sera inutile, la justice abolie, la peine de mort inconnue, et, les derniers mots du nouvel Évangile social, prêché par le vieil Adonaï, sont : pardon et miséricorde [2].

Dans ce monde édénique, les hommes cultivent la terre. De ce genre de vie, plus que du travail de l'usine, bon tout juste à corrompre et à opprimer le peuple, dépend la régénération sociale. Ainsi Lamartine prévient les théories modernes, qui proposent comme remède aux méfaits de l'industrialisme, l'éloignement des villes « tentaculaires » et le retour aux champs [3].

On fuit donc les cités d'enfer ces « fourmilières humaines »,

Où les hommes du ciel perdant l'impression
S'agitent dans le trouble et dans la corruption [4].

Les hommes vivent des produits de la terre ; ils sont végétariens, donc ils ne sont plus obligés de tuer pour manger :

« Tu ne te nourriras qu'avec les épis blonds
Ondoyant comme l'onde au flanc de tes vallons ;
Tu boiras l'eau du ciel que la source distille... [5] »

En rêve, avec un clairvoyant souci de l'hygiène moderne, le poète voit s'élever les habitations de l'avenir :

Vous ne bâtirez point de ville dans vos plaines
.....
Mais vous élèverez vos maisons ou vos tentes
Au milieu de vos champs, et des autres distantes,
Pour qu'au lit du vallon, au revers du coteau,
Chacun ait son soleil et son arbre et son eau [6].

---

1. Dans l'*Avertissement* du poème, Lamartine se justifie du reproche d'anarchie. « Soyez tous parfaits, veut-il dire ici, vous n'aurez plus besoin de juges ni de code » :
Quand du bien et du mal tout cœur a la science
Le juge et le bourreau sont dans la conscience.
2. Citoleux, *op. cit.*, p. 333-338.
3. On voit à quel point Rousseau commande cette évolution.
4. *La chute d'un Ange*, VIII[e] Vision, p. 218.
5. *Ibid.*, p. 214.
6. *Ibid.*, p. 218.

C'est ainsi que l'auteur de la *Chute d'un Ange* conçoit dans ce monde idyllique l'égalité, en étendant, comme le socialisme, la petite propriété, proportionnellement au développement de la famille, comme à Salente. Cette terre,

Vous la partagerez entre vous à mesure
Que vous aurez besoin d'ombre et de nourriture [1].

Naturellement cette propriété est sacrée,

Vous ne déroberez jamais le champ d'autrui
Car ce que l'homme a fait de sa sueur c'est lui [2].

De cette intangibilité naîtra la justice. Les bornes de la propriété peuvent soulever des conflits, témoin la parabole des deux frères, qu'on dirait empruntée à Lamennais [3]. La vraie justice ne se mesure pas au cordeau ; le respect de la propriété n'est que dans les consciences. A quoi bon d'ailleurs se disputer quelques mottes de terre dont on ne jouira qu'un moment ? Que chacun jouisse du sol à son tour ! Ainsi la véritable égalité consistera dans le partage raisonnable des biens, comme dans une fraternelle solidarité devant les maux.

Vous vous assisterez dans toutes vos misères ;
Le fardeau de chacun sera celui de tous ;
La charité sera la justice entre vous [4].

C'était, dans un monde psychologiquement différent du nôtre, celui des romans populaires, la question sociale résolue par l'amour.

Les *Recueillements* contiennent à peu près la même doctrine. Dans un langage harmonieux, vif et coloré, le poète expose les égarements du cœur, les conflits sociaux ; il agite les graves questions philosophiques de l'heure. Son christianisme élargi l'incline davantage vers les humbles et dans des vers contrits, il raconte sa conversion sociale.

En lisant la préface du recueil, on devine l'esprit du livre.

« Il s'agit bien de savoir à qui appartiendra le pouvoir, mais si le monde avancera ou reculera dans sa route sans terme ; si l'éducation du genre humain se fera par la liberté ou par le despotisme ; si l'on pourra apprendre aux hommes à se gouverner par la vertu plus que par la force ; si l'on introduira dans leurs rapports et dans ceux des nations plus de fraternité ; si l'on abolira ce meurtre en masse qu'on appelle la guerre ; si la liberté des consciences grandira avec la raison et si Dieu sera de siècle en siècle mieux adoré en œuvres et en paroles, en esprit et en vérité ».

1. *La chute d'un Ange*, VIII[e] Vision, p. 216.
2. *Ibid.*, p. 219.
3. *Jocelyn* : IX[e] Époque, Paris, Garnier, p. 215.
4. *La chute d'un Ange*, VIII[e] Vision, p. 219.

D'après les *Recueillements* le progrès religieux domine, en effet, le progrès social. En fait de religion, l'auteur professe celle du *Vicaire savoyard* et son éclectisme allie volontiers le mysticisme au rationalisme. Ainsi, ne pouvant se détacher du Christ, il le transfigure, ou plutôt il le défigure, mais il le garde [1]. C'est de Lui en effet, que découle, le système social des *Recueillements*. Lamartine exalte la charité, chante la solidarité, maudit le temps où

Sa personnalité remplissait la nature [2].

Pour lui, le communisme se réduit à une meilleure répartition de la richesse. Dans sa république, comme à Salente, chacun mènera la vie champêtre, en famille :

Ils ne vivent pas dans les villes,
Ces étables des nations.
Sur les collines et les plaines,
L'été, comme des ruches pleines,
Les essaims en groupe pareil
Sans que l'un a l'autre l'envie,
Chacun a son arpent de vie
Et sa large place au soleil [3].

La cité nouvelle repose également sur l'égalité et sur la fraternité. Cette fraternité déborde les frontières et dans une épître à Adolphe Dumas (18 septembre 1838) le poète n'aspire à rien moins

Qu'à fondre les nations en peuple fraternel [4].

« Que chaque homme sacrifie son égoïsme, chaque nation son chauvinisme, chaque religion son catéchisme et l'humanité n'étant plus séparée par les cultes, les patries, les intérêts, se fondra, sous le regard de Dieu, dans un monde nouveau plus fraternel et plus heureux [5] ».

***

C'étaient là autant d'idées, parfois hardies, souvent discutables, toujours généreuses, que Lamartine partageait avec ses contemporains. « Un grand homme, en effet, n'est pas seulement le fils de ses œuvres,

---

1. *Recueillements*, Paris, Garnier, 1925 : *Sur la mort de sa fille*, p. 23. Lamartine croit naturellement en l'immortalité de l'âme. — Cf. *Ibid.*, *Cantique sur la mort de la duchesse de Broglie.*
2. *Recueillements* : *ode à Félix Guillemardet*, p. 36.
3. *Ibid.* : *Utopie*, p. 92.
4. *Ibid.* : *Toast aux Gallois et aux Bretons.*
5. Citoleux, *op. cit.*, p. 339 et sq.

un grand homme est avant tout fils de son siècle, ou plutôt son siècle se fait homme en lui ; voilà la vérité [1] ».

Jamais la question sociale n'avait plus préoccupé l'opinion publique, ni travaillé les têtes. L'abolition des corporations laissait l'ouvrier désarmé devant le patron, le travail à la merci du capital. D'après les noirs tableaux d'Eugène Sue, c'est à peine si l'ouvrier gagnait sa vie. Par une ironie cruelle le progrès industriel, en diminuant la main-d'œuvre, engendrait le chômage, le chômage la misère, la misère la révolte. Des ferments de souffrance sont souvent des ferments de haine.

Ni la Restauration, ni la Monarchie de juillet, ne semblaient prêter au malaise économique une attention sérieuse et les hommes avertis se demandaient d'où viendrait le salut. Peut-être d'une république nouvelle, sous l'égide de laquelle les sauveurs de la société présentaient leurs systèmes ? On ne les comptait plus. Quelle époque que celle qui vit naître, aux alentours de 1830, sous une violente poussée de justice et d'humanité, tant de rédempteurs, depuis l'allemand Herder, traduit par Quinet en 1827 [2], et dont le livre aurait influé, dit-on, sur l'évolution démocratique de Lamartine, jusqu'à nos premiers théoriciens du socialisme ! On ne pouvait faire un pas sans mettre le pied sur un Messie.

Soufflait alors sur la France un vent de socialisme et d'humanitarisme qui secouait les âmes les plus généreuses, les têtes les plus solides. On s'avisait qu'il y avait d'autres douleurs que celles de l'amour trompé, d'autres misères que celles des *Chatterton* et des *Indiana*. Lamennais venait d'écrire, toutes frémissantes des humaines détresses, les *Paroles d'un croyant*. Du philosophe au chansonnier, il n'était pas un écrivain qui ne tînt à remplir, dans une France à reconstruire, sa fonction de flambeau. Les poètes devenaient romanciers ; d'un instrument d'analyse ils faisaient un moyen de propagande, une arme de combat contre des institutions vieillottes et chantaient l'aube de l'âge d'or [3]. Michelet, Quinet, V. Hugo, G. Sand se représentaient la vérité politique, morale et religieuse comme une révélation tombant en coup de foudre, dans la conscience humaine, des hauteurs d'un nouveau Sinaï, sinon celui de 1789, du moins celui qu'à l'horizon social on voyait déjà poindre [4]. Le premier en date des nouveaux évangiles fut celui des Saint-Simoniens dont on parlera plus loin [5]. Le système, qui avait pris la forme messianique avec Bazard et Enfantin, est à l'origine de toutes les doctrines humanitaires, en particulier celle de Fourier, l'inventeur de l'empire unitaire qui rêvait poétiquement d'adapter la société future sur le plan de la licence universelle. Son disciple, Victor

1. *Cours familier*, Entretien XIII.
2. Herder, *Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité*.
3. Cf. Doumic, *George Sand*, in-12, Paris, Perrin, 1909, p. 231.
4. Cf. Lasserre, *Le romantisme français*, Paris, *Mercure de France*, 1916, Préface.
5. Cf. chap. VI, *Les Influences*.

Considérant, mettait le salut dans le phalanstère ; Louis Blanc, dans le « travail organisé », dont l'essai fut un échec. Plus audacieux, Proudhon supprimait la propriété et posait avec Karl Marx la question sociale sur le terrain de la lutte des classes. Cabet, dans son *Voyage en Icarie* (1842), prêchait le communisme. Pierre Leroux initiait le public, à commencer par sa fervente admiratrice, G. Sand, aux bienfaits du socialisme pythagorico-bouddhique, et Jean Reynaud, le nébuleux et poétique auteur de *Terre et ciel*, aux mystères de la métempsychose, dont s'inspirent, autant que des *Védas*, les *Visions* de Lamartine et les fantastiques romans socialistes de G. Sand, depuis *Spiridion* et *Consuelo* jusqu'à la *Comtesse de Rudolstadt*. Du moins, si Jean Reynaud supprimait la « ploutocratie », il entendait conserver, comme Lamartine, la propriété, la famille et la patrie.

Parmi les philosophes, Ballanche rêvait, pour réconcilier la nouvelle France avec l'ancienne, d'une religion universelle, sous la forme d'un catholicisme progressif, libéral et démocratique, tandis que Lamennais, dont on étudiera plus loin le rôle, affichait un socialisme chrétien qui n'était pas pour déplaire à Lamartine. Entre tous ces systèmes, l'éclectisme du poète était à l'aise. Comme le Victor Hugo de la préface des *Rayons et des Ombres*, il voulait « être de tous les partis par leur côté généreux, n'être d'aucun par leur côté mauvais ».

C'est dans ces dispositions que Lamartine se préparait, à la veille de la révolution de 1848, à réaliser son idéal social, à « collaborer avec Dieu » à l'avènement d'un régime, dont il attendait pour le monde, en particulier pour la France, un merveilleux renouveau. Depuis quelques semaines il avait regagné Paris, sans se mêler à la frondeuse campagne des banquets pour forcer la réforme électorale, tant le rôle de « convive national » lui déplaisait, quand éclata soudain, le 24 février, la révolution : son heure était venue.

CHAPITRE III.

Du rêve à la réalité

« Je travaillais pour l'humanité, j'ai été déçu par l'humanité [1]».

« Il est à croire qu'un grand flot de terreur me jettera au timon brisé. Je persiste dans cette idée : une tempête ou rien », écrivait Lamartine, en 1841 [2]. Tout le monde disait, en effet, qu'à l'heure du danger le pays serait à lui [3]. « Dans cinq ans, prédisait-il plus tard, nous aurons les idées et la France [4] ». Une fois de plus sa clairvoyance politique, et son « instinct des masses », ne l'avaient pas trompé.

L'interdiction par le gouvernement d'un banquet réformiste, une bagarre entre la garde nationale et quelques citoyens devant le ministère des Affaires étrangères, suffisent, le 23 février 1848, à déclancher la révolution. Dès les premiers coups de fusil Lamartine a jugé Louis-Philippe perdu. « C'est un 20 juin pour demain, disait-il, et un 10 août pour après-demain [5] ». Tout de suite la révolution a trouvé son chef. « J'écrivais l'histoire d'une révolution sans me douter qu'une autre révolution regardait par-dessus mon épaule pour m'arracher les pages à peine terminées et pour me permettre un autre drame de la France, non sous la plume, mais dans la main [6] ». Depuis longtemps, surtout depuis le tapageur succès de l'*Histoire des Girondins*, le poète vivait dans une sorte d'exaltation mystique : « Nous commençons une grande bataille, écrivait-il à Dargaud, au lendemain du triomphant banquet de Mâcon, la bataille de Dieu. Je suis l'horreur des uns, l'amour des autres ; peu importe ! Dieu voudrait-il enfin s'aider à purifier son image parmi

1. *Cours familier*, 1854, Ier Entretien, p. 76.
2. *Correspondance*, lettre du 10 oct. 1841.
3. Cf. *Correspondance de Lamartine avec ses nièces*, par le comte de Chastellier, in-12, Plon, Paris, 1928 : Lettre du 29 janvier 1843, p. 21.
4. *Correspondance*, lettre du 10 février 1843.
5. Cf. J. des Cognets, *La vie intérieure de Lamartine*, in-12, *Mercure de France* 1913, p. 391.
6. *Geneviève*, Préface, Paris, Nelson, p. 8.

les hommes et à faire triompher sa raison sur nos sottises ? Espérons, pas trop, croyons un peu, agissons beaucoup. Pour moi, je me dévoue à Dieu et aux hommes pour Dieu [1] ». Les révolutions ne lui font pas peur et l'évangile lui paraît plein de promesses insoupçonnées ? [2]

Porté par l'opinion publique au sommet du pouvoir, il décide en quelques instants inoubliables, du sort de la monarchie et du régime politique de la France. Le voilà devenu, par son éloquence, le dictateur de la révolution. Son rêve enfin va prendre forme. Le rôle, qu'il a joué cent fois dans son esprit sous le nom des grands Girondins, Lamartine va le jouer tout de bon dans les convulsions politiques de l'heure, pour l'avènement de sa république : « Tout est gagné ; la république nouvelle, pure, sainte, universelle, populaire et transcendante est fondée [3] ». Moment unique, enivrant, où le poète voit passer sur son nom, comme un éclair, les grands jours de l'histoire. Depuis Napoléon, nul ne connut pareille popularité. Comme il passait devant une caserne, en se rendant de la Chambre à l'Hôtel de Ville, siège du Gouvernement provisoire, Lamartine demande à boire. D'un geste symbolique il élève sa coupe vers le ciel et la porte à ses lèvres en disant : « Voici le banquet ». C'était moins un rafraîchissement qu'il prenait dans l'atmosphère embrasée des journées révolutionnaires, qu'un rite qu'il voulait accomplir : la consécration par une libation, à la manière antique, d'un ordre nouveau, d'une république icarienne, celle de la *Politique rationnelle*, de *Jocelyn*, de la *Chute d'un Ange* et des *Recueillements*.

La France ressemblait à son chef. Comme en 1789 on vivait dans l'espoir d'un millénaire, où la société devait sombrer pour renaître plus belle. Hélas ! De la révolution le pays attendait autre chose. Travaillé par la propagande socialiste et par les sociétés secrètes, le prolétariat parisien aspirait à un nouveau Droit économique, complément du nouveau Droit politique. La révolution de février de gouvernementale se faisait sociale ; le débat se trouvait transporté de la question d'Etat aux questions bien autrement radicales du travail et de la propriété [4]. Cependant le gouvernement provisoire semblait continuer dans sa politique intérieure, davantage encore dans sa politique extérieure la Monarchie de juillet. Pendant trois mois, Lamartine s'efforce de briser l'agitation communiste, en gagnant les chefs du mouvement, « comme le paratonnerre attire la foudre » pour conjurer ses méfaits, quitte à s'aliéner les partisans de l'ordre. Il décourage les tendances belliqueuses de la bourgeoisie libérale et napoléonienne en déclarant solennellement la paix à l'Europe [5]. Clairvoyante et sage, cette politique

---

1. *Correspondance*, t. IV, p. 264.
2. Cf. *Harmonies* : *Révolutions*, v. 255-270.
3. *Correspondance*, t. IV, p. 30, février 1848, à M. Rolland, maire de Mâcon.
4. P.-J. Proudhon, *Napoléon III*, in-8, Paris, Ollendorf, 1900, p. 267.
5. *Manifeste aux puissances*, 4 mars 1848.

fut pourtant l'une des causes de sa chute. Après un dernier sourire de la Fortune, lors de la fête de la Concorde, la commission exécutive, impuissante à maintenir l'ordre, s'écroulait dans la formidable insurrection de juin. La République était frappée au cœur, son chef aussi.

Vainement l'infortuné poète cherchait, au pied des barricades, une mort glorieuse, cent fois préférable à vingt ans de détresse et d'impopularité. « Chaque homme, écrivait-il un jour, a une dose de malheur à avaler dans sa vie ; les uns la reçoivent au début de leur carrière, les autres à la fin [1] ». Tel fut le sort de Lamartine après la révolution de 1848. Un invincible courant portait déjà la France vers Louis Bonaparte. A la tribune le poète jette alors son cri tragique : « alea jacta est », et, le 10 décembre il échouait pitoyablement aux élections générales pour la présidence de la république. Le 18 mai suivant, quand dix départements l'avaient envoyé naguère à la constituante, il n'est élu par aucun collège électoral à l'Assemblée législative. Plus tard Mâcon, par un tardif remords, lui rendit son siège. Au coup d'Etat du deux décembre sa carrière était finie. « Je travaillais pour l'humanité, dit-il, j'ai été déçu par l'humanité. ...A quoi bon vivre pour ne contempler autour de soi que les ruines de ce qu'on a construit dans ses pensées ? Heureux les hommes qui meurent à l'œuvre, frappés par les révolutions auxquelles ils furent mêlés ! [2] »

C'était, après la défaite, « l'abdication » ! [3] Lamartine s'y résigne, magnifique et digne : « Je n'ai rien à dire ; le suffrage universel m'a rejeté ; je n'accepte ni ne refuse son jugement ; j'attends ». Il faisait bien d'attendre, car les hommes comme Lamartine peuvent être jugés en première instance par la raison des hommes, il ne sont jugés en dernier ressort que par la raison des choses [4].

Cependant le chagrin du poète éclate un jour en des vers indignés, les *Stances à d'Orsay*, l'artiste qui avait sculpté le buste du poète :

Va, brise, ô Phidias, ta dangereuse épreuve
Jettes-en les débris dans le feu, dans le fleuve
De peur qu'un faible cœur, de doute confondu,
Ne dise en contemplant ces affronts sur ma joue :
« Laissons aller le peuple à son courant de boue [5] ».

Comme si Lamartine pouvait jamais renier le peuple ; le peuple de la politique et de Paris, oui ; le peuple du travail et des champs, non, car, dans le chagrin de cette aventure, retrouvant, comme G. Sand,

---

1. *Correspondance*, t. II, p. 275 : cf. *ibid.*, p. 277; 450 et t. III, p. 169, 380, etc.
2. *Cours familier*, 1856, 1er Entretien, chap. 39, p. 74 et sq.
3. Cf. Barrès, *les Maîtres*, Paris, Plon, s. d. p. 208 et sq.
4. V. Hugo, *Choses vues*, Paris, Imp. Nationale, I, p. 421.
5. *Recueillements* : *Stances à d'Orsay*, *op. cit.*, p. 237.

aux champs les accents de l'immémoriale sagesse, il allait consacrer aux humbles, dans une série de romans nouveaux, les derniers rayons de son génie, les suprêmes flammes de son cœur.

Déjà Lamartine, avec un sens averti des besoins spirituels des masses et du rôle important de la Presse, s'est fait journaliste du peuple. « Il y a quelque chose de plus beau, disait-il, que d'être ministre de la Chambre ou de la Couronne, c'est d'être ministre de l'opinion publique [1] ». Avec le concours du fameux financier Mirès et de l'éditeur Millaud, flairant une bonne affaire, il publie en 1849, après un essai : le *Pays*, le *Conseiller du peuple*, plutôt qu'un journal une revue mensuelle, en cinquante pages environ, de format grand in-8, dont il est à peu près le seul rédacteur, pour instruire et élever le peuple : « La vie n'est-elle pas une étude jusqu'à la mort ? [2] » D'allure politique, cette feuille disparaît au Coup d'État pour faire place à d'autres. Sans parler des *Foyers du peuple*, simple guide de lectures, qui trahit du moins le souci d'une formule plus heureuse, voici, plus stable, plein d'éclairs de génie, le *Civilisateur* (1852-1854). C'est, dans le plan d'éducation de l'*Emile* (IV), une sorte de *De Viris*, l'histoire de l'humanité par les grands hommes [3], un instrument d'apostolat social, « toute la vie morale à cinquante centimes, le tiers d'une obole par jour, le gain de deux journées de travail par an [4] ». Au *Civilisateur*, ajoutons, pour être complet, les *Lectures pour tous* (1854), qui contenaient, en prose ou en vers, les pages les plus propres à intéresser le peuple ; enfin, de 1856 à 1869, le *Cours familier de littérature* [5], qui n'est en somme, qu'un moyen d'éducation populaire et sociale.

Tel fut le dernier rêve du poète meurtri : écrire pour la chaumière et pour l'atelier ; rêve d'apôtre, qui sait qu'on ne vit pas que de pain, rêve de spéculateur aussi, tant Lamartine, pour payer ses dettes, après tout honorables, a joué jusqu'à la fin sa plume, son génie, son patrimoine, incorrigiblement.

Dans cette entreprise, l'écueil pour Lamartine est d'être incompris. Le peuple et le journaliste ne parlent pas toujours la même langue ; le romancier non plus. A l'écrivain de s'abaisser jusqu'au lecteur « en élevant le style jusqu'à la simplicité ». C'est ce qu'il fait. Formule heureuse, qui deviendra celle des œuvres de vieillesse. Comme pour en faire l'essai, voici qu'après un drame social, « le drame des vengeances di-

1. *La France parlementaire*, t. III, 1843.
2. *Le Conseiller du peuple*, avril 1849, p. 6, Ier Conseil au peuple.
3. Par exemple, Bernard Palissy, Jacquard, etc.
4. *Le Civilisateur*, 1re livraison, Paris, rue de Richelieu, 92.
5. *Cours familier de littérature*, par M. de Lamartine, un entretien par mois, chez l'auteur, Paris, rue de la Ville-l'Évêque.

vines contre l'esclavage [1], *Toussaint Louverture* [2], répresenté sur le théâtre de la Porte Saint-Martin, en avril 1850, en faveur de la liberté des Noirs, impatients de devenir

Ou martyrs dans le ciel ou libres sur la terre,

paraît, comme une esquisse des romans populaires, une charmante nouvelle, tout embaumée des odeurs du terroir, d'une saveur évangélique, le *Père Dutemps* [3]. C'est le récit rustique de la rencontre du poète avec un vieux coquetier du village et l'occasion pour Lamartine et pour son compatriote de remuer la cendre « de leur foyer et de leur cœur ». Le roman populaire selon Lamartine était né.

---

1. *Conseiller du peuple*, 1850, p. 165.
2. *Toussaint Louverture*, Paris, Michel Lévy, 1850. Une révolte en Haïti sous le consulat de Bonaparte. Drame romantique, éblouissant de poésie ; cf. R. de Planhol, *La première de Toussaint Louverture*, *Minerve française*, 1er avril 1920. — *Correspondance*, t. VI, 1850, lettre 973, p. 378 ; *Souvenirs*, par Alexandre, *op. cit.*, p. 194.
3. Cf. *Appendice*.

CHAPITRE IV

Les romans populaires

« La postérité ne doit pas être l'égout de nos passions, mais l'urne de nos souvenirs ; elle ne doit conserver que des parfums [1] ».

I. — Occasion des romans

Si l'on en croit la longue préface de *Geneviève*, voici comment Lamartine conçut, pendant un séjour à Marseille en 1846, cette nouvelle forme d'apostolat social et raconte dans quel but, à quelle occasion, furent écrits les romans populaires. « Un dimanche, au retour d'une promenade en mer en compagnie de M^me^ de Lamartine, on nous annonça la visite d'une femme du peuple, venue d'Aix par la diligence et qui nous attendait dans la serre ». Le poète se rend tout de suite auprès de l'inconnue qui se fait connaître. Elle se nomme *REINE GARDE*, elle est célibataire et couturière à Aix. Elle aime à lire Lamartine, elle a désiré le voir. Et Reine lui raconte sa vie, laborieuse et solitaire, égayée par la chanson d'un chardonneret, sans autres plaisirs que ceux de la lecture et de la poésie car elle est poète, si poète on est pour avoir commis quelques pièces de vers.

« Je remerciai Reine, continue Lamartine, de la complaisance qu'elle avait eu de m'ouvrir son cœur où l'amour d'un oiseau tenait une si grande place. A ce moment, madame de Lamartine entra ; elle accueillit l'inconnue avec cette tendre cordialité qui chasse la timidité et la pria de dîner avec nous, dans le jardin, sous un lentisque où la brise de mer chantait des airs aussi doux que ceux du chardonneret de l'ouvrière dans son oreille de poète. Après le repas, sur les bancs d'une barque, échouée au bord de la mer, nous reprîmes la conversation, tout en jouant avec l'écume qui venait mourir contre la quille ensablée du bateau. C'est alors que Reine nous confie combien elle a de peine à trouver des livres à sa convenance, enfin de la littérature populaire.

---

4. *Cours familier*, cité par Deschanel, *op. cit.*, t. II, p. 295.

« Qui donc écrit des livres ou des poésies pour nous ? Personne, excepté ceux qui font des almanachs, mais qui les remplissent de niaiseries et de bons mots, balayés de l'année dernière dans la nouvelle année ; ceux qui écrivent des romans que les filles sont obligées de cacher aux mères de famille honnêtes et ceux qui composent des chansons que les lèvres chastes se refusent à chanter... Ah ! Quand viendra donc une bibliothèque des pauvres gens ! *Qui est-ce qui nous fera la charité d'un livre ?* »

Cette exclamation naïve met en émoi le cœur et l'imagination du poète, depuis longtemps tourmenté par le noble souci de l'éducation populaire par le livre et par la presse.

C'est ainsi qu'en 1843, au baron de Chapuis Montlaville, député de Saône-et-Loire et membre de l'opposition libérale, qui lui avait soumis l'idée et le plan d'un *Plutarque de la Révolution française* à l'usage du peuple : « Une encyclopédie populaire, disait-il, serait une révolution pacifique accomplie », Lamartine s'empressait de répondre en approuvant le projet par une lettre publiée dans la *Revue indépendante* (10 avril 1843). Le poète ne pouvait qu'applaudir à cette tentative de populariser l'histoire, à condition que le récit ne se bornât pas à exalter la gloire militaire, dont Lamartine avait la phobie, mais qu'il servît encore la morale et la civilisation. Il prenait en exemple le 18 brumaire « éblouissant du côté de la gloire, mais immoral et funeste au progrès du genre humain [1] ».

Vers le même temps, le poète encourageait M. de Cornemin qui lui avait soumis un plan de *Cours populaire* [2]. Il ne pouvait donc écouter qu'avec un vif intérêt les doléances de Reine Garde.

« Quand vous voyez apparaître un grand besoin, réplique Lamartine, soyez certaine que vous allez voir surgir une grande force pour le satisfaire et quand vous voyez naître une grande force sans emploi, soyez sûre que vous allez voir naître un grand besoin pour l'employer. Les livres pour le peuple, aussitôt qu'on aura compris que le peuple a besoin de lire, vont devenir sous toutes les formes l'emploi utile, honorable et sain de la multitude des talents qui ont besoin d'écrire. Oui, Reine, n'en doutez pas, l'ère de la littérature populaire approche. Vous aurez bientôt une librairie du peuple, des *romans du peuple*, une histoire, une poésie du peuple ». Dans son pittoresque parler, Reine Garde répond que de tels livres devraient être ni plus ni moins longs « *que la durée d'une chandelle*. C'est que l'ouvrier, dit-elle, ne peut consacrer à la lecture que les loisirs du dimanche ; d'autre part, si l'histoire est finie avant qu'on se couche, la semaine, en passant dessus, la fera fatalement oublier. — J'ai beaucoup vécu avec les paysans, dit alors Lamartine, avec les ouvriers, avec les bons et fidèles serviteurs qui font partie de nos familles ; j'ai été témoin ou confident de sept ou huit vies obscures, mais pleines d'intérêt, de douleurs et de bonheurs cachés, qui seraient autant de poèmes on ne peut plus vrais du cœur humain. J'en connais les sites, les événements, les acteurs. Je vais tenter de les écrire aussi simplement qu'ils

1. Cf. Latreille, *op. cit.*, p. 24 et *Revue Indépendante*, Paris, Schneider, rue d'Erfurth, 4.

2. *Correspondance*, Paris, Hachette 1875, t. VI, p. 68.

m'ont été racontés. Je les publierai un à un, en volumes détachés, à bas prix, sans luxe de papier ni d'impression, pour les rendre accessibles aux plus pauvres familles. Je n'y mettrai ni prétentions de style, ni effort de talent, ni esprit de système. La nature, la nature, encore la nature, voilà tout le génie de ces sortes de productions ». Bien entendu, dans l'esprit de Reine Garde, truchement de Lamartine, cette littérature à bon marché doit être éducatrice ; elle donnera « une conscience à l'histoire » en apprenant au peuple à se connaître, à se juger, à se modérer lui-même ; en le rendant capable enfin de « discerner ceux qui le servent de ceux qui l'égarent, ceux qui l'éblouissent de ceux qui l'éclairent ». Par cette littérature largement répandue, sous la forme du journal populaire, quotidien, bon marché, ou sous la forme du livre à l'usage du peuple, Lamartine se flattait de devenir encore une fois « le ministre de l'opinion publique ».

» L'évangile du sentiment, concluait-il, est comme l'évangile de la sainteté ; il doit être prêché d'abord aux simples et dans un langage aussi simple que le cœur d'un enfant ».

Puis Reine Garde prend congé du maître, et, comme elle montait dans la diligence, Lamartine ajouta ces mots flatteurs, dont la pauvre fille fut, sans doute, heureuse pour longtemps : « Si jamais j'écris quelques-uns de ces récits, dont vous m'avez donné l'idée, vous me permettrez bien, n'est-ce pas, de vous dédier le premier ? Votre nom lui portera bonheur [1] ». C'est ainsi que *Geneviève* parut en 1851, sous le patronage de « Mademoiselle Reine Garde [2], couturière et servante à Aix-en-Provence », tout simplement.

II. — Résumé des intrigues

GENEVIÈVE.

Histoire d'une servante

1. *Les serviteurs dans l'œuvre de Lamartine.*

L'ardente sympathie de Lamartine pour les humbles depuis les paysans avec lesquels il aimait à vivre, tant il sentait en eux une noblesse aussi respectable que la sienne, celle du travail, jusqu'aux méconnus comme Claude, dit l'Imbécile, le héros du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, jusqu'aux prolétaires, convertis par l'usine « en machine vivante [3] », ne pouvait négliger un thème littéraire, qui exploitera copieusement par le roman réaliste, en particulier celui de Flaubert [4] : les serviteurs.

« J'ai toujours contemplé avec attendrissement, disait le poète, ce qu'on appelait au moyen âge le « domestique », c'est-à-dire, la partie

---

1. *Geneviève*, *op. cit.*, Préface.
2. Cf. *Appendice* : *Reine Garde*.
3. *La chute d'un Ange*, Paris, Lemerre, 1885, XI[e] Vision, p. 286.
4. *Un cœur simple* :Histoire d'une vieille servante normande.

vivante de la maison, le familier. Le domestique, en effet, n'est au fond que l'extension de la famille. C'est la famille moins le sang, la famille d'adoption, temporaire, à gages, si vous voulez, mais la famille souvent aussi aimante, aussi dévouée, aussi désintéressée que la maison même, quelquefois davantage [1]».

Ici, Lamartine cite d'édifiants exemples de dévouement parfois héroïque des serviteurs dans l'antiquité, au moyen âge, en France, à l'étranger, comme cette touchante histoire de la vieille nourrice du duc de Norfolk, au pied de l'échafaud, où ce gentilhomme allait payer de sa vie son amour dévoué pour l'infortunée Marie Stuart. Ah ! si l'on savait la vraie place du domestique dans la société !

Pendant son court passage au pouvoir, Lamartine rendit quelquefois hommage à cette intéressante catégorie sociale, et il a composé pour sa Geneviève, l'adorable prière de la servante.

« Honorez le domestique, disait-il, vous fortifierez la famille, pivot de la démocratie. Voulez-vous mettre du cœur dans vos institutions ? Donnez le droit de suffrage aux serviteurs ; vous donnerez dix voix pour une au père de famille ; vous donnerez une voix aux femmes, aux vieillards, à la propriété, aux mœurs, à la maison. C'est le droit de suffrage accordé aux serviteurs qui corrigera les égarements du suffrage universel. Si l'antiquité ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des esclaves ; si la féodalité ne l'a pas compris, c'est qu'elle n'avait que des serfs. Pour nous, nous possédons une domesticité libre, c'est-à-dire, des serviteurs greffés sur le tronc de la famille par l'attachement, par la fidélité souvent égale à celle des fils et des filles, car s'il est des liens du sang, il y en a de presque aussi forts dans la flamme du même foyer [2] ».

C'est ainsi que Lamartine se plaît à exalter les humbles et à transfigurer les serviteurs comme le montre l'histoire romancée de *Geneviève.*

2. *Histoire romancée de Geneviève.*

Voici, d'après les *Souvenirs* de Charles Alexandre [3], le charmant récit d'une lecture que faisait, en décembre 1850, devant ses hôtes ravis, Lamartine à Montceau.

« Nous étions réunis, un matin, dans la petite salle à manger. Nous attendions avec M^me^ de Lamartine l'arrivée du maître qui tardait à venir, lorsque nous le vîmes apparaître sur le seuil, encore tout vibrant d'une émotion récente. Il rayonnait ; son front portait comme une auréole ; nous étions tous enveloppés de ce fluide puissant que répand le génie.

---

1. *Geneviève*, III, p. 84 et sq.
2. *Geneviève*, ch. III, p. 86 et sq.
3. Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine, par son secrétaire intime*, Paris, Charpentier, 1884, p. 254.

» Que vous est-il arrivé, mon ami, demanda Mme de Lamartine ? — Je viens de pleurer sur une page que j'écrivais tout à l'heure et il m'a été impossible de quitter la plume sans achever le chapitre. — Le sujet était donc bien émouvant ? répondit un convive. — Oh ! reprit Lamartine, c'est tout simplement l'histoire d'une servante. — Qu'il me tarde de la lire, hasarda une voix près du poète. — Eh bien ! Déjeunons d'abord, et, si vous y tenez, je vous en lirai quelques pages ».

» Un quart d'heure après, nous étions groupés autour de la cheminée. Lamartine avait apporté le manuscrit de *Geneviève*. D'abord il nous mit au courant de l'intrigue et commença de lire. Il lisait encore deux heures après. Quand il s'arrêtait, on criait : encore ! Puis au moment où l'agonie de la femme du vitrier commence, c'est-à-dire, à la page que le romancier venait d'écrire et qui était encore mouillée de ses larmes, le nôtres coulèrent, silencieuses mais intarissables. Depuis lors, il m'a été toujours impossible de lire et surtout d'entendre lire ce passage sans être vivement ému... »

Ainsi naquit *Geneviève*. Dans le roman où George Sand venait d'introduire les humbles, Geneviève est la première de cette lignée de servantes au grand cœur que multipliera le roman réaliste, telle la *Fosseuse* du *Médecin de campagne*, ou l'héroïne d'un *Cœur simple*.

Geneviève était l'ancienne gouvernante de *Jocelyn* idéalisée par le poète, et qu'il nous présente ainsi dans son poème :

> .....*Voilà d'abord l'asile*
> .....*Où Marthe file,*
> *Marthe, meuble vivant de la sainte maison,*
> *Qui suivit dans le temps son vieux maître en prison ;*
> *Pauvre fille à ces murs trente ans enracinée,*
> *Partageant leur prospère ou triste destinée,*
> *Me servant sans salaire et pour l'honneur de Dieu,*
> *Et qui voyant votre ombre, ô mon Dieu, dans son maître,*
> *Croit s'approcher du ciel en vivant près du prêtre* [1].

Marthe n'était pas le vrai nom de Geneviève, pas plus que Jocelyn n'était celui de l'étrange abbé Dumont, curé de Bussières. Elle semblait avoir de trente cinq à quarante ans lorsque, après le décès de l'abbé Dumont, Lamartine était venu passer quelques jours au presbytère de Bussières, pour régler, suivant la dernière volonté du défunt, les affaires du prêtre, son protégé.

> *Marthe, me disait-il, si Dieu veut que je meure*
> *Dis-lui que son ami lui laisse tout son bien*
> *Pour avoir soin de toi, des oiseaux, et du chien* [2].

Le prêtre avait constitué le poète son légataire universel et Geneviève était bien aise de le revoir.

Grande, un peu voûtée comme les ouvrières de l'aiguille, Marthe portait le costume des femmes du pays : robe de grosse laine bleue, galon-

---

1. *Jocelyn*, Paris, Garnier, 1925, IXe Époque, p. 159.
2. *Jocelyn, op. cit.*, Prologue, p. 5.

née de velours, et coiffe blanche, bordée d'une large dentelle qui battait ses joues pâles et laissait à peine apercevoir les cheveux relevés sous le bonnet. Le visage souriant reflétait une mélancolique bonté et respirait la douceur. Dans ses yeux frangés de longs cils bruns et cernés de noir comme les yeux qui ont beaucoup veillé, beaucoup pleuré, on devinait la sincérité, la sensibilité, la langueur. La voix semblait chanter par l'effet d'une perpétuelle émotion du cœur.

Une question se posait pour Lamartine : d'où venait Geneviève et que deviendrait-elle ? Il fallut bien en parler. Voici comment Lamartine amorça les confidences de Geneviève. C'est l'histoire de la servante racontée par elle-même.

« Geneviève, lui dit-il un soir après souper, tandis que la servante, assise au coin de l'âtre, tricotait, vous ne vous reposez donc jamais ? — Oh ! monsieur, je n'ai pas été faite par le Bon Dieu pour me reposer. Du jour où j'ai pu me tenir sur mes jambes, j'ai commencé de travailler ; je travaillerai jusqu'à ma mort. Nous avons bien le temps de nous reposer là-bas ». Ce disant, Geneviève faisait de la tête et du coude, pour ne pas manquer une maille, un geste du côté du cimetière. Puis, la pauvre servante, encouragée par le poète, lui raconte sa destinée : une idylle entre deux sacrifices.

Originaire de Voiron, dans le Dauphiné, le pittoresque pays des tissages et des toiles bises, qui blanchissent au soleil sur les prés, tandis que les jeunes filles pieds nus, déroulent la pièce dans la rosée, pour assouplir le fil, Geneviève était fille d'un menuisier vitrier et d'une blanchisseuse de toile. Elle avait un frère plus âgé qu'elle et une sœur cadette dont la mère, en mourant, lui avait confié le soin. « Jure-moi sur la croix de ton chapelet que tu lui serviras de mère, que tu feras pour elle tous les sacrifices qu'une mère ferait à sa fille .

Bientôt le père rejoint sa femme dans la tombe ; le frère part soldat. Orpheline à seize ans, chargée d'élever sa sœur Josette, qui en a onze, elle ouvre une boutique de mercerie, et, dans la morte saison, elle fait des ménages ou soigne des malades, gracieusement, rien que pour sa nourriture et celle de Josette.

Cependant la jeune fille a vingt ans ; son cœur a parlé.

« Geneviève aimait Cyprien, un jeune colporteur de la montagne, et Cyprien l'aimait, et les accordailles étaient faites et le jour du mariage était fixé, et, ils se seraient épousés dans la joie, si Geneviève n'avait remarqué que Josette était jalouse de son bonheur et mortellement triste à la pensée de rester seule. « Méchante, criait l'enfant, aurais-tu le cœur de t'éloigner sans moi qui ne t'ai pas quittée plus que ta chemise depuis ma naissance ? — Oh ! Dieu ! soupirait Geneviève, Cyprien m'a été fiancé ce matin ; il a encore la rose de mon front sur les lèvres et déjà je suis parjure. Non, Josette, non ! J'ai fait à Cyprien serment. — Un serment ! Tu n'en as donc pas fait à ma mère ? Ah ! Laissez-moi ! Tout de suite, je veux aller sur sa tombe et lui demander si c'est Cyprien ou moi qu'elle t'a mis dans les bras en mourant ». A ces mots, prise d'une crise nerveuse, l'enfant tombe la tête sur le carreau, où elle reste évanouie. « Ma mère, sanglote Geneviève, ne me condamnez pas ; je vous

jure que si vous rendez le souffle et la voix à Josette, je ne me marierai pas et je me sacrifierai pour elle ». A peine a-t-elle formulé ce vœu presque héroïque que l'enfant reprend ses sens et couvre Geneviève de baisers : « Tu ne te marieras plus, n'est-ce pas ? Tu ne me laisseras jamais ? — Non, proteste Geneviève! jamais, jamais, jamais [1] »

Le soir de ses fiançailles, avec la même ivresse que Jocelyn brisant sa destinée pour doter sa sœur, Geneviève sacrifie son avenir à la sienne ; toute sa vie, elle portera désormais « le deuil silencieux du bonheur [2] », et, le cœur brisé, elle rend sa parole à Cyprien.

Comme s'il ne lui suffisait pas d'un sacrifice, elle revendique l'infamie d'une faute de sa sœur et de nature à faire perdre l'honneur à Josette. Celle-ci, séduite par un sous-officier, Septime de X., cantonné dans le bourg, l'a épousée clandestinement. Le soldat meurt à l'ennemi, quand il se disposait à révéler à sa famille son mariage secret et à lui présenter Josette.

A quelque temps de là, Josette meurt à son tour en donnant le jour à un enfant que nous retrouverons à la fin du roman. Pour sauver la mémoire de sa sœur, Geneviève, dans une heure d'égarement, prie la sage-femme de déposer discrètement l'enfant dans le tour de l'hospice. Hélas ! On a vu ce geste. La malignité publique a percé le mystère. La sage-femme est emprisonnée, cependant que l'infortunée Geneviève est déshonorée. Forcée de fermer sa boutique, que la clientèle déserte, de fuir le bourg hostile, Geneviève dévoile au juge l'innocence de la sage-femme, dont elle prend la place en prison.

Après sa libération, elle devient servante, mendiante, Dieu sait au prix de quelles amertumes ! Une nuit, pendant un orage en montagne, elle échoue, brisée de fatigue, sur la paille d'une étable. Survient la maîtresse de maison accompagnée d'une servante. Dans celle-ci, Geneviève reconnaît, suprême humiliation, la femme de Cyprien. « Non, jamais la disgrâce humaine n'a été jusque-là. Anges du ciel, couvrez-la de vos ailes pour la rendre invisible et dérobez sa misère et sa honte à celle qui lui succéda dans le cœur et dans la maison de Cyprien [3] ». Malgré tout, on reconnaît Geneviève ; la famille accourt moins pour la plaindre que pour l'accabler. Mais une femme se trouve à point nommé dans cette aventure qui proclame courageusement l'innocence de Geneviève. C'est la sage-femme de Voiron, appelée ce jour-là pour prêter ses services à la femme de Cyprien. Désormais, Geneviève est réhabilitée ; elle restera comme servante, sans gages, dans la maison où elle était destinée à être maîtresse. Puis, quand le choléra a emporté toute la famille, elle entre au service de Jocelyn, le nouveau curé de Valneige. C'est un prêtre aussi pauvre qu'elle, incapable de payer les gages d'une

1. Hazard, *op. cit.*, p. 98 et 69.
2. Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse, reine de France.*
3. *Geneviève*, ch. CIX, p. 265 et sq.

servante. Qu'à cela ne tienne ! Geneviève trouve dans son obscure abnégation je ne sais quelle béatitude qui suffit à ensoleiller son existence et à lui procurer la paix.

Songez donc ! Un maître si bon, toujours triste, mais toujours résigné ; de la cuisine, « comme pour une mouche » ; du pain sur la table pour quiconque frappait à la porte ; une vache, une chèvre, un chien, des oiseaux à soigner, des abeilles parmi les giroflées, sous la fenêtre ; du matin au soir une vie douce, embaumée de prière, la prière des servantes que va nous réciter Geneviève :

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état, car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir ceux que nous aimons. Nous sommes de toutes les maisons et toutes les maisons peuvent nous fermer leur porte, de toutes les familles et toutes les familles peuvent nous rejeter. Nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous et quand nous les avons élevés, ils ne nous reconnaissent plus pour leurs mères ; nous épargnons le bien des maîtres et il s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres ; le maître meurt et nous n'avons pas le droit d'être en deuil.

» Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mères, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous.

» Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état, et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait [1] ».

Ici finit le récit de Geneviève. Le poète veut l'emmener avec lui chez sa mère, mais les habitants du village s'émeuvent et refusent de la laisser partir. On la gardera jusqu'à sa vieillesse.

Adieu ! Geneviève, soyez heureuse avec cette nouvelle famille ; elle vaut bien celle que vous a refusée le Bon Dieu. Et Geneviève, après avoir reconduit le poète sur le chemin de Saint-Point, rentre au village ; le chien de Jocelyn la suit... Deux ans plus tard, Lamartine, en passant par Valneige, apprit qu'elle habitait une maison, offerte par la commune, et où elle recueillait les malades sans famille. En cet endroit du récit, Lamartine ajoute à l'intrigue, suivant son habitude, un épisode un peu mélodramatique : la reconnaissance, par Geneviève, de l'enfant de Josette, Jean, surnommé le « petit magnien ».

---

1. *Geneviève*, ch. CXXIII, p. 300.

Finalement, grâce à la générosité de la famille du sous-officier, Septime de X***, un même toit réunit pour toujours Geneviève à Jean et à ses parents adoptifs. Les voilà tous à l'abri du besoin. Jean était « magnien », il sera laboureur. Le bonheur, selon Lamartine, n'est-il pas dans le retour aux champs ? Quant à Geneviève, elle est devenue la plus heureuse des femmes : au « Gros Soyer », dans la montagne, parmi sa nouvelle famille, elle servira jusqu'à la fin... sans gages.

Le Tailleur de Pierres de Saint-Point.

« Ah ! celui-là c'était un saint du bon Dieu [1].

De la même lignée que Geneviève, la servante au grand cœur, et que le père Dutemps, le vieux coquetier du village, est aussi Claude des Huttes, le mystique tailleur de pierres de Saint-Point.

Voici ce qu'écrivait dans son journal, Charles Alexandre, le 9 octobre 1850 :

« Nous sommes allés à Mâcon. Chemin faisant M. de Lamartine m'a parlé des premières pages de son roman : c'est le paysage agrandi de la vallée de Saint-Point, la description la plus douce qui dispose le lecteur à l'attendrissement, du Claude Lorrain, me disait-il. — C'est vous le premier, répondis-je, qui avez mis le ciel, l'air, le souffle dans le paysage. — Oui, répondit-il, l'âme. — Votre livre sera l'âme des solitudes. — C'est cela ; c'est moins harmonique que M^me^ Sand, mais plus précis, plus onctueux, parfois plus sublime. — Il y a le coup d'aile, répliquai-je — Et contemplant de son regard de poète les montagnes voilées des brumes de l'automne où sa pensée aimait à s'égarer sur les limites indécises de la terre et du ciel, le poète ajoutait : « Le brouillard est aux montagnes ce que l'illusion est au sentiment, il les agrandit. C'est le mystère qui plane sur tout ici-bas et qui solennise tout aux yeux comme au cœur [2] ».

C'est, en effet, par cette description charmante de l'étroite vallée de Saint-Point, que commence l'histoire romancée du *Tailleur de pierres :*

« Le chemin, que le châtelain parcourait à cheval, est devenu par sa libéralité une belle route sonore où deux chars de foin, tirés par quatre bœufs, au temps de la fenaison, peuvent aisément passer de front. Entre le village de Bourgvilain et celui de Saint-Point, on cherche des yeux le petit pont de la Valouze, auprès du moulin disparu ; puis, sur la colline, la carrière de Claude des Huttes, avec l'abîme de la Roche qui faillit causer la mort de Gratien l'aveugle, frère de Claude ; enfin, plus haut, toujours plus haut, la pauvre cabane du solitaire, entourée de chèvres et de moutons. Les années ont détruit le hameau des Huttes ; les pierres,

---

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point,* Jouvet, Hachette et C^ie^, 1887, ch. XIV, p. 210.
2. Charles Alexandre, *Souvenirs,* p. 248-250.

tombées de la cabane et ramassées une à une par les paysans, servent aujourd'hui avec les mûriers et les églantiers à défendre l'entrée d'un gras pâturage.

» En réalité celui qui vécut là s'appelait-il Claude ? Pour éclairer la question, voici qu'un écho d'outre tombe vient de nous parvenir. C'est la voix d'une modeste jeune fille. Écoutons-la et vivons un moment en 1835.

« Le château, que monsieur habite en ce moment, est ce qu'on appelle » le toit paternel [1]. Il n'a rien du moyen âge et ne ressemble pas à Albost- » ford, la résidence de Walter Scott, ni à l'abbaye de Newstad, la de- » meure de Byron dans sa jeunesse. C'est, comme on dit dans le pays, » la maison du Bon Dieu. Tout le monde est admis, bien accueilli à table, » depuis le plus petit propriétaire jusqu'au grand vicaire de Mâcon. Tous » imaginent faire grand plaisir au poète en le priant de jouer une partie » de billard ou en causant avec lui. Cela le contrarie à mourir : il n'aime » pas à converser : il préfère la solitude pour se bercer dans ses pensées.

» Quand il fait beau, on le voit sortir en veste ronde, en pantalon de » molleton, absorbé dans ses méditations. Il monte à cheval, suivi de » deux domestiques, et s'en va rêvant par les chemins, la cravache à la » main, la bride sur le cou de son cheval arabe, bercé entre des *Harmonies* » *poétiques* et les *Souvenirs d'un voyage en Orient*. Comme il est heureux » de retrouver ses champs, ses collines ! Malheur à qui viendrait le trou- » bler dans son rêve ! Heureux qui pourrait recueillir les perles qu'il » laisse tomber sur sa route !... Monsieur, qui tremble à la vue des im- » portuns, s'arrête volontiers devant un homme, que nous appelons » Pierre l'imbécile, le cantonnier, qui casse des pierres sur la grand'route. » Dès qu'il l'aperçoit, il s'écrie : Pierre ! Celui-ci s'approche du cavalier ; » la conversation se prolonge pendant des heures entières. Ce n'est pas » monsieur qui parle, c'est toujours Pierre. De temps en temps, monsieur » sourit, puis rentre de bonne humeur pour la soirée.

» Que peut bien lui dire Pierre l'imbécile pour qu'il le préfère à tous » ceux qui viennent au château ? Monsieur a de singulières amitiés, » comme la plupart des écrivains et des poètes ; il ne parle que des plus » célèbres, deux ou trois seulement, dont il prononce quelquefois le nom. » On dirait qu'il n'aime que les extrêmes, Pierre l'imbécile ou Béranger [2] ».

» Grâce à cette relation, due visiblement à une Anglaise familière du château de Saint-Point, nous pouvons identifier maintenant le Tailleur de pierres de Saint-Point, c'est Claude, dit l'imbécile, âme ardente, résignée, généreuse, pacifiée que Lamartine entraînait dans une sphère lumineuse où elle retrouvait son élément [3] ».

Tel était le personnage auquel Lamartine s'adressait un jour, pour réparer le mur du château. Sur la montagne, il partageait avec quel-

---

1. Le chevalier de Prat de Lamartine, père du poète, avait acheté le domaine en 1821.

2. *Archives de Saint-Point*, communiqué, avec l'agrément de M. de Noblet, par J. Mariotte. Cette curieuse relation est attribuée à une jeune femme de chambre anglaise de M^me^ de Lamartine, Sarah Ellis, plus familièrement, Sally. Elle accompagna ses maîtres en Orient, assista Julia, la fille du poète, à ses derniers moments et mourut prématurément à Saint-Point en 1837, laissant la famille au désespoir. Elle repose avec ses maîtres, dans leur caveau. Qui sait si Lamartine ne songeait pas à elle en écrivant la *Prière de la Servante* ?

3. Inédit de M^lle^ Jeanne Mariotte, auteur également d'une charmante plaquette : *Sur les pas de Lamartine*.

ques animaux domestiques, une cabane ménagée dans le rocher. C'était une sorte d'ermite laïc, un Robinson philosophe, auquel le poète avait donné l'âme de Jocelyn, la morale du *Livre primitif* et son propre idéal social, corrigé par la rude expérience des hommes et de la vie. Agé d'environ quarante ans, courbé par le travail, les pieds nus, les cheveux s'échappant d'un bonnet de laine sur la nuque, où ils marquaient comme un ourlet noir, Claude était vêtu d'une grosse chemise écrue, nouée au cou par deux agrafes de laiton, d'un pantalon de laine blanche, retenu par une ceinture où s'engageaient quelques outils : un compas, un ciseau, un marteau. La veste était négligemment jetée sur une épaule, suivant l'habitude des ouvriers.

Malgré son extérieur, Claude n'avait pas le visage vulgaire, et, dans ses yeux d'un bleu-clair, ombragés de longs cils, on devinait une âme douée d'une vie intérieure intense. Sa voix était bien timbrée, claire et grave, comme le son d'une dalle sans fêlures sous le marteau du tailleur de pierres ; il ne parlait pas, il chantait. « Tout était hymne sur ses lèvres, jusqu'à oui et non [1] .

Sans autre salaire que sa nourriture, il ne travaillait que pour Dieu et pour les pauvres, rien que pour lui, rien que pour eux.

S'il avait accepté du travail au château, c'était par exception, en souvenir de la mère du poète, dont il n'avait pas oublié l'inépuisable charité, et parce que les pauvres, en ce moment, ne réclamaient pas ses services. Au bout de quelques jours, par un scrupule de conscience, Claude avait abandonné le chantier. Dans son ermitage, sur la montagne Lamartine vint le trouver. Abritée par le rocher et fermée par des planches, la cabane était vide. Le visiteur en profite pour faire l'inventaire du mobilier.

Au fond, l'on distinguait un lit de pierre, creusé au ciseau. Une poignée de foin servait de matelas, une botte de genêt d'oreiller. Roulées au pied de la couche, des peaux de mouton noires tenaient lieu de couvertures. A côté de la niche, une robe de femme était accrochée à un clou. Sur le corsage, pieux hommage d'un vivant à une morte, était épinglée une petite croix d'or. Contre le mur, noirci par la fumée, quelques bûches achevaient de se consumer ; enfin sur l'aire s'étalait un tapis de fougères, où des creux marquaient la place des animaux familiers, pendant la nuit.

Des épis de maïs doré séchaient sur une poutre, à côté d'un tas de châtaignes, de quelques fromages de chèvres et d'un gros pain de seigle entamé, que la moisissure veloutait d'un duvet bleuâtre. Ajoutez quelques indispensables ustensiles de cuisine ; c'était là de quoi satisfaire les besoins d'un homme.

Rejoint par Lamartine, Claude s'excuse d'avoir laissé le mur inachevé pour des raisons de conscience. S'il travaillait pour les riches, et sans

---

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, II, p. 24.

salaire, qui emploierait les ouvriers pauvres ou chargés de famille ? A vouloir obliger Lamartine, en croyant faire une bonne œuvre, Claude s'est imaginé qu'il volait le pain des camarades ; c'est pourquoi il avait déserté le chantier.

Emu par cette rare délicatesse d'âme, le châtelain prie Claude de lui dévoiler le secret d'une vertu si haute et de lui raconter sa vie, deux fois brisée par le sacrifice et par le malheur. C'était dans le hameau des Huttes.

« Un jeune tailleur de pierres aimait sa cousine, l'accorte Denise et Denise l'aimait, et les accordailles étaient faites, et le jour du mariage était fixé, et ils se seraient épousés dans la joie s'ils n'avaient deviné que l'aveugle Gratien, frère cadet de Claude, aimait aussi Denise et qu'il se consumait de chagrin. Pour le sauver Claude rend sa parole à Denise et, après des adieux déchirants, il part pour faire son tour de France.

» Sept ans après, quand, sous les haillons d'emprunt d'un mendiant du pays, il revient par nostalgie au village, Claude renaît à l'espoir, car Gratien est mort et Denise est libre. Mais il n'a pas le droit d'être heureux. Quand il touche au bonheur, la veille du mariage, au milieu d'une réjouissance, par suite d'une fatale imprudence de Claude, Denise meurt avec ses enfants dans un tragique accident [1] ».

Le cœur une fois de plus brisé, Claude se condamne à mener une vie d'anachorète, se soumet à un régime austère, travaille gratuitement, pour l'amour de Dieu, sans autre société que celle de son chien, de son petit troupeau, de ses abeilles, dans la contemplation fervente de la nature et de Dieu, passionné de sacrifice, pour une rédemption secrète, comme Jocelyn, comme Geneviève, jusqu'à l'heure où Dieu le rappelle et le réunit à Denise « sous les rayons du soleil qui ne se couche plus [2] ». Vraiment « c'était un saint du Bon Dieu ».

Fior d'Aliza [3]
(1863)

Mi revedrai
Ti revedro
Di tuo bel rai
Mi pascero

C'est encore la sublime folie du dévouement qui inspire les tragiques idylles italiennes par lesquelles s'achève la série des romans populaires : *Fior d'Alize* et *Antoniella.*

Ils étaient cinq dans la chaumière des Zampognari [4], aux environs

1. Cf. Hazard, *op. cit.*, p. 98.
2. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, XIV, p. 210.
3. *Fior d'Alize*, de Saltochio, *op. cit.* ; *Cours familier*, t. XXI, XXII.
4. Zampognari, fabricants de zampognas, instruments de musique, analogues à la cornemuse.

de Lucques, à Saltochio, la somptueuse résidence d'été de Lamartine, attaché d'ambassade à Florence. C'étaient le vieil aveugle Antonio, sa fille Fior d'Alize, mère d'un enfant au berceau, Magdalena, belle-sœur de l'aveugle et un autre personnage dont on attendait le retour : Hiéronymo. Fils de Magdalena, il avait épousé Fior sa cousine germaine, dans les larmes, en prison, la veille de monter sur l'échafaud, par suite d'une injuste condamnation. Au dernier moment sa peine avait été commuée en quelques mois de bagne. Il avait purgé sa peine et devait ce jour-là quitter Livourne, pour rentrer dans sa famille, quand Lamartine, qui courait la montagne, son fusil à l'épaule, par contenance, puisqu'il s'était interdit depuis longtemps la chasse, fut attiré par la chanson de Fior.

Assise sur le seuil de la chaumière, elle jouait avec un bel enfant, comme une biche avec un faon nouveau-né, mêlant ses chants d'éclats de rire et de baisers.

Sur l'invitation de la jeune femme, le poète se présente aux Zampognari, et voici, telle qu'ils la lui racontèrent, leur dramatique histoire,

Sur un modeste domaine, autour d'un opulent châtaignier, parmi des animaux domestiques, un chien, des moutons, une chèvre, un âne, ces braves gens vivaient heureux. « Les parentés sont dans le cœur, après tout ; il y a bien des chrétiens qui s'aiment moins que nous nous aimons, nous et ces pauvres bêtes, sans compter le Ciuccio, l'âne qui broute là-bas les chardons aux fleurs bleues ».

Cependant les deux enfants, Fior d'Alize et Hiéronymo, grandissaient ensemble, sans soupçonner qu'ils s'aimaient. Aidée du chien la fille gardait le troupeau. Sa printanière beauté n'était pas sans attirer les regards des touristes. Un jour le garde général des forêts de l'Etat, un barbon libertin, la voit, s'en éprend, la demande en mariage.

Econduit, le misérable intente aux Zampognari, par les soins d'un avoué marron, un procès pour usurpation de biens. Des juges iniques ne leur laissent que leur chaumière. On dispute aux infortunés jusqu'au châtaignier, qui nourrissait la famille, et jusqu'au cep de vigne dont le feuillage tapissait le mur et fournissait quelques pichets de vin. Ils connaissent alors la plus dure misère. A partir de ce moment, « leur vie se replie comme un mouchoir, qu'on aurait déchiré dans une pièce de toile [1] ».

Un jour, par inattention, Fior d'Alize laisse ses chèvres brouter l'herbe dans la partie confisquée du domaine. Des sbires surgissent qui tirent sur le troupeau, tuent la chèvre ainsi qu'un chevreau, brisent une patte du chien, blessent enfin la bergère. A ses cris, Hiéronymo accourt, en même temps que la famille, et, décrochant du ratelier d'armes une mauvaise carabine, le cousin de Fior tire sur les gardes et blesse mortellement le chef. On le traîne en prison pour meurtre d'un fonctinnaire

---

1. *Fior d'Alize*, p. 152.

et il est condamné à mort. Pour le sauver, sa cousine, déguisée en pifferari, s'introduit comme porte-clefs du geôlier dans la prison, fait bénir secrètement son mariage avec Hiéronymo par un moine, la veille du supplice. Par un beau sacrifice, en lui promettant de le rejoindre, elle favorise au dernier moment l'évasion de son mari, dont elle prend la place, en échangeant ses habits d'homme contre la robe de pénitent, que revêtent avant l'exécution les condamnés à mort.

Sous ce froc au capuchon baissé, Fior d'Alize marche courageusement à la mort. Elle va tomber sous les balles du peloton d'exécution, quand on découvre la supercherie. Dissimulé dans la foule, Hiéronymo vole au secours de son épouse ; on l'arrête ; il reprend le chemin de la prison jusqu'à nouvelle enquête.

Finalement Fior d'Alize, devenue mère est rendue à sa famille, où elle attend, avec impatience, le retour de Hiéronymo. L'oreille attentive aux bruits de la vallée, Fior d'Alize, comme si elle sentait l'approche de son mari, croit entendre un faible son de zampogna, pareil au bourdonnement d'un moucheron : « C'est lui, s'écrie-t-elle, j'ai reconnu l'air, et, prenant l'enfant dans ses bras, elle vole, avec la rapidité de la pierre, au-devant de Hiéronymo » :

Mî revedrai
Ti revedro
Di tuo bel rai
Mi pascro

« J'aurais voulu, continue Lamartine, assister aux effusions de la rencontre, mais le bonheur demande plus de mystère, ainsi que le malheur. Je sifflai mon chien et nous disparûmes. Depuis ce jour-là je suis retourné au Grand Châtaignier. Fior d'Aliza jouait toujours avec son enfant ; l'aveugle et Magdalena décortiquaient les châtaignes, et Hiéronymo pansait avec un bourrelet de glaise humide la blessure que la hache avait faite au châtaignier, le jour où le jeune homme avait donné sa vie pour la vie de l'arbre... Que le Bon Dieu bénisse à jamais cet arbre, cette maison, cette famille ! »

Antoniella [1].

(1869)

Voici, dans un cadre analogue à celui de *Fior d'Alize*, mais moins riche en couleur locale, le dernier roman de Lamartine : *Antoniella*. C'est à Gaète, près de Naples, où le poète exerçait les fonctions de secrétaire d'ambassade. Au cours d'une promenade, il passe devant une prison de femmes, desservie par des religieuses. En ce temps-là, le

1. *Antoniella*, par M. de Lamartine, in-12, 1874, Michel Lévy, Paris. — Cf. P. Hazard, *op. cit.*, p. 111. — *Mémoires inédits*, p. 150 et sq.

régime pénitentiaire n'interdisait pas aux détenues de regarder par les fenêtres et d'implorer la charité des passants. L'une d'elles retient l'attention de Lamartine par sa beauté mélancolique et par sa modestie. « Quelle est cette femme ? demande-t-il à ses compagnes d'infortune — *Questa ? E longa historia* ». Intrigué, Lamartine demande à voir la détenue. On lui permet de l'interroger en présence d'une religieuse et voici, tels qu'elle les raconta au poète, les malheurs d'Antoniella[1]. C'est une longue et mélodramatique histoire, en effet, que la sienne.

De sa famille elle n'avait connu que son père. C'était un Sicilien qui servait sur un vaisseau du roi pendant la guerre avec les Barbaresques. Capturé dans un naufrage, il avait été vendu par les pirates au Maroc à un cheik dont il dut garder les troupeaux. La soif de la liberté autant que l'amour d'une enfant du harem, fille de son maître et qu'il avait élevée, le fit s'enfuir avec elle sur une felouque napolitaine. De retour à Naples, il épousa la jeune femme et ouvrit, sur les flancs du Pausilippe, une boutique de maroquinerie, suffisamment prospère, puisque le ménage put s'offrir les services d'une servante, Annunziata, compatriote de *Graziella*. Bientôt la mauresque mit au monde une fille, qui lui coûta la vie et qui fut élevée par Annunziata. C'est l'héroïne du roman.

Restée orpheline à douze ans, privée des services de la servante, que son mariage avec un mutilé de guerre avait éloignée, sans autre soutien, que l'amitié d'un vieux médecin, qui avait soigné le père, sans autre affection que la discrète sympathie de l'élève du médecin, le jeune Lorenzo, la malheureuse Antoniella, incapable de payer le fisc, après la mort de son père, fut expulsée de sa boutique et finit par échouer providentiellement, après une pitoyable aventure, dans la maison d'Annunziata, devenue mère de deux jumeaux.

Par malheur, leur père vient à mourir ; sa pension s'éteint. Les deux femmes tombent dans une misère noire. Toute la famille allait mourir de faim quand dans « la fièvre du chagrin », Antoniella commet une folie. Pour sauver les enfants de sa compagne en les faisant confier d'office à l'Assistance publique, elle imagine un véritable mélodrame, par endroits si déconcertant qu'il brave toute vraisemblance.

Elle feint donc, devant la justice, tout le long du roman, d'être coupable, avec la complicité d'Annunziata, d'un crime qui ne va rien moins

---

1. L'indiscrétion des érudits, si l'on en croit M. H. de Lacretelle (*Lamartine et ses amis*) a découvert que Antoniella ne serait autre que Graziella. Celle-ci n'aurait pas eu une fin tragique ; elle se serait mariée et aurait eu plusieurs enfants. Charles Alexandre ajoute dans ses *Souvenirs* que Lamartine s'était noirci d'indifférence de légèreté pour mettre en pleine lumière Graziella, pour la faire aimer et pleurer davantage. Émettant l'idée que Valentine, la nièce du poète, est peinte sous les traits pleins de fraîcheur de Graziella, d'autres écrivains confirment que Antoniella fut la vraie Graziella. Le saura-t-on jamais ? Contentons-nous de ce que Lamartine a écrit, sans chercher à satisfaire une vaine curiosité.

qu'à la perdre d'honneur ainsi que sa compagne, et à conduire l'une en prison, l'autre au supplice. On leur enlève les enfants : « Tant mieux ! pensait Antoniella ; pendant ce temps les jumeaux mangent le pain du roi et boivent le lait du couvent. Tant pis pour les femmes !... Annunziata, pardonne-moi ; je ne suis ni méchante, ni folle, mais je veux en nous perdant sauver nos enfants... Sachons mourir pour qu'ils vivent [1] ».

Condamnée à mourir, Annunziata accepte, sans mot dire, la sentence pour la vie de ses enfants, tandis qu'Antoniella expiera sa faute en prison.

Cependant Lorenzo, devenu dans l'armée de Sicile, le sergent Lorenzo aimait toujours Antoniella. Par une vivandière, venue de Naples, il avait appris le crime sensationnel des deux femmes. Il inspirait les compositeurs de complaintes, et, voici celle que chantaient, sur le môle de Naples, les lazzaroni.

« Sur le Pausilippe, disait le poète populaire, il y avait une enfant, belle comme la fille de Mahomet, aussi féroce que lui. Sa mère, née en Barbarie, s'était enfuie avec un esclave de Sicile, sur les chameaux de Ben Saïd, son vieux père. Ils arrivèrent à Naples ; elle se fit chrétienne, épousa son ami, qui lui donna une fille : Antoniella. Noirs étaient les cheveux d'Antoniella, plus noirs ses beaux yeux, comme si un mortel poison de séduction y avait été versé par la main d'Édris. Mais sa bouche trompeuse était douce comme le lait de la chèvre, qui l'avait nourrie. A seize ans, Antoniella perdit son père, et, de désespoir, elle s'enfuit pour aller se jeter dans la mer, près des ruines du palais de la reine Jeanne.

» Sur sa route elle rencontre une ancienne servante de son père, Annunziata, femme d'un soldat réformé, qui recueillit l'infortunée jeune fille, et lui confia le soin de ses enfants. Bientôt l'invalide mourut ; sa pension s'éteignit. C'était la misère... Pour la conjurer, Antoniella se découronne, et pour cacher le fruit d'une faute, elle fait jeter son enfant par Annunziata dans les eaux du Liré.

» Mais apprenez, chrétiens, comment le vice récompense le dévouement des complices. Antoniella s'empressa de dénoncer à la justice le crime de sa compagne. Annunziata fut condamnée à mourir sur l'échafaud et Antoniella expiera sa faute aux « Repenties de Capo di Chino ».

» Priez pour que Dieu accorde une sainte mort à Annunziata et pour que la jeune Africaine passe dans les larmes une sainte vie [2] ».

Saisi d'une émotion poignante, Lorenzo laissa tomber de ses mains la complainte. Bientôt il désertait pour venir à Naples, afin d'éclaircir cette troublante affaire. En pleine audience du tribunal, fort ému de certaines révélations, voici qu'une voix s'élève qui dit aux juges : « Non, ce n'est pas possible... Annunziata est peut-être coupable, mais Antoniella se calomnie. C'est moi qui vous l'affirme. Si elle confesse un forfait qu'elle n'a pas commis, c'est pour un motif qui nous échappe. Vous regretterez plus tard l'arrêt que vous allez porter ».

1. *Antoniella, op. cit.*, p. 183.
2. *Antoniella*, p. 219 et sq.

C'était la voix de Lorenzo. « Ne l'écoutez pas, réplique Antoniella, nous sommes coupables toutes les deux, mais je le suis davantage car c'est pour me sauver que ma compagne s'est perdue. Condamnez-la mais ne m'absolvez pas [1] ».

Un frisson d'horreur secoue l'auditoire ; les gendarmes emmènent Lorenzo à Santa Chiara, la prison militaire.

L'heure est venue d'expier. Sur la place publique, on dresse un échafaud, sur lequel Annunziata montera dans quelques heures, en présence de sa complice. Pour sauver Antoniella, Lorenzo s'est échappé de la prison ; il a recruté des complices, préparé une felouque montée par de robustes rameurs et prête à faire voile, après l'enlèvement d'Antoniella, vers la Calabre.

Tout se passa suivant le plan de Lorenzo, mais dans leur fuite, comme pour brouiller l'intrigue, Lorenzo et Antoniella sont enveloppés dans une émeute et recueillis par la police, parmi les blessés et les morts ; l'un est interné à l'hôpital militaire, l'autre est hospitalisée dans un couvent, en attendant leur transfert à Naples, où l'on avait ajourné l'exécution d'Annunziata. Mais en quittant Naples, le bateau, qui les ramenait, sous la garde des gendarmes, est capturé par un corsaire marocain, qui fait voile vers l'Afrique. Chemin faisant, Lorenzo désarme les pirates, les attache au mât et ramène le brigantin à Naples, où l'attendait la prison, peut-être la mort.

Le roman s'achève dans une réhabilitation générale, par la délivrance d'Annunziata, dont la peine de mort avait été commuée en prison perpétuelle, par la grâce de Lorenzo, qui épouse Antoniella, l'ancienne détenue de Capo di Chino, et, comme dans *Geneviève*, par une reconnaissance. Chez une femme des Abruzzes, on a retrouvé les deux enfants d'Annunziata, devenue la plus heureuse des mères : « Ah ! s'écriait-elle, bénie soit Antoniella ! En les perdant, elle les a sauvés ». Les Sœurs même de la prison ne pouvaient retenir leurs larmes en voyant éclater l'innocence d'Annunziata : « Pardonne-nous, disaient-elles, sainte victime, nous n'étions pas dignes de comprendre tant de vertu [2] ».

---

1. *Antoniella*, p. 223 et sq.
2. *Antoniella*, p. 323.

CHAPITRE V

Les Modèles et les Émules

N'y avait-il pas quelque exagération à dire, comme Reine Garde, ou comme Lamartine, qu'en 1846 il n'existait aucune œuvre littéraire décrivant la vie populaire et offrant au peuple des images exactes ou imaginaires des sociétés humaines ? Si superficielle que fut la culture du poète, comme celle des écrivains romantiques nés sous la Révolution, élevés sous l'Empire, et auxquels on ne pouvait demander ni « l'humanisme de Racine, ni l'universalité de Voltaire, ni l'érudition de Leconte de Lisle, ni la science de Sully Prud'homme [1] », il était trop grand « liseur », au collège de Belley, comme chez son oncle, l'abbé de Lamartine, au château de Montculot, pour ne pas connaître, du moins de nom, quelques-unes de ces œuvres.

Avant 1789, des utopistes comme Rabelais dans *Gargantua*, comme Fénelon dans *Télémaque*, comme Montesquieu dans les *Lettres persanes*, avaient écrit des esquisses de roman social, et, parmi les œuvres réalistes, en réaction contre l'*Astrée* et les romans galants et précieux du XVII[e] siècle, on ne pouvait oublier, dans le même temps, ni *Francion* de Ch. Sorel [2], ni le *Roman bourgeois* de Furetière [3].

« Frère aîné de Gil Blas, de Figaro, Francion est un de ces aventuriers spirituels que le roman ou la comédie promènent à travers le monde, le monde réel, moins celui d'en haut que celui d'en bas, dans la vieille France... Grâce à lui toute une société revit qu'il n'était guère donné de voir dans la littérature du XVII[e] siècle : peuple, écoliers, robins, gens de lettres, paysans. Qui donc songeait alors aux paysans, hormis La Fontaine, dans la seconde moitié du siècle, pour leur consacrer quelques fables, Molière pour s'égayer de leur patois dans certaines comédies, La Bruyère pour noiricir le tableau de leur misère, dans une sombre page qui si fort détone dans la littérature classique ?

» Mais mieux que La Fontaine et que Molière, plus exactement que

1. Citoleux, *La poésie philosophique* (Lamartine), *op. cit.*, p. 44.
2. *Francion*, 1622. Cf. Roy, *Etude sur Ch. Sorel*, in-8°, Paris, Hachette, 1891.
3. *Le Roman bourgeois* : 1666, 2 vol. in-16, Collection Jeannet, Paris, Picard, 1868.

La Bruyère, Charles Sorel a su camper, sans le charger, le portrait du vilain. Telle description de noce villageoise n'est pas inférieure à celle de *Madame Bovary*... L'originalité de l'auteur vient de ce que négligeant les grands, Sorel n'a observé que les gens de moyenne ou de basse condition. Son roman marque, au XVII[e] siècle, l'entrée du peuple dans la littérature, en un menu peuple laborieux, malicieux, parfois rabelaisien, comme s'il se souvenait de son passé, comme s'il avait foi dans son avenir [1] ».

De la même veine que *Francion*, le *Roman bourgeois* de Furetière, disciple de Sorel, est une collection sans art, assez incohérente, de portraits et de satires. Sous des noms réels : Javotte, Jean Bedoux, Vollichon, dans des scènes réalistes, comme l'« histoire de Lucrèce la bourgeoise », ou comme la lettre de « Belastre à Collantine », il présente des types observés de la vie ordinaire et de classe moyenne : un procureur et sa femme, un avocat, un plaideur, une coquette, un homme de lettres. Il nous intéresse à des gens du commun dont les aventures pourraient être les nôtres. Mais s'il évite le romanesque, il n'a souvent rien pour le remplacer. Puis, ses personnages sont en fin de compte, réduits à une telle simplicité qu'il manque parfois d'intérêt, et, pour être un précurseur du roman réaliste, Furetière a plutôt laissé des croquis qu'il n'a su construire un roman : c'est, dans le genre, un primitif [2].

Au siècle suivant, l'élite de la société française tomba sous la domination de Jean-Jacques Rousseau... Remontant jusqu'à l'origine des institutions, il s'imposa comme un réformateur profond des esprits et des cœurs. Par lui l'état sauvage devint une idylle et l'état social fut dénoncé comme l'auteur de tout le mal ; la civilisation était la barbarie.

L'influence de Rousseau se transmet à travers Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand jusqu'aux romantiques. L'abbé Prévost dans ses romans, Marmontel dans les *Incas*, d'autres écrivains moins connus, se complaisent à vêtir d'innocence, de franchise et de feuilles de palmier le sauvage libre, heureux et pur, *du Discours sur l'inégalité*. Sur la doctrine du livre de Rousseau, d'autres construisent les cités de rêve, les nouvelles *Salentes*, où le bonheur naît de la simplicité des mœurs et du sacrifice de l'égoïsme individuel au mieux être de tous. D'Arnaut, La Dixmérie les évoquent ; madame Leprince de Beaumont, dans la *Nouvelle Clarisse* (1767), Restif de la Bretonne, dans l'*Ecole des pères* (1778) en sont les législateurs attendris. Villages astréens, républiques idylliques, peuplés d'êtres exceptionnels, c'étaient autant de mirages agités déjà par Jean-Jacques [3] et dont on retrouve les vestiges

---

1. Le Breton, *Le roman en France au* XVII[e] *siècle*, in-12, Hachette, 1890, p. 60 et sq.
2. Cf. André Beaunier, *Histoire de la littérature française illustrée*, Larousse, Paris, t. I, p. 287.
3. Cf. Seillère, *J.-Jacques Rousseau*, p. 41 et sq.

à travers les romans populaires et sociaux. Mais il était réservé, à l'âge suivant de préciser la formule du roman social.

Plus encore que le siècle de la poésie, le XIX^e^ siècle est, en effet, celui du roman. C'est par des romans qu'il s'ouvre, par des romans qu'il s'achève. Pour nous en tenir aux écrivains romantiques, il n'était guère de poète qui ne se doublât d'un romancier. C'est que les poètes aspiraient, dans les orages de la politique, à vivre leurs rêves et à construire la cité future. Sans parler de Chateaubriand, pair de France, ministre, ambassadeur et... pamphlétaire, Victor Hugo songeait, en décembre 1823, à écrire, sous le titre de *Misères*, un roman qui deviendra les *Misérables* après trente ans de gestation. Membre de la Chambre des Pairs, familier du duc d'Orléans, il rêve, après la mort du Prince, d'une régence dont il serait l'âme et qu'il proposait au peuple, le 2 février 1848, du balcon de la mairie du VIII^e^ arrondissement, puis sur la place de la Bastille. Alfred de Vigny donne au public *Stello*, *Chatterton* et garde en portefeuille *Daphné*. Ce sont des fragments d'une grande œuvre jamais achevée : Les *Consultations du docteur Noir*, qui auraient défini les rapports du poète avec les autres hommes, sa place et son rôle dans la société.

Collaborateur du *Globe*, installé dans la même maison que le groupe saint-simonien, Sainte-Beuve lui-même s'intéressait au mouvement social, fréquentait Lamennais, et dans le monde de l'*Avenir* faisait connaissance avec la brillante équipe du journal : Gerbet, Lacordaire et Montalembert. Trente ans plus tard, il deviendra sénateur de l'empire libéral et soutiendra chaudement ses convictions [1]. Sénancour lui-même, le père d'*Obermann*, qu'on croirait perdu dans des rêves ossianiques, comme son héros, ne se fit-il pas publiciste pour défendre ses idées politiques et pendant la Restauration, ne demeura-t-il pas le collaborateur assidu d'un journal de combat, le *Constitutionnel* ? Du mois de juin 1842 au mois d'octobre 1843, Eugène Sue publie dans les *Débats* les *Mystères de Paris*, remplis de théories humanitaires et de renseignements précieux sur la vie ouvrière ; pages douloureuses, poussées au noir, où il expose la misère du prolétariat parisien vers 1840.

Mais il appartenait à G. Sand de donner au roman populaire et social ses traits définitifs, comme à Balzac de lui conférer ses lettres de naturalisation. Bien entendu, entre l'une et l'autre il y a toute la différence, au moins conventionnelle, de l'idéalisme au réalisme. De là, deux formes de roman social, le type romantique et le type scientifique. L'un est toujours un peu chimérique : il confine au rêve ; l'autre, plus exact : il est pris sur le vif. Celui-ci tourne toujours autour d'une idée précise : un principe de morale, un article du code, et, l'intrigue s'achève souvent au musée social ; celui-là plus flou, teinte de vague religiosité,

1. Cf. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis* (*Ma biographie*), *passim*, t. XIII, in-12, Paris, Lévy, 1872.

compliqué d'intrigues, reflète plus ou moins les théories humanitaires du temps [2].

De Balzac Lamartine avait lu certainement les *Paysans* [1] dont il disait un jour « Ce diable d'homme ! Il est donc venu à Saint-Point pour connaître si bien les paysans ? [3] »

De George Sand, le poète n'avait pas négligé sans doute la préface du *Compagnon du tour de France*, où l'auteur appelait de ses vœux ardents l'éducation du peuple par le roman social : « Il y aurait toute une littérature nouvelle à créer rien qu'avec les mœurs populaires si mal connues des autres classes... C'est là que se retrempera la muse romantique ».

Vers 1848 elle avait campé, dans ses romans démocratiques, des ouvriers honnêtes, imbus de socialisme mystique et doux. Puis dans les paysages du Berry, elle avait encadré des églogues charmantes, teintées d'un socialisme discret, où les paysans paraissaient ennoblis et néanmoins ressemblants. C'est alors que naquirent, après les romans romanesques et les romans socialistes, de rustiques idylles, qui font songer aux romans populaires de Lamartine.

On dirait qu'il existe entre les deux romanciers une parenté de génie, des ressemblances étranges, peut-être une part d'imitation, que Lamartine signalait un jour à son secrétaire intime, Alexandre [4].

Partie de principes discutables, G. Sand était parvenue en trois étapes à une conception raisonnable de la société. Ses tendances antisociales avaient fait place au bon sens originel. Dans la première période, tourmentée par la fièvre romantique, toute à ses souffrances de femme incomprise, impatiente de briser ses entraves, G. Sand maudit la société et prêche l'amour souverain, dans des romans brûlants de lyrisme, qui reviennent tous au thème de *Lélia*, comme l'amour romantique de Lamartine renaîssait sous les noms d'Elvire et de Laurence, de Graziella, de Regina, de Raphaël et de Jocelyn. Vers 1836, dans une seconde période, sous l'influence de Lamennais, qui la détourne ainsi que Lamartine de l'individualisme, des théoriciens du socialisme, Pierre Leroux, Michel de Bourges, Louis Blanc, G. Sand, convertie à l'humanitarisme, « cherche à traduire dans ses fictions la doctrine des maîtres [5] », en mêlant, parmi des revendications féministes, christianisme et révolution. Elle aime à parer le peuple de toutes les vertus. Au peuple, dit-elle, appartient l'avenir, à commencer par celui de la littérature. Paraît alors, sous sa fertile plume, une nouvelle série de romans. Ce sont le

---

1. Cf. R. Johannet, *Evolution du roman social au* XIX^e^ *siècle*, in-8, s. d., Action populaire, Reims, p. 35-69.
2. Collection Michel Lévy, Paris, 1873.
3. *Archives de Saint-Point*, note de J. Mariotte.
4. Alexandre, *Souvenirs*, p. 248-250.
5. G. Sand, *Correspondance*, lettre du 14 février 1844 ; cf. Doumic, *G. Sand*, Paris, Perrin, 1909, p. 244.

Compagnon du tour de France (1840), où elle exalte, comme Lamartine dans *Geneviève* et le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, comme V. Hugo dans les *Misérables*, la sainteté des natures plébéiennes, le *Meunier d'Angibault* (1845), le *Péché de monsieur Antoine* (1847). Ils marquent l'entrée du peuple dans la littérature, ils créent une nouvelle formule de roman social et humanitaire, en harmonie avec l'époque. Comme Lamartine, G. Sand rêve d'un âge d'or fondé sur l'égalité et la fraternité, au moyen de la fusion des classes, en mariant la roture à l'aristocratie. C'était une façon poétique de résoudre la question sociale [1]. Mais voici que par une nouvelle évolution, G. Sand de retour au pays natal, parmi les *Traînes* du Berry, va « retremper » dans des scènes rustiques, toutes simples, voilées de socialisme discret, sans éclats de passion ni fracas de doctrines, « la muse romantique » : « Le temps n'est plus, dit-elle au docteur Amabilis, où j'écrivais *Lélia*... J'ai usé en moi jusqu'à la corde les pauvres arguments du doute [2] ». A ce commerce intime avec le peuple, avec la nature, G. Sand doit ses meilleure romans champêtres, de petits chefs d'œuvre et qui ont fait sa gloire. Ce sont : la *Mare au diable* (1846), la *Petite Fadette* (1848) et *François le Champi* (1850). Ils répondent justement aux romans populaires et sociaux de Lamartine, en particulier, à *Geneviève* et *au Tailleur de pierres de Saint-Point*. Seulement, pour les comprendre, il faut se mettre au point, concevoir des êtres psychologiquement différents de la plupart des hommes. Les personnages y perdent peut-être du naturel, manquent parfois de relief, mais on sait gré à l'artiste de l'illusion qu'il nous donne. Fille spirituelle de Rousseau, dont elle a gardé le fond et la forme, G. Sand se plaît à vivre dans l'idéal, à construire dans le rêve : « Nous sommes une race infortunée et nous avons besoin de nous distraire de la vie réelle par les mensonges de l'art... L'art après tout n'est pas une peinture de la vérité positive, c'est une recherche de la vérité idéale [3] ». Il y paraît bien, rien qu'à voir, en tête d'un récit de saine vie aux champs, cette sombre vision qu'on dirait empruntée à la danse macabre et à la littérature socialiste [4].

A la campagne, sur la fin d'une rude journée de labour, un pitoyable attelage traîne péniblement la charrue, guidée par un vieux paysan, tandis que la Mort, un fouet à la main, marche à côté dans le sillon. Sous ce symbole, G. Sand oppose à la vieille conception de la vie son nouvel idéal. « Nous n'avons plus affaire à la mort, mais à la vie ; nous voulons qu'elle soit bonne pour être féconde, qu'elle soit heureuse afin que le bonheur des uns ne soit plus une insulte au malheur des autres ».

1. Cf. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 983.
2. G. Sand, *Lettres au docteur Amabilis* (David Richard), directeur d'un asile d'aliénés en Alsace) 29 avril 1843, dans la *Revue hebdomadaire*, 30 juillet 1927, p. 529.
3. G. Sand, *La Mare au diable*, Préface.
4. Cf. R. Doumic, *G. Sand*, p. 272 et sq.

C'est ainsi que la bonne dame de *Nohant* prolonge dans les romans champêtres, sa chimère sociale, mais en l'enveloppant, comme Lamartine, dans des idylles.

On connaît l'intrigue de *La Mare au diable*. Germain, le fin laboureur, qui fait songer au paysan de Virgile autant qu'à ceux de Rousseau, Marie, la pastoure et Petit Pierre, le dernier né de Germain, ne sont pas des inconnus. Leur simple histoire touche les cœurs simples, parce qu'ils sont naturels, donc meilleurs et plus heureux. Foin donc des conventions humaines, arrière les entraves sociales, et on verra renaître l'innocence de l'âge d'or, s'épanouir le bonheur universel. C'était la foi millénaire en l'éternelle chimère. Elle précède toutes les révolutions, celle de 1789 et celle de 1848, depuis Diderot jusqu'à Lamartine, depuis Rousseau jusqu'à G. Sand. **1848** ! Avec quelle joie délirante, ainsi que Lamartine, elle accueille les événements de février ! Dans ces jours décisifs, elle marche dans un rêve, prête sa plume au *Bulletin de la République*, exalte les têtes avec un journal de combat, la *Cause du peuple*, jusqu'au jour où l'émeute, ensanglant Paris, dans la terrible insurrection de juin, lui ôte jusqu'à la fierté d'être française. Déçue comme Lamartine, elle se réfugie comme lui dans la fiction ; elle s'enchante de récits villageois, fleurant bon le terroir. C'est par là qu'elle rejoint l'auteur des romans populaires et sociaux.

Paraissent ensuite la *Petite Fadette* et *François le Champi*.

« Jet nouveau de cette veine rustique où le génie de G. Sand se retrempe et se purifie comme dans un courant de fraîcheur et d'innocence. Ne la cherchez plus sur les sentiers escarpés de la passion et du sophisme où elle a soulevé tant de poussière et tant de flammes. L'élève s'est faite paysanne ; elle s'est assise sous le manteau de l'âtre, au milieu des « mies » et des pastoures, à la veillée. Là, au chant du grillon, au murmure du rouet, bourdonnant comme un essaim d'abeilles, au doux accompagnement de toutes les harmonies du foyer, G. Sand leur raconte ses pastorales dans cette langue de fée bergère qu'elle inventa pour elles. Langue étrange, enfantine et rusée, coquette et naïve, où l'atticisme de l'églogue grecque s'assortit au patois de la bergère gauloise, fragment de flûte sicilienne, rajustée avec la cire de l'Hybla au pipeau d'une musette berrichonne... Quelques mots agrestes, butinés avec un instinct d'abeille sur les lèvres des pâtres et des faneuses, lui ont déjà suffi pour imprégner ses poèmes de toutes les fleurs de la prairie, de tous les parfums de la moisson [1] ».

C'est avec ces simples récits, émaillés de souvenirs personnels, embaumés des odeurs du terroir, idéalisés par l'amour qu'elle porte à ses paysans, que G. Sand a enchanté son siècle. C'est par eux qu'elle s'apparente à Lamartine, romancier populaire et social.

Nés des mêmes circonstances, conçus dans les mêmes dispositions

1. Lamartine, Extrait des *Foyers du peuple*, 1851, note sur *Claudie*, drame pastoral de G. Sand (Archives de Saint-Point).

d'esprit, relevant du même genre, inspirés par le même idéal, parés des mêmes charmes, les romans de G. Sand et de Lamartine offrent une parenté visible. Est-ce l'effet d'une rencontre heureuse ou le résultat d'une imitation discrète ? Peut-être l'un et l'autre. En tout cas les deux écrivains ont puisé aux mêmes sources. Emportés dans le tourbillon des idées démocratiques et humanitaires, entre 1830 et 1850, G. Sand et Lamartine étaient trop de leur temps pour n'en pas subir les influences diverses et pour ne pas vibrer, de toute leur âme, à toutes les doctrines : « Un grand homme n'est pas seulement le fils de ses œuvres, un grand homme est avant tout fils de son siècle, ou plutôt, son siècle se fait homme en lui : voilà la vérité [1] ».

---

1. Lamartine, *Cours familier*, XIII[e] Entretien.

CHAPITRE VI

Les Influences

Chacun est du climat de son intelligence [1].

Sans parler de Fénelon, ni du mysticisme commode des *Maximes des Saints*, ni de sa république idéale, la *Salente* de *Télémaque* [2], qui n'étaient pas pour déplaire au rationalisme mystique et à la sociologie hardie de Lamartine, quatre écrivains ont exercé sur l'auteur des romans populaires une décisive influence : J.-J. Rousseau, Saint-Simon, Dargaud, Lamennais.

Jean-Jacques Rousseau

Malgré les tardifs désavœux du *Cours familier*, Lamartine doit à Rousseau sa doctrine : bonté originelle, opposition de la nature et de la société, régénération sociale, souveraineté populaire, religion universelle. Avec sa doctrine, Rousseau lui prête son lyrisme ardent, qui embellit tout, quitte à déformer tout : jusqu'à ses procédés littéraires. Tout de même que Jean-Jacques a romancé sa vie, les sentiments de son cœur, sa vision de la société future, enfin tout, excepté la nature, Lamartine n'a pas fait autre chose : le disciple vaut le maître. Peut-on oublier l'éducation presque émilienne du poète ? Dès 1808 il lisait, écrivait, vivait d'après Jean-Jacques : « Je me souviens de Rousseau travaillant en silence, écrit-il à Guichard, et préparant de loin ses succès ». La *Nouvelle Héloïse* l'enthousiasme, il s'étonne que « le feu ne prenne pas au roman ». Il aime à suivre en Savoie les traces du philosophe. Dans *Raphaël* ne conduit-il pas les deux amants parmi les sites enchanteurs où Rousseau promenait ses rêveries sentimentales ? Il n'est donc pas étonnant que les romans du disciple portent la marque du maître.

---

1. *Recueillements*, la *Marseillaise de la paix*, v. 63.
2. Cf. Citoleux, p. 123, l'épisode des *Laboureurs* de *Jocelyn* n'est qu'une adaptation poétique de la *Salente* de *Télémaque*.

Dès 1754, on l'a vu plus haut[1], le *Discours sur l'Inégalité* opposait la vie compliquée des villes à la simplicité de la vie champêtre, sous des huttes de feuillage, fixait pour longtemps ce thème lyrique que Rousseau devait développer dans la *Nouvelle Héloïse*.

C'est à l'Ermitage, en 1761. Dans le calme apaisant des champs, à l'orée de la forêt de Montmorency, Jean-Jacques s'abandonne à sa rêverie. Toute la vie qu'il aurait voulu vivre, s'évoque en fictions romanesques. Il s'enchante d'un monde irréel qu'il peuple d'êtres selon son cœur :

« Oubliant tout à fait la race humaine, je me fis des sociétés de créatures parfaites, aussi célestes par leur vertu que par leur beauté, d'amis sûrs, tendres, fidèles, tels enfin que je n'en trouvai jamais ici-bas... J'imaginais un *Siècle d'or*, et remplissant ces jours de tous les souvenirs heureux de ma vie, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité qui sont désormais si loin des hommes [2] ».

Un siècle d'or, enchanté de rêves personnels, c'est la formule même des romans lamartiniens.

« Cependant, continuait Rousseau, le néant de mes chimères venait quelquefois contrister mon âme. Quand tous mes rêves se seraient réalisés, j'aurais rêvé, désiré toujours. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien ne pouvait remplir, une sorte d'élan de cœur vers d'autres jouissances dont je n'avais pas l'idée mais dont je sentais pourtant le besoin [3] ».

C'était déjà la mélancolie romantique comme dans l'*Isolement*, le sentiment de l'infini, celui de Musset, le coup d'aile enfin qui soulève l'âme inquiète, tant qu'elle n'a pas trouvé son repos, pour la porter à Dieu : « Bientôt, de la terre j'élevais ma pensée vers l'être incompréhensible qui embrasse tout et je m'écriais dans mon transport : « ô grand être ! ô grand être ! sans pouvoir dire ni penser rien de plus ». On croirait entendre ici les brûlantes élévations du mystique tailleur de pierres de Saint-Point. De ces fictions naquit en 1761 la *Nouvelle Héloïse*.

Le sujet moral, c'est l'histoire émouvante d'une déchéance et d'un relèvement. Dans une crise douloureuse Julie se dégage d'une liaison dangereuse, purifie son âme et renonce à Saint-Preux qu'elle aimait pour épouser le loyal Wolmar qu'elle estime. De l'église elle sort avec une volonté tendue vers l'effort, en même temps qu'elle retrouve dans son nouvel état la paix de son âme.

A Clarens, au château des Wolmar, qu'on dirait dessiné par Rousseau

1. Cf. chap. v, Les Modèles et les Émules.
2. *Confessions*, II. 9. Critique grave de l'idéalisme, défaut dominant de Rousseau comme de Lamartine.
3. Cf. Sellières, *op. cit.*, p. 396 : lettre de J.-J. Rousseau à Malesherbes, 26 janvier 1762.

pour encadrer ses rêves élyséens, la vie s'écoule, heureuse et paisible. La mode était alors à la vie champêtre, aux jardins à l'anglaise, au retour à la terre, fortement encouragé par les économistes physiocrates. Dans des pages pittoresques, frémissantes d'émotion contenue tant elles évoquent, à travers les épreuves des deux amants, la vie intime de Rousseau, en même temps qu'elles font songer aux douloureuses intrigues des romans lamartiniens, la *Nouvelle Héloïse* respire l'amour des vertus domestiques, la soif du sacrifice, l'estime des humbles tâches et le goût de la vie champêtre. En mêlant dans le roman la nature aux souvenirs, en faisant d'un paysage un état d'âme, un prétexte aux plus ardentes effusions lyriques, Rousseau enrichissait la littérature d'un sentiment nouveau. Sous ce rapport, la *Promenade sur le lac*, dont Lamartine se souvenait sans doute en écrivant *Le Lac*, est significative. « Quoi ! dis-je à Julie, votre cœur ne vous dit-il rien ici ? Ne sentez-vous pas quelque émotion secrète à la vue d'un lieu si rempli de vous ? [1] » Et dans le déchirement des séparations nécessaires, on surprend sur les lèvres de Saint-Preux les soupirs ardents d'une Geneviève ou d'un Claude des Huttes : « Non, Julie, non, nous ne vivrons pas longtemps séparés ; le ciel unira nos destinées sur la terre ou nos cœurs dans le séjour éternel ». Profonde fut donc l'influence de la *Nouvelle Héloïse* sur les romans populaires de Lamartine, dont la philosophie dérive aussi de celle de l'*Emile*.

Car l'*Emile* n'est, en somme, a-t-on dit, que « le côté dialectique d'un système dont la *Nouvelle Héloïse* est le côté sentimental ». Émile a quinze ans. C'est le moment d'aborder avec lui la question religieuse, qu'il faut bien, pour donner un sens à la vie, résoudre une fois pour toutes.

Par un procédé commun au père d'*Emile* et à Lamartine, en particulier dans la *Chute d'un Ange*, Jean-Jacques Rousseau met son *credo* philosophique dans la bouche d'un prêtre imaginaire, à moins que l'auteur ne songe à l'abbé Gaîme ou à l'abbé Gatier, qui s'intéressèrent à ses tribulations de jeunesse, l'un à Turin, l'autre à Annecy. C'est, au livre IV de l'Émile, encadrée dans un panorama splendide, presque pareil à celui de l'*Isolement* [2], la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, qui est, aux détails près, la religion de Jocelyn, de Geneviève et du Tailleur de pierres de Saint-Point.

Telle fut, sur Lamartine, l'emprise de cette religion rationnelle, celle du temps, qu'il aura beau renier Rousseau plus tard, le *Credo* du vicaire savoyard restera le sien, bien qu'il en refuse au philosophe génevois la paternité [3]. La méthode de Jean-Jacques et de son Vicaire est simple. Elle consiste, en dehors de toute révélation, de toute philoso-

1. *Nouvelle Héloïse*, IV[e] partie, 17[e] lettre.
2. *Méditations poétiques*, *op. cit.* : *L'Isolement*, v. 1 à 8.
3. *Cours familier*, t. XII, Entretien 67, p. 50 et sq.

phie, à écouter la voix intérieure qui jamais ne se tait, celle de la conscience[1]. C'est elle qui permet à Rousseau de remplacer la révélation extérieure et exceptionnelle par une révélation intérieure et quotidienne Aussi; dès 1809, en lisant l'*Emile*, Lamartine apprenait-il à ne se fier qu'aux seules lumières de la conscience. Bien qu'il garde au fond du cœur la religion de sa mère, il boudera toujours plus ou moins la révélation chrétienne, avec son ascétisme monacal et ses dogmes de crainte, comme l'enfer.

Chez le Vicaire savoyard, la conscience ne discute pas, elle s'impose : « Mon enfant, n'attendez pas de moi ni des discours savants, ni de profonds raisonnements. Je ne suis pas philosophe ; je ne me soucie pas de l'être ; mais j'ai quelquefois du bon sens et j'aime toujours la vérité [2] ».

Cette philosophie du bon sens n'est-elle pas celle de Lamartine? Même quand il se croit rationaliste, il s'interdit les longs raisonnements : sa conscience ne discute pas plus que l'instinct de Rousseau. Dans le credo philosophique du vieillard Adonaï, de *La Chute d'un Ange*, aussi bien que dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, la méthode rationnelle de l'un est identique à la méthode intuitive de l'autre. Une pareille philosophie se moque de la philosophie ; elle n'a pas de plus grand ennemi que le matérialisme et l'œuvre de Lamartine n'est qu'une éloquente et constante protestation spiritualiste.

Voilà la méthode, voici les résultats. Par l'argument de causalité Rousseau conclut à l'existence de Dieu [3], à sa bonté incompatible avec le mal [4] qui, suivant Lamartine,

Dans l'œuvre de Dieu ne se voit que d'en bas [5],

comme avec la croyance à l'enfer : « Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie ? Il est, dès celle-ci, dans le cœur du méchant ». C'est aussi la pensée de Lamartine :

D'un supplice sans but la pensée est impie [6].

Infiniment bon, Dieu nous a donné, dit Rousseau, l'instinct du bonheur, il ne saurait le tromper.

Or, ici-bas, la vertu est souvent malheureuse, elle sera donc infailliblement récompensée plus tard. « Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immortalité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste, cela seul m'empêcherait d'en douter ».

---

1. *Emile*, liv. IV, Conclusion.
2. Rousseau, *Emile*, édit. Lequien, p. 11.
3. *Emile*, édit. Lequien, p. 20 et sq.
4. *Ibid.*, p. 42.
5. *Chute d'un Ange*, VIII[e] Vision, Lemerre, 1885, p. 203.
6. *Ibid.*, p. 212.

Après avoir, à l'aide des lumières de sa conscience, dégagé les principes de sa métaphysique, le Vicaire savoyard essaie de fonder une morale. Ici encore, la règle est la conscience : « Tout ce que je sens être bien est bien, tout ce que je sens être mal est mal ». Telle est aussi la théorie de Lamartine. De plus, la morale doit être sociale car « l'homme est sociable par nature ou fait pour le devenir ». Il faut donc sacrifier l'intérêt particulier à l'intérêt général [1]. Or au nom du socialisme un temps, au nom du christianisme toujours, Lamartine exalte l'abnégation des humbles dans toute sa poésie sociale comme dans tous ses romans populaires. Théoriquement, sinon pratiquemment, la morale du Vicaire savoyard ne pouvait que lui plaire.

Telle est la Profession de foi de l'*Emile* : un christianisme dépouillé, sans surnaturel, sans culte ni pratiques religieuses, sans intermédiaires humains, comme les prêtres, ou divin, comme le Christ ; pourtant, sous cette forme, elle ne contient pas un article qui ne découle de la philosophie chrétienne. A la morale il ne manque même pas l'ascétisme : « J'aspire au moment, dit le Vicaire savoyard, où délivré des entraves du corps, je serai moi, sans contradiction [2] ». Dans le naufrage de sa foi catholique, ce prêtre singulier ne laisse pas de vénérer le Christ. S'il trouve dans l'évangile des dogmes inacceptables, il lit des mots divins, qui le rattachent au culte et lui permettent, malgré tout, de rester prêtre : « Autrefois, je disais la messe avec la légèreté qu'on apporte aux choses les plus graves quand on les fait souvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération... Je me pénètre de la présence et de la majesté de Dieu. Quoiqu'il en soit de ce mystère inconcevable, je ne crains pas d'être puni au jour du jugement pour l'avoir jamais profané dans mon cœur [3] ».

Ce catholicisme rationnel, pour employer un mot cher à Lamartine, était fait pour lui sourire, ainsi qu'à son siècle, incapable de supporter aussi bien le total affranchissement de la pensée — Dargaud nous le fera bien voir — que l'asservissement du dogme. C'est ainsi que le poète considère toujours, avec un respect attendri, la religion de sa mère. S'il en élimine le surnaturel c'est en la bénissant, comme Jean-Jacques découronne le Christ en lui rendant un éclatant hommage : vouloir oublier sa foi c'est encore y penser.

Toujours est-il que le credo du *Vicaire savoyard* a inspiré *Jocelyn*. Il prolonge son écho dans le *Livre primitif* [4], et il n'a pas été sans influence sur les romans populaires et sur les types des romans, comme nous le verrons dans le chapitre VIII. Pour nous en tenir à *Jocelyn* et à la *Chute d'un Ange*, on n'ignore plus ce qu'ils doivent à Rousseau.

---

1. *Emile*, op. cit. p. 66.
2. *Emile*, p. 66.
3. *Emile*, p. 104.
4. *Chute d'un Ange*, VIII[e] Vision.

L'éclectisme du poète a beau ajouter à son système philosophique des lambeaux de doctrines diverses, réchauffer la tiédeur de son rationalisme mystique par la ferveur de l'*Imitation de J.-C.*, le catéchisme de Jocelyn n'est autre que celui du Vicaire savoyard. Quant à la *Chute d'un Ange*, la *VIII*e *Vision* n'illustre-t-elle pas les deux parties de la *Profession de foi* de l'*Emile*, dont la première est une théodicée, la seconde une éthique et une sociologie ? Le *Livre primitif* est en abrégé la *Profession de foi*. C'est dans cet esprit que sont écrits les romans populaires de Lamartine ; ils pourraient être signés : Jean-Jacques Rousseau.

Saint-Simon

Mais pour être de la lignée de Jean-Jacques, et fils du XVIIIe siècle, Lamartine n'en demeure pas moins de son temps, dont il partage les idées hardies ou les généreuses utopies. « La pensée générale, dit la *Politique rationnelle*, est en nous ; l'écho du monde entier nous la renvoie » et l'auteur ajoute qu'il a l'intelligence de son époque.

Quel temps que celui qui vit foisonner, sous la Monarchie de Juillet, les systèmes sociologiques, pulluler les messies sociaux ! Le premier en date des nouveaux évangiles fut celui des Saint-Simoniens, les ancêtres du socialisme, et qui prit tout de suite les apparences d'une religion. D'accord avec Saint-Simon et ses disciples, en particulier Fourier « le doux chimérique de l'empire unitaire » [1], Lamartine proclame le problème social supérieur au problème politique ; c'est un socialiste chrétien. De la doctrine saint-simonienne, il retient surtout le principe évangélique de la fraternité :

> « Ce système a en lui quelque chose de vrai, de grand, de fécond, l'application du christianisme à la société, la législation de la fraternité humaine. A ce point de vue, je suis Saint simonien... Mais les disciples de Saint-Simon ont pris pour symbole la guerre à mort contre la famille, la propriété, la religion ; ils devaient périr, car, on peut faire marcher le monde vers l'inconnu, mais pas vers l'absurde [2] ».

Froissé dans ses convictions les plus chères, Lamartine reste attaché plus aux idées du maître qu'aux théories des disciples. Pour lui, comme pour Saint-Simon, le progrès est essentiellement moral ; c'est l'idée dominante des romans populaires. Lamartine se sépare pourtant de Saint-Simon quand celui-ci veut remplacer la morale chrétienne, vieillotte et inopérante, par la morale du *Nouveau Christianisme* auquel le poète oppose le christianisme rationnel, celui du *Voyage en Orient*, des poèmes philosophiques, en particulier *Jocelyn*. C'est donc, en

1. Le Golfic, *La littérature au* XIXe *siècle, op. cit.*, t. I, p. 150.
2. *Voyage en Orient*, t. II, p. 332.

somme, par la religion qu'ils entendent résoudre également la question sociale. Partant du principe de la charité, toujours en accord avec Saint-Simon, Lamartine veut « tout pour l'ouvrier et rien par l'ouvrier [1] », ce qui les éloigne du socialisme scientifique qui veut : tout pour l'ouvrier et par l'ouvrier. C'est que Lamartine, aisément séduit par le coté généreux des doctrines, ne fut jamais socialiste que de cœur ; le côté positif et matérialiste du système lui est étranger, même odieux. S'il s'occupe de la répartition de la richesse, c'est en faisant appel au bon cœur et à la charité des riches au profit des pauvres, comme si la charité seule pouvait résoudre, sans la justice, l'irritante question. C'est encore à Saint-Simon que le poète doit en partie son humanitarisme et l'idée, trop neuve en ce temps-là, des Etats unis d'Europe, d'où naîtra « un patriotisme européen destiné à devenir aussi fort que le patriotisme national [2] ». En 1831 Lamartine en fera l'une des religions de la France [3]. Son humanitarisme appelle un renouvellement de la forme sociale « avec Dieu pour point de départ et pour but, le bien général de l'humanité pour objet, la morale pour flambeau, la conscience pour juge, la liberté pour route [4] ». A nous de préparer cette *époque évangélique*, selon Lamartine, cet *âge d'or*, suivant Saint-Simon.

« L'âge d'or, en effet, n'est pas derrière nous, il est devant nous, dans la perfection de l'ordre social ; nos pères ne l'ont pas vu ; nos enfants y parviendront un jour ; c'est à nous de leur frayer la route [5] ».

Entre les deux systèmes, celui du poète et celui du philosophe, il existe des différences de détail et de méthode mais l'idée fondamentale est la même : l'humanité approche d'une ère nouvelle et la génération présente est l'architecte patient de la cité future, fondée sur la charité et sur la vertu. Dans cette société idéale les hommes n'ont plus de défauts, toutes les questions politiques et sociales se classent, enfin c'est l'âge d'or.

De cet âge d'or Lamartine considère que le Saint-Simonisme est un symptôme heureux, mais que le système est incompatible avec les principes chrétiens de la propriété, de la famille, de la société, si bien qu'il paraît être une religion moins un Dieu, le christianisme moins la foi, « l'Evangile enfin moins la raison et la connaissance de l'homme [6] ». C'est ainsi que Lamartine, sous l'influence de Saint-Simon, trace dans

---

1. Weil, *Saint-Simon et son œuvre, la théorie socialiste, cité par Eva Sachs : Les idées sociales de Lamartine jusqu'en* 1848, Paris, Jouve, 1915, p. 50.
2. *Ibid.*, p. 83.
3. P. Tapponier, *Les leçons de l'histoire*, article du *Bien public* de Dijon, 31 août 1929 : « Le 12 août 1841, dans ses « Ressouvenirs du lac Léman » Lamartine prévoyait qu'un jour, au confluent des idées, on viendrait à Genève « échanger la pensée en se donnant la main ». Il a été bon prophète.
4. Lamartine, *Politique rationelle*, œuvres compl., t. 47, p. 362.
5. Weil, *op. cit.*, p. 86.
6. *Politique rationnelle*, *op. cit.*, p. 384.

l'abstrait le plan de sa république [1]. Après les idées sociales du fondateur de cette république, reste à préciser ses ondoyantes théories philosophiques et politiques. Elles sont l'œuvre de Dargaud.

Dargaud
(1800-1865)

C'était, raconte M. Barrès [2], au cours d'un déjeûner lamartinien, qui réunissait autour de Caplain, petit fils de ce monsieur Dubois de Cluny, voisin et ami du poète, MM. Henry Cochin, l'auteur de *Lamartine et la Flandre* [3], et Jean des Cognets, qui venait de publier une *Vie intérieure de Lamartine*, pleine de science et d'émotion. On parlait de la religion de Lamartine, celle de sa mère au fond, malgré des éclipses, ce qui ne l'empêcha pas de s'entendre fort bien, pendant vingt ans, avec un philosophe rationaliste, ami de Quinet, de Michelet : Dargaud.

« Dargaud ! Nous y voilà, dit Caplain. C'est l'homme néfaste qui a dénaturé l'âme de Lamartine ; il essayait d'en faire un radical. Mon grand'père Dubois savait à quoi s'en tenir. — Enfin, Caplain, disais-je, il faut reconnaître que Lamartine ne répugnait pas tant que cela à l'endoctrinement de Dargaud ; il l'a écouté toute sa vie — Tout ce que vous voudrez, disait Caplain, mais on n'aimait pas Dargaud à Saint-Point ; madame de Lamartine se sentait mieux chez elle quand il était parti [4] ». Survient Henry Cochin qui représentait à la Chambre quelques-uns des cantons du Nord, dont Lamartine fut député de 1831 à 1837 : « Lamartine a toujours gardé, dit-il, du berceau à la tombe, la religion de sa mère... Mais il désirait le succès politique ; il fallait sacrifier ses opinions religieuses, sous peine d'être écarté de la politique. De là chez le poète une tendance à « camoufler » son catholicisme de naissance et d'éducation, et, cette tentation prenait forme en Dargaud. — Croyez-moi, répliquait Caplain, Dargaud était un délégué de la secte ; il avait pour mission de conquérir Lamartine à la « maçonnerie ». Puis Caplain montrait que c'est après la mort de Dargaud précisément que Lamartine revint à la religion de sa mère, et, il faisait à larges traits le portrait saisissant du vieux poète, à ses déclins, penché sur un seul livre, celui qui servait à sa mère, *l'Imitation de J.-C* [5] ».

Nous voilà renseignés sur le rôle de ce mystérieux personnage, diversement apprécié par les lamartiniens. Pour les uns Dargaud fut un mauvais génie, pour les autres, un conseiller précieux. Son amitié coûta cher à la générosité du poète, dont il fut, pour les mieux informés, le directeur laïc.

J.-M. Dargaud, de Paray-le-Monial, bien qu'il ait joui de son vivant

1. Cf. Eva Sachs, *op. cit.*, chap. v, p. 49 -62.
2. Barrès, *Les Maîtres*, *op. cit.*, p. 185.
3. Plon, 1912.
4. Barrès, *ibid.*, p. 185.
5. *Ibid.*

d'une certaine renommée comme historien, reste de nos jours assez oublié. Fils d'un philosophe voltairien, lié d'amitié avec la famille de Quinet, fixée à Charolles, en relations avec les oracles vénérés du parti libéral, il entra vite et fort avant dans l'intimité de Saint-Point. Tout de suite il prit sur le poète, en tout temps tourmenté par l'inquiétude religieuse, un ascendant qu'il gardera vingt ans, et il eut sur son évolution politique et philosophique une singulière influence [1].

A Paris, comme à Monceau, ou à Saint-Point, Dargaud sera le familier de Lamartine, qui lui écrit de nombreuses lettres, lui fait hommage de ses poésies, lui soumet ses discours, et lui donne, dans la préface de 1849 des *Nouvelles méditations*, ses lettres de créance : « ...Votre cœur et votre intelligence ont été depuis vingt ans les pages où j'ai jeté en courant ce que je ne dis qu'à moi-même. Quand vous reviendrez dans cette vallée de Saint-Point, où j'ai laissé tomber dans votre oreille plus de rêveries que les peupliers de mon pré ne laissent tomber de feuilles sur le chemin, vous vous souviendrez encore, et vous serez mieux que ce livre mort et muet, un souvenir vivant de ma vie [2] ».

Dargaud tint parole et c'est à l'aide des souvenirs intimes de ce confident du poète que M. J. des Cognets dévoilait naguère au public la vie intime de Lamartine et racontait le prosélytisme ardent de Dargaud. C'est Dargaud qui travailla, de toute la force de ses convictions philosophiques, à détacher le poète de ses opinions légitimistes et de ses croyances catholiques pour le tourner vers la démocratie et la religion naturelle.

« Il était, dit Barbey d'Aurévilly, de cette race d'hommes qui se disent religieux et qui ont remplacé le dogme par une vague réligiosité. Moitié d'athées qui s'arrêtent d'horreur ou de lâcheté dans le déisme, ils s'imaginent que la lettre d'une foi religieuse est un voile destiné à tomber devant l'esprit... Ce sont les Sociniens du XIX^e^ siècle... Personne n'est plus digne de pitié que ces philosophes qui n'ont pas même une philosophie complète pour remplacer la religion qu'ils n'ont plus, qui prennent les lueurs ondoyantes de leur sentimentalité pour les lumières infaillibles de la conscience, optimistes qui jettent sur le monde un regard innocent comme l'illusion, tranquille comme l'impénitence finale, et qui le lèveraient avec la même placidité sur Dieu, si Dieu, travesti par eux en monstre d'indulgence, se dressait tout à coup pour les juger [3] ».

Tel était le directeur de conscience de Lamartine. En politique le poète céda facilement ; en religion, plus vive fut la résistance. Habile, impérieux, Dargaud, pendant les longues promenades avec son ami, ne cessait de lui parler philosophie. C'était un merveilleux causeur.

---

1. J. des Cognets, *Vie intérieure de Lamartine*, p. 10 et sq. Sur l'influence religieuse de Dargaud, cf. p. 172-206.
2. *Ibid.*, p. 11 et 12.
3. Barbey d'Aurévilly, *Les œuvres et les hommes au* XIX^e^ *siècle*, III^e^ série : *philosophes et écrivains religieux*, in-12, Paris, Lemerre, 1889, p. 152 et sq.

Sous des couleurs brillantes il montrait au poète l'avenir heureux de l'humanité, affranchie des vieux dogmes. Tour à tour enflammé, ironique il faisait honte à son ami de son hésitation, il jetait le trouble dans son âme, pour le triomphe des idées qu'il défendait, jouant ainsi, pendant vingt ans, le rôle de tentateur [1].

« Par exemple, en 1835, Lamartine passe deux semaines en tête à tête avec Dargaud à Saint-Point. Le maître exhorte, presse, prophétise ; le disciple faiblit, consent presque à renier son passé. Mais si son esprit aspire à des lumières nouvelles, son cœur reste indécis : « Je médite sans cesse et à genoux devant Dieu ; une fois mon parti pris, j'irai très loin ». Du fond de la tombe, une voix, qu'il n'entend presque plus, réplique : « Reste fidèle à la religion de ta mère, résiste à l'esprit du siècle qui n'est pas l'esprit de Dieu ». Son cœur se déchire à la pensée de rompre avec ses morts :

Ame qui fus ma mère, ah ! parle, parle-moi [2]

Quelle douloureuse tragédie se déroule alors dans l'esprit de Lamartine ! Pour l'instant, sa situation lui interdit tout éclat, toute adhésion publique à la « religion nouvelle ». Mais ce qu'il ne saurait dire ouvertement du haut de la tribune, il va le parer des brillantes couleurs de sa poésie et c'est Jocelyn qui le prêchera.

Une ou deux fois l'an, tant le problème religieux tourmente Lamartine, il appelle auprès de lui Dargaud, lui découvre ses doutes, ses désirs, ses scrupules ; Dargaud presse ; le poète temporise et ajourne à plus tard sa profession de foi philosophique. On la lira un jour dans le *Cours familier* (1856. 13e entretien) sous ce titre : *Ma philosophie personnelle*. Enfin Dargaud l'emporta. Pendant toute la vie politique du poète, la « raison » reprit l'avantage et pensa triompher. Mais la nouvelle religion de Lamartine ne survécut guère aux expériences politiques de 1848 et le « cœur » prit enfin, dans l'esprit évangélique des romans populaires, une mélancolique et définitive revanche [3] ».

Quant à Dargaud, de dix ans plus jeune que Lamartine, il mourut en 1865, fidèle à ses opinions religieuses. Contre une possible rétractation, à l'heure de la mort, il avait protesté qu'il entendait garder juqu'au bout sa foi philosophique, avec la certitude qu'elle ne trahirait pas son attente : « Non, je ne serai pas déçu et Dieu, que j'aurai eu pour prêtre au chevet de mon agonie, je l'aurai pour hôte dans l'éternité [4] ».

Lamennais.

Non moins directe fut l'influence de Lamennais sur Lamartine, malgré les tardifs reniements du *Cours familier*, du point de vue moral,

1. René Canat, *Lamartine, Morceaux choisis*, Paris, Didier, 1926, p. 732.
2. *Jocelyn*, VIIe Époque, *op. cit.*, p. 175.
3. J. des Cognets, *op. cit.*, Avant-propos.
4. *Ibid.*, p. 31.

politique et social[1]. Dès 1818, transporté par la lecture de *l'Essai sur l'indifférence*, dont l'auteur lui semble un « Pascal rescussité [2] », le disciple entre en relations avec le maître, qui le tourne vers des pensées plus hautes et moins égoïstes, en même temps que G. Sand. C'est alors que Lamartine traduit en vers la pensée mennaisienne ,et dédie à Lamennais la méditation sur *Dieu* [3]. Moralement, le poète dérive du penseur. Politiquement aussi, tant l'évolution de l'un ressemble à celle de l'autre. De monarchistes ils sont devenus démocrates, pour la même raison : les Bourbons, l'Église leur semblent se désintéresser du sort des masses, et ils se tournent, avec une ferveur mystique, vers le Peuple-messie, de qui viendra le salut. C'est l'*Avenir* qui patronne la candidature de Lamartine à la députation dans le Nord. Les idées du fameux journal libéral percent à travers la *Politique rationnelle*, et le *Voyage en Orient* réfléchit le christianisme social de Lamennais. Aussi, quand parut *Jocelyn* « commencé en poème catholique, achevé en poème chrétien à tendances humanitaires [4] », le maître n'eut pas de peine à reconnaître dans le héros du roman, son disciple. On sait aussi la part qui revient au prêtre breton dans la *Chute d'un Ange*.

Cependant Lamennais venait de publier *Les Paroles d'un croyant*, du « Babœuf, disaient les mauvaises langues, débité par Ezéchiel [5] », l'*Avenir* reparaissant en paraboles, le *Contrat social* sous forme apocalytique, juste à l'heure où le poète cherchait à fonder, pour son *parti social*, un journal avec le concours de Ballanche et de Lamennais. Mais le petit livre de celui-ci fut fatal au journal : « rien ne tue une idée comme l'exagération [6] ». Dans ce pamphlet de génie, l'auteur affichait une sorte de socialisme mystique, voisin du catholicisme démocratique, qui n'était pas pour déplaire au poète. Devant l'imagination ardente du penseur, comme dans les songes dorés de Lamartine, l'avenir s'illumine et flamboie ; les révolutions qui grondent préparent à ses yeux la Cité future par l'effet d'une religion dont il a le secret. C'est par là qu'on voit l'influence mennaisienne chez Lamartine à travers les poèmes philosophiques et les romans populaires. De là, dans *Jocelyn*, ce goût des paraboles [7] cher à Lamennais, dans la *Chute d'un Ange* cette haîne vigoureuse du despotisme, si accentuée dans l'infernal complot des tyrans de Balbeck [8], une réplique du Conseil des rois [9] dans les *Paroles*

1. Cf. Maréchal, *Lamennais et Lamartine*, in-12, Paris, Bloud, 1907, p. 55-155. — Cf. Vuillaud, *Les paroles d'un croyant de Lamennais*, in-12, Amiens, Malfère, p. 34 et sq., 1928.
2. *Correspondance*, t. II, p. 342, in-8, p. 30.
3. *Méditations poétiques*.
4. Maréchal, *Lamennais et Lamartine*, p. 310.
5. Spuller, *Lamennais*, Paris, Hachette, 1892, p. 236.
6. Vuillaud, *op. cit.*, p. 34 cf.
7. *Jocelyn*, IX[e] Époque, p. 215 : *Les deux frères* ; VIII[e] Époque, p. 184 : *La Caravane*.
8. *Chute d'un Ange*, XI[e] Vision.
9. *Paroles d'un croyant*, in-12, Paris, Garnier, s. d., ch. XIII, p. 28.

d'un croyant, de là, enfin, la religion philosophique des romans populaires, dans lesquels l'optimisme du vieux poète continuait de construire en rêve la vraie cité de Dieu.

C'est ainsi que l'évolution philosophique, politique et sociale de Lamartine va de pair avec celle de Lamennais, jusqu'au jour où les violences du prêtre-tribun finirent par lasser l'opportunisme du poète : à ses yeux, dans le *Cours familier*, Lamennais ne sera plus qu'un « noir jacobin ». Qui sait si, en commentant dans la *Cours familier* [1] l'*Imitation de J.-C*, Lamartine ne s'est pas encore inspiré des commentaires de Lamennais et s'il ne leur doît pas, avec sa flamme d'apostolat social, cette onctueuse doctrine d'humilité, d'abnégation, de résignation, qui triomphe dans les romans populaires et sous laquelle le poète se plaisait à voir « l'authentique résumé de la philosophie chrétienne ? »

---

1. *Cours familier*, t. XXI, Entretien 122, p. 98.

CHAPITRE VII.

Les thèses des romans populaires

« A qnoi sert d'avoir vécu si ce n'est a recueillir une philosophie pour ce monde et pour l'autre[1] ?»

Très sensible dans les poèmes philosophiques, l'influence des maîtres et du siècle est plus discrète dans les romans populaires et sociaux. Délayées dans ces récits, souvent plus voisins de la pastorale que du roman d'observation, les thèses politiques et sociales y tiennent moins de place que les théories religieuses. C'est que les unes, conçues dans l'enthousiasme, n'ont pas survécu aux déceptions de 1848, tandis que les autres sont toujours de saison. Mûri par l'expérience, Lamartine a compris que la liberté nuit à l'autorité, que la souveraineté populaire tourne parfois à la démagogie, et que la fraternité universelle n'élargit souvent le cadre de la patrie que pour diminuer nos devoirs. Désormais Lamartine se défie de la liberté politique et de l'égalité sociale, de la république et du communisme. Toutefois, il reste l'apôtre de la charité sociale, inspirée par la religion : « J'aime le peuple parce que je crois en Dieu[2] » ; mais sa charité n'aspire plus au nivellement social ; elle se contente d'atténuer les nécessaires inégalités du monde. On ne s'étonnera donc pas de ne trouver dans les romans populaires à peu près nulle trace des idées politiques de Lamartine. Situés presque hors du temps, ces récits ne se rattachent que par un fil très mince, par de rares faits historiques, comme la Révolution de 1789, les ravages du choléra en 1832, les soulèvements italiens de la première moitié du XIX^e^ siècle, à notre histoire nationale.

Aux personnages de ses romans, Lamartine a beau prêter ses sentiments personnels, il ne parvient pas à les « camper » dans leur siècle, comme excellent à le faire G. Sand, Balzac ou Flaubert. On dirait,

1. *Cours familier,* 12^e^ Entretien, *Ma philosophie personnelle.*
2. *Le Conseiller du peuple,* 1849, t. I, p. 353 : *L'athéisme dans le peuple.*

par exemple, qu'en faisant son tour de France, Claude des Huttes, le le tailleur de pierres de Saint-Point, n'a rien entendu, rien retenu, sur les chantiers, des brûlantes questions de l'époque, alors que, le *Compagnon du tour de France* [1] de G. Sand montrera plus tard, par ses théories audacieuses, qu'on est toujours un peu du climat politique d'un pays, quand ce pays est aussi tourmenté que la France, après la Révolution. Étrangers à leur temps, les héros des romans de Lamartine n'ont pas davantage de doctrine sociale bien définie. Esprit peu critique, Lamartine au lieu d'analyser le malaise économique et de chercher le remède, préfère se consoler de l'affligeante réalité par le rêve d'un meilleur avenir, dans une humanité plus vertueuse.

Quand la question sociale se pose à l'usine et pour l'ouvrier, le romancier la résout à la campagne et pour le paysan, comme s'il n'attendait que de la terre la régénération sociale. Seul, dans ses romans, le travail aux champs est exalté et chantée la vie rurale, quand le retour à la terre de tous les ouvriers engendrerait lâ misère, par l'excès de la main d'œuvre et par la ruine de l'industrie.

Enfin, pour résoudre à la manière chrétienne tous les problèmes économiques, qui reviennent en définitive à la production et à la répartition des richesses, Lamartine compte, comme Saint-Simon, sur la haute morale du « bon patron » et sur les miracles d'une industrieuse charité. Si l'on songe que la charité est le dernier mot de la sociologie du poète, on comprendra mieux l'insignifiance de ses thèses sociales, l'insuffisance des solutions, peut-être l'étroitesse des données, dans les romans populaires : ses héros sont des paysans sublimes, mais enfin des paysans. Cependant, pour être héroïquement pratiquée, cette charité postule des idées religieuses. « Si j'aime le peuple, disait Lamartine, c'est parce que je crois en Dieu [2] ». C'est parce qu'ils croient en Dieu fut-ce le Dieu du Vicaire savoyard, et de son disciple, Jocelyn, que Claude des Huttes, Geneviève, et ses sœurs, Fior d'Alize et Antoniella, sont de fantastiques amants de la charité, poussée jusqu'à l'héroïsme ou à la folie. Pour avoir fréquenté le catéchisme du curé de Valneige, ce sont des âmes évangéliques, sans rien de spécifiquement catholique, hormis quelques pratiques de piété, ou « quelques lambeaux de prières qu'une mère leur apprit dans leur enfance, quelques versets mal cousus de ces psaumes qu'on entend chanter dans les cathédrales et qui se retrouvent dans la mémoire, comme les notes éparses d'un air oublié ». Religion commode, universelle, embrassant toutes les vérités naturelles, toutes les vertus humaines, dans une atmosphère de chaude mystique, « pareille au rejaillissement d'un même soleil sur la coupole de Saint-

1. Cf. *Agricol Perdriguier*, Mémoires d'un compagnon, édit. des *Cahiers du centre*, Moulins, 1914. Perdiguier fut le collègue de Lamartine à l'Assemblée nationale de 1848 et le *Compagnon du tour de France* doit beaucoup aux *Mémoires d'un compagnon*.

2. *Conseiller du peuple*, 1849, t. 1 p. 353.

Pierre de Rome et sur les minarets de Sainte-Sophie[1] ». Toutefois il manquerait quelque chose à cette religion, si l'éclectisme de Lamartine ne la teintait fortement d'*Imitation de J.-C.* C'est là son originalité.

« Il n'y a que deux philosophies, disait-il, celle du plaisir et celle de la douleur, celle du rêve et celle du réel ; le monde penche vers la première, le christianisme vers l'autre... De cette dernière j'ai goûté la saveur dès mon enfance. Ma mère me nourrissait de cette lecture ; elle avait trouvé dans *l'Imitation* toute son intelligence. toute ses doctrines, tout son cœur. J'en relis souvent quelque chapitre, surtout de ceux où l'auteur dépouille le cilice monacal, oublie qu'il est moine et redevient homme. Deux fois j'en parle dans *Jocelyn* :

Livre obscur et sans nom, humble vase d'argile
Mais rempli jusqu'aux bords des sucs de l'Evangile [2],

Or la philosophie de l'*Imitation* c'est celle de la douleur, de la résignation, de l'abnégation, celle-là précisément qui donne aux romans populaires l'accent surnaturel, et la note chrétienne, la vraie.

La vie est une épreuve, dit encore le petit livre. « Si vous cherchez du repos en ce monde, comment arriverez-vous un jour au repos éternel ? [3] » Vivez donc dans l'attente de la mort et n'oubliez pas que « Dieu seul peut satisfaire l'homme [4] ». Et l'on songe aux vers des *Harmonies* :

Heureux le cœur épris de cette grande image
Toujours vide et trompé si Dieu ne le remplit [5].

Ne doutons pas de la bonté de Dieu : « La preuve la plus évidente que vous m'avez donnée de votre amour, ô mon Dieu, c'est de m'avoir créé, lorsque je n'existais pas [6] ». C'est l'argument même de Claude des Huttes comme on verra plus loin [7].

Puisque Dieu est bon, il faut s'abandonner à lui : « Vous savez, Seigneur, ce qui est le mieux [8] » ; il faut lui rendre grâce également de tout. Dans les *Méditations* Lamartine ne dit pas autre chose [9]. Ce n'est pas qu'il n'existe entre l'éclectisme religieux des romans populaires et la religion de l'*Imitation* quelque différence. Incapable d'accepter l'ascétisme religieux du moyen âge, peut-être de comprendre l'ascétisme catholique, Lamartine élimine de l'*Imitation* tout ce qui froisse un disciple de Rousseau, homme de la nature et non de la grâce. Mais il retient ce mysticisme sage et psychologique, qui donne aux romans populaires la douceur de leur onction et le parfum de leur piété [10].

1. *Cours familier, J.-Jacques Rousseau*, t. XI, XII.
2. *Jocelyn*, édit. Garnier, VI[e] Époque,, p. 165.
3. *Cours familier*, t. XXI, Entretien 122, p. 114 et sq.
4. *Ibid.*, p. 123. Lamartine cite souvent de mémoire.
5. *Harmonies : L'idée de Dieu.*
6. *Cours familier*, t. XXI, p. 118.
7. Cf. chap. VIII, *Les types des romans populaires.*
8. *Cours familier*, t. XXI, p. 119.
9. *Méditations poétiques : L'homme*, v. 249-250.
10. Cf. Citoleux, *op. cit.*, p. 110-111.

CHAPITRE VIII

Les types des romans populaires

« Comme un avare plusieurs fois volé, j'ai placé mon espoir d'un meilleur avenir dans un autre monde, où les hommes ne seront plus des hommes, mais des êtres de lumière et de justice [1] ».

Lamartine songeait-il à ce monde ou à l'autre, quand il écrivait ces lignes désabusées ? On serait porté à croire qu'il veut parler du ciel, si l'on ne savait qu'il aimait à rêver, comme Rousseau, d'un *siècle d'or*, peuplé d'êtres selon son cœur. « On imagine quelquefois, dit M. Paul Hazard [2], un vaste royaume où vivent les héros des livres célèbres. Royaume sans cesse détruit et renouvelé ; chaque lecteur qui disparaît en emporte un lambeau ; chaque lecteur, qui reprend en main les livres immortels, le reconstruit pour sa part ; chaque génération le transforme à son idée.

Mouvant et incertain royaume : tel de ses habitants, qui se croyait sûr de durer, s'estompe et s'efface ; tel parvenu devient roi. Reflet des conditions humaines, il contient des individus de toute classe... A plusieurs de ses héros Lamartine a conféré le droit d'y habiter pour toujours ».

Parmi ces heureux personnages, il n'est pas besoin de citer Elvire et Graziella, Laurence et Jocelyn ; parmi les autres, ceux qu'on oublie, nous étudierons Geneviève et Claude des Huttes, Fior d'Alize et Antoniella.

Geneviève, Claude des Huttes, Fior d'Alize, Antoniella : autant d'âmes de vertu rayonnante, de psychologie raffinée, débordantes d'une vie intérieure qui s'épanche en mystiques effusions, soit dans la touchante prière de Geneviève, soit dans la longue profession de foi

1. *Cours familier*, Entretien 83.
2. Paul Hazard, *Lamartine*, p. 97.

du Tailleur de pierres. On dirait que le péché originel ne les a pas touchées tant elles sont différentes des autres, tant la vertu chez elles détruit l'habituel équilibre des motifs déterminants.

Geneviève

Elle n'a pas servi pendant dix ans l'évangélique curé de Valneige sans être devenue un peu sa fille spirituelle. Comme celle de Jocelyn, sa vie est le poème du sacrifice, qui élargit le cœur et « le retourne en haut ». Comme lui, de l'amour d'un seul, elle passe à l'amour de tous ; elle aimera désormais

Tous au lieu d'un seul être et cet être dans tous [1].

Élevée par une mère « instruite comme une dame et dévote comme une sainte » qui lui lisait la *Bible*, l'*Evangile*, l'*Imitation de J.-C.*, des méditations sur les afflictions, la maladie, la mort, le ciel, Geneviève est une contemplative qui croit à la communion des Saints, (Lamartine ne l'excluait pas de son *credo*), témoin sa prière au chevet de sa mère infirme :

« Je m'imaginais toujours que Dieu était là, qu'il nous écoutait, qu'en relevant mon front appuyé sur la couverture, j'allais voir ma mère soulagée, guérie, me demander sa robe et marcher. — Geneviève, disait l'infirme, je ne puis aller à l'église ; je suis sûre que si je le pouvais, je reviendrais guérie ; vas-y pour moi, demain matin, pour entendre la première messe, celle des servantes.

« Tu réciteras mon chapelet que voilà, comme si c'était moi. Le Bon Dieu prendra peut être la présence et la prière de la fille pour celles de la mère ; va, mon enfant ».

« Dans l'église froide et sombre, à genoux dans la chapelle des *guérisons*, éclairée seulement par les deux cierges de l'autel, je récitais plusieurs fois le chapelet, pleurant de ferveur, puis, mes sabots à la main, pour aller plus vite, je rentrais à la maison : « Merci, Geneviève, me disait ma mère, je ne suis pas guérie mais je me sens mieux ; l'heure de Dieu n'est pas notre heure, vois-tu. Attendons patiemment son moment ». Plus contentes nous reprenions toutes deux le petit trafic de la journée [2] ».

C'est ainsi que Geneviève fait son éducation religieuse, acquiert de l'attrait pour les églises, le désir de servir Dieu dans la personne du prêtre, enfin l'habitude du sacrifice. Servir fait son bonheur. Comme elle est heureuse de soulager, pour l'amour de Dieu, toutes les détresses, depuis sa mère infirme jusqu'aux malades du voisinage, jusqu'aux victimes du choléra ! Sa vie s'achèverait dans un hôpital de village, au

---

1. *Jocelyn, op. cit.*, VI[e] Époque, p. 151.
2. *Geneviève*, édit. Nelson, p. 110-111.

chevet des indigents, si le nouveau curé de Valneige, trop pauvre pour payer une servante, n'avait accepté les services gracieux de Geneviève :

« Nous ne parlerons pas de gages, monsieur le curé, vous m'habillerez, vous me nourrirez ; j'aurai mes soirées pour tiller le chanvre et faire des bas... Je n'étais pas si riche en montant ici, je puis bien redescendre pauvre, si vous me renvoyez [1] ».

Pour s'entraîner au sacrifice, chaque soir, de la caisse du tourne-broche, Geneviève retire un livre de piété, fatigué par l'usage, qu'elle ouvre toujours à la même page, celle qui contient l'admirable prière de la servante. Elle mourra au service des autres, sans gages, avec un héroïsme souriant.

Comme Jocelyn, Geneviève sympathise avec toutes les créatures, à la façon de saint François d'Assise. « La famille, en effet, disait Lamartine dont on sait l'attachement pour ses chiens, ses chevaux, ses terres et ses maisons, s'étend bien plus loin que le seuil, pour qui sait comprendre les animaux, les arbres, les plantes avec lesquels on habite depuis l'enfance... [2]» Et le poète pleurait sur son cheval Saphir à la pensée qu'un autre maître du château enverrait peut-être le vieil et fier animal à l'équarisseur. Fido, le chien de Jocelyn, n'avait pas, après son maître, de meilleure amie que Geneviève. Sa sympathie pour un autre chien, Loulou, et pour un agneau, dans une maison où elle servait, lui causa un jour un cruel chagrin.

« On ne disputait pas trop sa vie au chien, mais l'agneau me valait bien des raisons ; tantôt il avait brouté une salade, tantôt grignoté le sel, tantôt rongé un croûton de pain. « Qu'à cela ne tienne, dis-je à madame, je le nourrirai sur mes gages. Vous aurez la laine et moi l'amitié : nous serons tous contents ». Tout alla bien jusqu'à la Saint-Martin, mais voilà qu'un soir, comme l'agneau buvait dans une jarre le lait de la vache, madame pousse des cris, comme si on lui avait bu l'or de sa bourse. Je m'excuse, mais le mauvais œil recommence contre l'animal et contre moi. J'en pleurais en caressant la pauvre bête, qui me regardait toute triste la tête sur mon tablier, ses yeux dans mes yeux... Or, un soir, comme j'avais laissé l'agneau et le chien couchés dans la niche, voilà que j'entends du vacarme sous la fenêtre, des pas qui courent, l'agneau qui bêle, le chien qui aboie. Un homme, les bras nus, son tablier relevé jusqu'à la ceinture, tenant un couteau d'une main, le plonge dans la gorge de l'agneau, tandis que le chien de la voix et des dents défendait son ami... Ah ! monsieur, cela me parut un crime et je crus voir immoler un chrétien [3] ».

Après le meurtre, Geneviève abandonne sa place, le cœur gros, comme elle quittera plus tard, après la mort de son maître, le presbytère de Bussières en adressant aux hirondelles un adieu plaintif : « Allez,

---

1. *Geneviève*, édit. Nelson, p. 296-297.
2. *Cours familier*, t. X, Entretien, 57-58, p. 178 et sq.
3. *Geneviève*, chap. XC-XCIII.

allez, pauvres petites, je n'y suis plus pour recevoir vos petits dans mon étoupe et pour vous les rendre quand ils tomberont du nid ».

A l'amour des créatures inférieures, Geneviève joint la soif du sacrifice. C'est le trait dominant de son caractère. D'un bout à l'autre de sa vie douloureuse, elle en savoure « l'âpre volupté ». C'est ainsi qu'après avoir sacrifié son bonheur à Josette, elle souffre tous les outrages pour sauver la mémoire de sa sœur, et, dans sa détresse, elle est obligée, suprême humiliation, de mendier. Un soir, dans la montagne, elle est surprise dans une tourmente de neige ; elle attend sa dernière heure en priant Dieu tout bas. Cependant le sommeil la gagne ; par moment, elle laisse rouler sa tête sur la neige comme sur un oreiller. Malheur à elle si elle s'endort ! La fraîcheur de la pluie la réveille ; elle gagne un chalet voisin et se réfugie dans l'étable pour attendre le jour. C'est la seule maison qu'elle eût souhaité ne jamais revoir, celle de son ancien fiancé Cyprien : « Dieu est Dieu, voyez-vous, et ce que les hommes appellent rencontre, les anges l'appellent Providence ».

C'est ainsi que Geneviève devient servante « de bon cœur » là où elle aurait pû être maîtresse.

A la vue de la neige couvrant le paysage, elle songeait : « Voilà pourtant ce qui devait être mon linceul et ce qui m'a conduite où je ne crains plus ni le froid, ni la faim, ni la honte. Ah ! la grâce de Dieu, monsieur, on ne sait jamais par où elle passe ; on n'y croit, voyez-vous, jamais assez ».

Pour elle, en effet, comme pour Claude des Huttes, l'homme est « agi », beaucoup plus qu'il n'agit : « La vie est une marche les yeux bandés ; on croit aller à droite, on va à gauche ; Dieu seul y voit pour nous [1] ».

De là, sa résignation sereine, son abandon total aux voies de la Providence, manifestées par les événements, si douloureux soient-ils : « La vie est comme ça ; il faut la prendre telle que Dieu l'a faite. La critiquer ne sert de rien qu'à se faire du mauvais sang ; mieux vaut regarder en haut qu'en bas ».

Telle est l'abnégation de Geneviève qu'elle ne songe pas à son sort après la mort de Jocelyn : « Le Bon Dieu n'y a-t-il pas pensé, n'y pensera-t-il pas encore jusqu'à ce qu'on me couche ici sous l'herbe de Cyprien et de sa femme, ou aux pieds de mon pauvre maître ? Il y a des lits pour tout le monde dans la dernière hôtellerie du Bon Dieu. L'essentiel est d'y arriver avec une bonne conscience et sans regrets ». Et sa vie s'achève, comme celle de Claude des Huttes, dans la sérénité : « Je ne souffre plus, j'aime et j'espère [2] ».

---

1. *Geneviève*, XXXIX.
2. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ch. XIV, p. 207.

Le Tailleur de pierres de Saint-Point

Plus étoffé que Geneviève, plus raisonneur aussi, Claude des Huttes est le porte parole de Lamartine qui lui a prêté son idéal philosophique et social, souvent flou, parfois chimérique, en tout temps généreux. Le *credo* de Claude est celui de Jocelyn. Mais tandis que le curé de Valneige n'avait, pour le composer, qu'à resserrer le symbole des apôtres, Claude des Huttes, privé sous la Révolution de toute instruction religieuse, a dû fabriquer le sien de toute pièce. De là, sa religion très personnelle, apparentée à celle du Vicaire savoyard, moins attachée aux pratiques de l'Église qu'à l'esprit de l'Évangile. Sa théodicée, Claude l'a trouvée lui-même, par intuition, son éthique aussi. Comme le Vicaire de l'*Emile* il n'a consulté pour cela que sa conscience. « C'est qu'il y a deux philosophies, dit encore Lamartine, l'une qui raisonne et ne conclut pas, l'autre qui conclut sans raisonner ; l'une qui dit oui ou non, l'autre qui dit : « Je n'en sais rien, mais j'écoute mon cœur et j'affirme sur la parole muette de ma conscience ». Cette dernière est la méthode de Claude des Huttes. Voici comment il l'exposait un jour au poète.

« Qui est-ce qui a rendu votre raison si éclairée, votre conscience si délicate ? demande Lamartine à l'étrange maçon. Vous avez sans doute étudié la religion dans votre enfance auprès d'un curé du voisinage ou dans un séminaire ? — Non, monsieur, quand j'étais en âge d'apprendre, il n'y avait plus de prêtres dans les paroisses, ni de cloches dans les clochers. Je n'ai appris de la religion que quelques prières ; ma mère les savait par cœur et nous les faisait répéter quand on éteignait le feu chez nous. — Mais alors si vous n'avez jamais été au catéchisme, ni rien lu dans les livres, où on parle de Dieu, comment savez-vous seulement que Dieu existe ? — D'abord notre mère nous l'a dit ; plus tard j'ai connu de bonnes âmes, qui m'ont conduit dans les maisons de prière, et, quand même je n'aurais jamais entendu le catéchisme en faisant mon tour de France, est-ce qu'il n'y a pas un catéchisme dans tout ce qui nous entoure ? Je ne sais comment sont faits les autres hommes ; pour moi, je ne pourrais voir, je ne dis pas une étoile, mais une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable sans lui dire : « Qui est-ce qui t'a fait ? » — Naturellement vous répondez : c'est Dieu. — Bien entendu, car avant de faire une chose, il faut être [1]. Voilà du moins comment je raisonne ».

De l'existence de Dieu prouvée par l'argument de causalité, Claude conclut aux attributs divins, spécialement la bonté :

« Comment cela ? — Il m'a créé. — Mais cela ne lui a rien coûté. Cela lui a coûté une pensée. Une pensée du Bon Dieu ! Quoi, n'est-ce donc rien que d'avoir occupé la pensée de Dieu, de l'avoir occupée assez pour qu'il daignât nous créer ? Rien que cela, monsieur, quand j'y pense, me confond d'amour pour lui ».

---

1. C'est l'axiome de l'École : *operari sequitur esse.*

Mais si Dieu est bon il ne peut rien créer que de bon C'est l'hypothèse de la bonté originelle, chère à Lamartine non moins qu'à Jean-Jacques. Si Dieu est bon, il faut s'abandonner à lui avec une invincible confiance [1], une résignation sereine :

« Moi, murmurer contre le Bon Dieu ! Mais il sait ce qu'il fait ; nous ne savons ce que nous souffrons. Je me suis toujours imaginé que les souffrances étaient les désirs de l'homme écrasés dans son cœur jusqu'à ce qu'il en sorte la résignation, c'est-à-dire, la prière parfaite, la volonté humaine ployée sous la main d'en haut. — Mais ce désir ployé sous la main d'en haut ne se redresse-t-il jamais comme le ressort quand on enlève le poids qui l'écrase ? — Oui, mais s'il se redresse en ce monde, c'est la révolte, et s'il se redresse là-haut, c'est le paradis. — Et qu'est-ce que le paradis selon vous, Claude ? — La volonté de Dieu dans le ciel comme sur la terre. — Et si cette volonté se trouvait là-heut contraire à la vôtre et vous séparait encore de ce que vous aimez ? — J'attendrais encore sans murmurer jusqu'à ce que Dieu me dise : « Voilà ce que tu cherches [2] ». — Mais quelle idée vous faites-vous donc de ce Bon Dieu que vous aimez tant ? — Il ne faut pas penser à s'en faire une idée... Contentons-nous de faire sa volonté pendant le court moment de la vie. — Mais comment savez-vous que vous faîtes la volonté de Dieu ? — Je ne saurais vous dire mais j'en suis bien sûr ».

Et cet ignorant raisonne avec toute la finesse d'un psychologue averti, avec toute la force d'un théologien : « C'est que j'ai là dans ma poitrine et pas dans la tête (la tête est sujette à des vertiges, mais le cœur ne tourne jamais), deux voix qui me disent : ceci est bien, ceci est mal... Or ce qui est bien, bon et juste, c'est la volonté de Dieu. Pas n'est besoin de le savoir, puisque je le sens. Quand je me blesse avec mon marteau, que ma chair crie et saigne, je n'ai pas besoin de me prouver que je me suis fait mal ; je le sens bien. De même quand je fais mal à mon âme en ne suivant pas la volonté de Dieu, je le sens non moins fort, et mon âme crie et saigne en moi, comme la chair sous le marteau. Ce qu'on sent, monsieur, est bien plus sûr que ce qu'on sait ; c'est l'homme qui fait ses raisonnements, c'est Dieu qui fait nos sentiments. Un sentiment c'est un raisonnement tout fait. Défions-nous de nos pensées, croyons ferme en nos sentiments ».

C'est la conscience qui dicte à Claude ses nobles idées sur Dieu, telle cette méditation sur l'Etre divin, d'un élan si mystique qu'on la dirait empruntée au IV^e^ évangile.

« Je suis, se définit Dieu par la bouche de Claude, je vis, je dure, je crée, je vois, j'écoute, j'aime, je console, je viens et tout vient à moi... Et quand tout ce qui a commencé sera fondu en moi, tout sera puissant, heureux, éternel avec moi. Et je suis ton père comme je suis le père du soleil qui brille sur ta tête, et je suis ta mère comme je suis la mère des étoiles qui palpitent au ciel, et je suis ton juge comme je suis le juge de tout ce qui transgresse mes lois ; et je suis ton ami comme je suis l'ami de tout ce qui est sorti de ma vie pour vivre, et je suis ton consolateur car c'est par ma volonté que tu souffres et tu peux me parler comme

---

1. Cf. même mouvement dans *Méditations* : *L'immortalité*, v. 94 ; *Harmonies* : *Hymne au Christ*, v. 373.
2. Cf. même pensée dans *Recueillements* : *La vigne et la Maison*, v. 284.

un confident car je t'entends sans que tu parles. Et je suis en haut, et je suis en bas, et je suis avant et je suis après ; et je suis la mer où tu peux jeter tes désirs, tes peines, tes espérances, sans crainte de perdre une goutte de ta sueur, une seule de tes larmes, car je rends tout, je suis le ciel de tout, et rien ne peut fuir de moi excepté dans le néant, et le néant n'est qu'un mot des hommes. Il n'y a pas de néant ; je le remplis ; mon vrai nom c'est vie [1] ».

Après de si belles élévations, rien d'étonnant si ce contemplatif, toujours en état de prière, en connaît, comme un théologien consommé, le mécanisme. Il sait accorder la prescience divine avec la liberté humaine, comme le plus subtil des philosophes.

« Vous croyez donc, Claude, que Dieu est comme un homme qui ne sait pas bien ce qu'il veut et qui se laisse fléchir d'un côté et d'autre par la prière ? — Oh ! non, monsieur, mais en nous créant Dieu a prévu nos besoins, il a donné à ses créatures l'instinct de lui demander ce qu'elles désirent... Je sais bien ce qu'on dit : mais la volonté de Dieu est immuable, éternelle ; c'est inutile de vouloir la changer par la prière. Et moi je pense que Dieu a prévu de toute éternité que nous lui demanderions telle ou telle grâce et qu'il l'a accordée d'avance à la prière si bien que ce soi-disant changement de volonté n'en est au fond que l'éternel accomplissement. Le Seigneur est comme un architecte qui laisse du jeu entre les matériaux et la charpente afin que le fer s'allonge ou se raccourcisse librement suivant la saison, sans plus que cette précaution rompe le mécanisme. Ce jeu de l'architecte d'en haut qui laisse à son immuable volonté son effet, tout en laissant, le leur aux interventions des hommes, je me figure que c'est la prière [2] ».

La prière de Claude, si on excepte l'oraison dominicale « où il y a à peu près tout ce qu'on peut demander » est plutôt affective ; c'est la respiration d'une âme.

En même temps que sa théodicée, Claude a composé lui-même son éthique, sans autre « impératif » que sa conscience.

« Il y avait par exemple un vieux tailleur de pierres qui avait travaillé à je ne sais combien d'églises, de temples, de mosquées, de pagodes. Il n'y avait pas de Dieu pour lequel il n'eût taillé une pierre, de sorte qu'il était sûr comme il disait en riant, d'avoir un ami partout dans le paradis. Il m'avait pris en amitié et me lisait le dimanche ses livres de prière et d'antiques histoires, un tas d'erreurs mêlés à un tas de vérités et je pensais : « C'est donc la volonté de Dieu que l'âme travaille comme le corps à chercher sa nourriture ? »

Alors Claude, à qui le vieux maçon vient de lire l'Évangile, se fait une morale par éclectisme :

« C'est bien simple, il n'y a qu'à voir avec la conscience où est le bien, où est le mal dans les religions. Là où est le bien, là est le Bon Dieu, là où est le mal, là est l'homme. Si donc il sort d'un culte, la haine la per-

---

1. *Le Tailleur de pierres*, Jouvet, Hachette, 1887, ch. x, p. 146-147.
2. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ch. x. p. 143.

sécution, le mépris, l'extermination des hommes, rien de cela n'est de Dieu ; s'il en sort l'amour du prochain, le support mutuel, le sacrifice de soi-même aux autres, l'adoration d'un seul Dieu en esprit et en vérité, tout cela est de lui. Je plaindrai les premiers sans leur vouloir, je croirai et je prierai avec les seconds ».

On reconnaît le large éclectisme de Lamartine avec son rationalisme mystique, la doctrine de l'épreuve et la soif du sacrifice, sa charité prodigue envers le prochain, le goût de la vie rustique, et sa sympathie marquée pour toutes les créatures inférieures depuis les animaux jusqu'aux plantes, enfin pour toute la nature.

Le sacrifice qu'a fait Claude de son bonheur en renonçant à Denise, en faveur de Gratien, son frère, a élargi son cœur. « Quand on a donné son cœur, disait-il, il n'en coûte guère de donner ses bras ou sa main ». Pendant sept ans, de ville en ville, avec sa boucharde et sa têtue sur l'épaule, Claude travaille souvent sans gages, rien que pour sa subsistance, ou, s'il accepte un salaire, il le remet à des camarades plus malheureux que lui. Sa morale est avant tout dans sa charité ; elle consiste à aimer le créateur dans les créatures et « à tout servir afin de le servir dans tout le monde ». Aussi Claude se livre joyeusement à toutes les œuvres de miséricorde. On n'est pas plus charitable. Il tire de la pierre pour celui-ci, taille un jambage pour celui-là, remplace des solives ou des tuiles chez un autre, pioche la vigne d'un voisin malade, coupe l'orge d'une vieille femme aveugle, offre le lait de ses chèvres à une pauvre nourrice, dont la vache est tombée dans le ravin.

« Claude, qu'avez-vous gagné aujourd'hui ? — Une bonne journée, car les pauvres gens me payent en amitié, et le Bon Dieu en miséridorde. N'est-il pas vrai que cela vaut bien la pièce de trente sous qu'ils auraient autant de peine à donner que moi à recevoir ? Si c'est cela qu'on appelle amour, j'en ai bien pour deux. — Et pour cent, pauvre Claude. — Peut-être aussi que j'en ai trop ! Ce n'est pas bien d'aimer autant tout ce que j'aime presque autant que mon prochain, je veux dire, ces animaux, ces chiens si fidèles, ces chèvres, ces brebis, qui montent le soir sur la crête de ce rocher pour me voir rentrer de loin dans ma hutte, ces oiseaux qui m'ont vu, tout petits, sans plumes, leur émietter mon pain, ces abeilles auxquelles je laisse leur miel pour l'hiver et que je ne dépouille que pour les malades, enfin tous les insectes, habitants des feuilles, des pierres ou de l'herbe, à qui je ne fais pas de mal parce que je vois en eux l'œuvre de Dieu. Si vous saviez, quand nous sommes seuls, comme nous nous comprenons de la voix, du regard ! Vous ne sauriez m'en vouloir d'aimer ces pauvres bêtes car l'amour vaut l'amour de si haut ou de si bas qu'il vienne. Est-ce qu'il y a plus loin de mes chèvres à moi que de moi au Bon Dieu [1] ».

Ce sont les mêmes sympathies qu'on surprend chez Claude ainsi que chez Jocelyn, pour la nature inanimée, pour les bruyères violettes accrochées au rocher, pour les trèfles rouges, humides de rosée

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, X.

« Comme s'ils avaient pleuré pendant la nuit sur la terre de ceux d'autrefois... Oui, monsieur, continuait Claude, il n'est pas une de ces étoiles qui commencent à s'allumer dans le ciel, pas un de ces mamelons qui brillent au soleil couchant, pas une de ces mottes de terre, retournées par ma pioche au soleil, pour lesquels je ne me sente un attachement de cœur ». Sur le ton de Bossuet, quand il chante « la terre où l'on habite ensemble et qui nous recevra dans son sein quand nous serons morts », Claude laisse éclater sa tendresse pour la nature : « Est-ce que nous n'avons pas une véritable parenté de corps avec cette terre d'où nous sortons, où nous rentrons, qui nous abreuve, nous nourrit comme une nourrice de ses mamelles, si bien que quand nous prenons dans la main une poignée de terre, nous pouvons dire : tu es ma mère ! Il est des moments, le dimanche, où couché au soleil sur la terre, embrassant de mes mains des touffes d'herbe, le visage enfoui dans les mauves, au bourdonnement des insectes, au souffle de milliers de fleurs cachées dans la mousse, je sens des frissons de vie et de mort par tout mon corps. C'est comme si Dieu me touchait, comme si tous ceux que j'ai aimés palpitaient sous l'herbe pour m'attirer dans leur sein. Oh ! qui n'aimerait une terre où l'on a déposé son trésor et qui le garde pour la résurrection ! [1] »

Ce disant, Claude avait les yeux fixés sur une place vide, entre deux sépultures : c'était « son lit de noces à côté de Denise [2] ».

Jusqu'à la fin le pauvre tailleur de pierres fait confiance à Dieu et puise dans la résignation la paix de son âme, en attendant la joie de retrouver Denise « au foyer qui n'a plus d'absent ». Sans elle, en effet, que lui ferait le ciel ? Dans la religion lamartienne comme chez Pétrarque et dans Rousseau, l'amour profane ne nuit pas à l'amour de Dieu, car il est divin lui-même et demeure éternellement [3].

« Vous croyez donc fermement retrouver Denise, pauvre Claude ? — Oui, monsieur. — Quand cela ? — Quand Dieu voudra. — En attendant, vous souffrez ? — Je ne souffre plus, j'aime et j'espère. — Et vous croyez aussi, n'est-ce pas ? — Non, je n'ai pas la peine de croire ; je vis de deux amours ; l'amour n'est-ce pas la foi ? J'en ai pour deux. — Ainsi donc vous n'êtes pas trop malheureux ? — Pas du tout. Dieu m'a fait la grâce de le voir partout même dans mes peines. Peut-on être malheureux dans la compagnie du Bon Dieu ? [4] »

Telle est la longue profession de foi de Claude des Huttes. On la dirait calquée sur celle de Jocelyn, comme celle de Jocelyn est une réplique de celle du Vicaire savoyard. Elle réflète précisément l'idéal philosophique et social de Lamartine, pour qui tout se résout dans la charité ; ce n'est pas sa moindre utopie, puisque toutes les autres en découlent.

---

1. *Le Tailleur de pierres*, IV.
2. *Le Tailleur de pierres*, IV.
3. *Que me ferait le ciel si le ciel était vide* ?... Cf. *La Vigne et la Maison*, v. 128.
4. *Le Tailleur de pierres*, XIV.

Fior d'Alize et Antoniella

Moins mystiques et raisonneuses que Claude des Huttes, têtes un peu romanesques, âmes ardentes, épanouies sous les chauds rayons des soleils d'Italie, Fior d'Alize et Antoniella, les héroïnes des deux derniers romans populaires, n'ont de commun avec les types précédents que l'amour de la famille et du foyer, poussé juqu'au tragique, à travers des intrigues voisines du mélodrame, et une chaude sympathie pour les animaux domestiques et pour la terre.

Il ne tiendrait qu'à Fior d'Alize, pour épargner à sa famille de navrantes détresses, et pour sauver son modeste patrimoine, d'accepter la main d'un fonctionnaire libertin, de renoncer à un bel amour et de s'éloigner d'une maison qu'elle ne pouvait quitter « ni des yeux ni du cœur ». Sa mère n'est pas la dernière à lui déconseiller ce mariage, dût-elle attirer sur la famille par son refus, la vengeance du personnage éconduit. « L'idée de dépayser ma fille, de la séparer de Hiéronymo, dont elle n'avait jamais été désunie depuis le berceau, la pensée de jeter cette âme qui rayonnait, pareille au soleil du matin sur notre fenêtre, contre un misérable tas de baïoques de cuivre, dans les bras d'un homme dur, quand il serait le prince de Lucques, en échange du coin de terre qu'il nous laisserait pour végéter sur la montagne, me soulevait le cœur [1] ». Fior d'Alize restera dans la famille des Zampognari : « Je ne serai jamais la fille d'une autre que de ma mère, la sœur ou la femme de Hiéronymo [2] ».

Femme de Hiéronymo, la jeune fille va le devenir, mais au prix de quels douloureux sacrifices, à travers quelles dramatiques aventures ! On sait le reste et comment l'héroïque enfant, devenue par une nuit tragique, dans la prison de Lucques, l'épouse de Hiéronymo, faillit tomber au petit jour sous les balles des exécuteurs, à la place de son mari en fuite. « L'amour, dit l'*Imitation*, est plus fort que la mort ».

Aux vertus de famille, couronnées par un beau sacrifice, Fior d'Alize allie, comme tous les Zampognari, un attachement lamartinien pour la terre et pour les animaux. Quelle poignante histoire, d'une saveur virgilienne, que celle du châtaignier !

« Comment se fait-il, demandait Lamartine, si vous aimez tant cet arbre, que vous ayiez creusé dans le tronc une entaille si profonde, au risque de le faire s'écrouler sur votre chaumière ? — Ah ! monsieur, c'est une longue et triste histoire ; le Bon Dieu et la Madone l'ont sauvé par miracle, et ils nous ont sauvés avec lui ».

Depuis des siècles, en effet, le châtaignier faisait vivre des générations de Zampognari, auxquels il procurait, bon an mal an, plus de soixante

1. *Fior d'Alize, op. cit.*, p. 172.
2. *Ibid.*, p. 144.

sacs de châtaignes. On les tuerait, disaient-ils aux sinistres bûcherons commandés par le nouveau maître, le chef des sbires, éconduit par Fior d'Alize, pour abattre l'arbre et brimer la famille, plutôt que de souffrir cet outrage

« Allons ! bûcherons, à vos haches ! », et les haches mordaient le tronc de l'arbre avec un bruit sourd, qui résonnait dans le cœur des Zampognari, comme une pelletée de terre sur un cercueil. Agenouillés autour du châtaignier, Fior d'Alize et les siens le protégaient de leurs mains étendues « comme si l'on voulait tuer leur père ou leur mère ». Etonnés, les bûcherons hésitent à frapper, crainte de blesser les malheureux. Brutalement, l'homme de loi qui préside à l'infâme besogne, les repousse. Survient Hiéronymo : « Misérables, crie-t-il aux bûcherons, vous n'aurez la vie du châtaignier qu'avec ma vie ; tuez-nous tout de suite si vous voulez le tuer, mais, moi vivant, vous ne l'aurez pas ».

Les bûcherons se retirent. Quoique saignante, la plaie de l'arbre n'était pas mortelle. Avec de la glaise humide on pansa la blessure ; il guérit. « Maintenant, dit le romancier, quand je retourne à la montagne, je surprends l'heureux Hiéronymo occupé à soigner la plaie faite au châtaignier, quand il avait donné sa vie pour la vie de l'arbre [1] ».

Non moins pathétique est le récit de la mort de la vigne.

« L'automne approchait ; les raisins de la treille, qui courait sur les murs de la chaumière et envahissait le toit, commençaient à rougir et à sucrer les doigts de Fior d'Alize... Ils promettaient une riche vendange, et une jarre de vin dans le cellier pour les fêtes de Noël et du jour de l'An. Tout à coup, Hiéronymo s'aperçut que les feuilles de la vigne jaunissaient et rougissaient comme les joues d'un malade, que les griffes des branches ne s'accrochaient plus aux murs et que les grappes se ridaient : « Ciel ! dit-il, la vigne est malade ; une lune a passé par là. Voyons si dans le champ, du côté du cep, la vigne a pâli sous la même lune ».

» Fior d'Alize et son cousin reviennent en pleurant, tels Adam et Eve dans les peintures du couvent voisin des Camaldules, quand ils virent pour la première fois mourir... Quoi ? Un homme, un animal, un insecte ? Non, une feuille. La vigne, notre vigne, n'était pas malade, elle était morte. Ces beaux sarments qui faisaient notre ombre l'été, notre gaieté en automne, notre joie l'hiver, nous caressaient pour la dernière fois comme un chien qui meurt en vous léchant les pieds ; morts, non pas pour tout le monde, monsieur, mais morts pour nous. La nuit, le *fattore* du nouveau maître du domaine, sous prétexte que la sève en venant jusqu'à notre cabane, appauvrissait la vigne, avait coupé à coups de serpe, les gros pampres qui provignaient chez nous, de sorte que le cep restait vivant dans le champ, mais les rejetons étaient morts désormais pour nous. « Oh ! les méchants ! s'écriait la famille, en sanglotant. Mais toutes nos larmes ne verseront pas d'autre sève à la vigne. Livrons donc aux oiseaux les dernières grappes, aux chèvres les dernières feuilles, au feu les derniers sarments. Morte, la vigne servira toujours et nous bénirons ses dernières pousses [2] ».

1. *Fior d'Alize*, p. 173 et sq. ; p. 393-394.
2. *Fior d'Alize*, p. 158.

Injustement dépossédés de leur patrimoine, Fior d'Alize et sa famille poussent des gémissements aussi douloureux que ceux du vieux Lamartine, obligé de vendre ses terres, ou ses chevaux, pour payer ses dettes. C'est que, non moins que la vigne, ils sont de la famille aussi ces animaux si chers à Fior d'Alize, depuis la chèvre blanche, autrefois sa nourrice et qui périra sous les balles des sbires, avec son chevreau, jusqu'à la petite chienne Zampogna, qui, la patte brisée par un coup de fusil, se réfugiait entre les pieds nus de la jeune fille, dans une journée tragique. Blessée elle-même au bras par les gardes, Fior d'Alize « jetait des cris déchirants, non sur sa blessure, mais sur le carnage de ses chers animaux. Elle fuyait, pressant sur son sein le chevreau mourant, suivie de Zampogna qui marchait sur trois pattes et qui arrosait l'herbe de son sang [1] ».

Du type de Fior d'Alize est l'héroïne de la dernière et pénible idylle napolitaine Antoniella. Pourquoi faut-il qu'en abusant du romanesque, elle soit moins sympathique que Fior d'Alize ? Elle traverse tant d'épreuves invraisemblables qu'on est écœuré. De la précédente, Antoniella garde du moins la soif du sacrifice, une résignation douce aux providentielles épreuves, un attachement tendre envers les animaux. C'est ainsi que, pour n'avoir pu payer le fisc à la mort de son père, Antoniella, expulsée de sa boutique, sur le Pausilippe, à Naples, s'éloigne avec sa chèvre qui gambade devant elle, « croyant qu'elle va paître en liberté sur les glacis de San Martino, là-même où Annunziata, la servante, l'avait achetée naguère pour nourrir Antoniella dans son berceau ». Mais à peine la chèvre a-t-elle franchi le seuil qu'un méchant recors la saisit par les cornes, la renverse en disant : « C'est du mobilier ». Vainement la jeune fille supplie le bourreau d'épargner l'animal ; d'un coup de hache, il frappe au cou la chèvre cependant qu'on entend la mort « bêler dans sa gorge ». Frappée d'horreur, Antoniella s'enfuit à travers la campagne, comme si elle était poursuivie par des assassins. Commence alors sa dramatique histoire.

Ainsi donc les types des romans populaires présentent des traits analogues ; ils se ressemblent comme des frères. Sous cet air de famille, on retrouve, mûri par la vie, dépouillé des chimères, l'idéal même de Lamartine, tant ses romans respirent l'ivresse du sacrifice, le goût de la nature et de la vie rustique, le culte de la famille, l'amour des humbles et l'esprit religieux, tant ses personnages sont des héros de vertu, de bonté, de dévouement, dans ces pages trop vite écrites, où les cœurs, les plus aimants qui furent jamais, nous enseignent à aimer.

Reste à déterminer si l'idéalisme ne l'emporte pas sur l'observation et si ces romans, destinés au peuple, ont tenu leurs promesses, en lui offrant, sous une image idéalisée de la vie, des enseignements moraux formulés sans rigueur, enfin « la nourriture de l'âme ».

---

1. *Fior d'Alize*, p. 158.

CHAPITRE IX

Valeur des romans populaires

Si la valeur d'un roman dépend de sa crédibilité, de sa technique et de sa moralité, on peut étudier ceux de Lamartine au point de vue de leur intérêt historique, de leur tenue littéraire, et de leur qualité morale ou de leur portée sociale.

***

« De simples histoires vraies, prises dans les foyers, dans les mœurs, presque dans la langue du peuple, espèce de miroir sans bordure où il se verrait lui-même, mais qui, au lieu de réfléchir ses grossièretés, réfléchirait ses bons sentiments pour lui donner davantage la conscience de sa valeur et l'estime de son état [1] », tels devaient être, dans la pensée de Lamartine, les romans populaires et sociaux.

Maintes fois l'auteur affirme qu'il a connu les personnages de ses romans, comme ceux de ses poèmes, et pour garantir l'authenticité de leur histoire, il ne craint pas d'invoquer le respect dû à la bonne foi des larmes dont plus d'un lecteur a mouillé ces pages [2]. « Il a poussé presque jusqu'au serment la formule littéraire par laquelle on prétendait de son temps n'offrir au public que de véridiques histoires [3] ». Mais, pour être réelles, du moins quant au fond, sont-elles entièrement véridiques, ont-elles cette crédibilité qu'exigent certains maîtres du roman, réflètent-elles exactement, comme les œuvres du réalisme, le temps, les idées, les mœurs ? C'est une autre question.

---

1. *Geneviève*, Préface.
2. *Geneviève*, I, p. 76-77 : « On m'a demandé si Jocelyn avait vécu, si Laurence avait aimé, s'il fallait s'y intéresser comme à des fictions, ou bien pleurer et prier sur leur tombe... Les larmes sont trop précieuses pour qu'on les répande sur des chimères ».
3. De Pomairols, *Lamartine, op. cit*, p. 267 : *Les romans populaires.*

Au chapitre VII, à propos des thèses des romans populaires, on a vu combien l'idéalisme du poète empêchait de situer dans le temps les personnages, tant ils se meuvent dans l'irréel. Ils font songer moins aux paysans de France, aux filles de Florence et de Naples qu'aux personnages d'une légende dorée. Au lieu de nous montrer des hommes du XIX^e^ siècle, Lamartine nous présente des êtres fantastiques, étrangers à leur temps, de prodigieux amants du sacrifice et de la vertu. Il ressemble à de vieux conteurs égarés dans la prose et qui continuent de chanter. Leurs naïfs récits charment la foule. On ne saurait dire s'ils inventent quand ils improvisent ou s'ils ne font que se souvenir, tant ils mêlent le réel à des contes de nourrice et à des récits enfantins l'histoire sociale.

Pour Lamartine comme pour G. Sand, le roman devient moins une page d'histoire vécue que « d'histoire possible », moins une œuvre d'observation qu'une œuvre d'art, et, c'est ce qui fait précisément la valeur technique des romans populaires.

***

Si l'on entend par ce mot la composition, le *rendu* et le style, les romans de Lamartine relèvent malgré tout de l'art.

Construits sur un plan uniforme, autour des mêmes intrigues, alourdies d'épisodes analogues, comme si l'auteur écrivait « en série », visiblement très vite, tel un journaliste son feuilleton, sans souci de la variété, sans défiance de la prolixité, rançon du lyrisme, les romans populaires, du moins ceux de la maturité, *Geneviève* et le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, témoignent cependant d'un beau talent de composition.

Précédé d'une longue préface où Lamartine fait à Reine Garde sa profession de foi touchant l'éducation du peuple par la presse et par le livre, le roman de *Geneviève* dénote une invention abondante, un peu artificielle et à la fin mélodramatique. La reconnaissance de l'enfant de Josette semble, en effet, tel celui de *Jocelyn*, un dénouement postiche et le récit serait plus homogène si l'intrigue était moins compliquée, plus ramassée, plus conforme à la loi de convergence qui distingue souvent les œuvres classiques des œuvres romantiques.

Plus simple est l'histoire du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, plus vraisemblable aussi l'intrigue. Mais si alerte que soit le récit, sous la forme vivante du dialogue, il manque de sobriété, de rigueur, et la pensée reste « floue ». Parfois embrouillée, souvent mal ordonnée, toujours trop développée, l'intrigue trahit une œuvre hâtive. « Travaillant à la tâche, Lamartine n'a que le temps de saisir au vol dans sa mémoire, quelques détails réels qu'il noie dans un déluge de mots et de phrases où surnage son bel et fraternel idéalisme [1] ».

1. Deschanel, *op. cit.*, II, p. 303-305.

Dans *Fior d'Alize* et dans *Antoniella* « romans de la vieillesse où le goût va s'altérant par l'excès du métier car, la détresse de l'auteur avait amené le travail forcé, le travail forcé, la décadence [1] », c'est encore l'idéalisme qui fait oublier les défauts de composition ; on a peine à reconnaître ici le père de *Geneviève* et du *Tailleur de pierres de Saint-Point*.

Quant au *rendu* des romans, Lamartine se faisait peut-être illusion quand il les comparait à ceux de G. Sand. Il a beau penser aux paysans de son émule, si flattés soient-ils, l'auteur des romans populaires reste inférieur au grand écrivain berrichon, par l'absence de réalisme humain. Tandis que la rustique psychologie de G. Sand se cantonne dans une vraisemblance choisie, Lamartine est loin d'y atteindre. Si ses descriptions de la vie rustique sont bien observées, s'il écrit des pages d'un réalisme appréciable, ses portraits manquent de vérité, sa psychologie de vraisemblance, son langage de simplicité. Ce n'est pas toujours, comme il disait à son secrétaire Alexandre, du « sublime », c'est souvent du *pathos*. La langue populaire, en sa beauté simple, n'est pas facile à atteindre et on est étonné que Lamartine, élevé à la campagne, les pieds dans les sabots, l'ait oubliée. Les habitudes oratoires avaient remplacé les autres. De Jean-Jacques Rousseau, le prince de Ligne disait un jour : « Il aurait ennobli un morceau de fromage ». Lamartine aussi. Ce sont ses propres sentiments, à tout moment soulevés par le souffle lyrique, que le romancier transpose dans l'âme de ses sublimes paysans. Ceux-là sont tout indiqués pour habiter la cité idéale que son imagination parait naguère des plus belles couleurs de sa poésie.

Du pauvre tailleur de pierres de Saint-Point, qui ne sait ni A ni B, Lamartine fait un Socrate en sabots qui débite sur un ton oratoire, l'idéologie du poète. Pour un ermite, il est vraiment bavard. A l'entendre citer Pythagore, Platon, Confucius et... Jésus, même par le truchement d'un vieux maçon philosophe, on sent qu'on n'a plus affaire à un artisan de village mais au porte-parole de Lamartine : le poète manque du don essentiel des romanciers, celui de faire vivre ses personnages indépendamment de lui-même. Combien paraît plus vivant, moins surfait, moins emphatique le bonhomme *Patience*, dans *Mauprat* de G. Sand !

C'est que Lélia n'a point passé par la tribune : voilà pourquoi ses personnages atteignent, à force de simplicité charmante, la vérité [2].

Trop romanesques aussi pour être vraies sont les héroïnes des deux derniers romans : Fior d'Alize et Antoniella. Les sublimes folies de celle-ci sont parfois si déconcertantes, qu'elles n'autorisent guère les chercheurs à confondre, comme on l'a supposé, l'aimable cigarière de Naples, Graziella, avec la pitoyable Antoniella. L'idéalisme déforme.

---

1. Deschanel, *op. cit.*, t. II, p. 305.
2. Deschanel, *op. cit.*, t. II, p. 304 et sq.

Lamartine s'en est-il rendu compte en suspendant, après *Antionella*, la série des romans populaires ?

Du moins qu'on lui pardonne ce défaut, si d'ailleurs c'est le péché dominant des écrivains romantiques et si l'auteur rachète l'idéalisme des portraits par le réalisme du cadre et par le pathétique constant du récit.

Voici, par exemple, racontée par Geneviève, la description d'un orage dans la montagne [1].

« Il était trois ou quatre heures du soir. Je le connaissais au soleil que j'entrevoyais par instant à travers des nuages bas, lourds, et gris, qui couraient comme des troupeaux effarouchés, chassés par un grand vent. Les montagnes craquaient *comme du pain chaud dont on brise la croûte*; les sapins sifflaient, pliaient, cassaient par moment et roulaient, les racines en l'air, la tête en bas, dans des avalanches de neige, au fond des ravins dont je n'osais pas seulement regarder le fond. Je montais toujours sur le bord des abîmes, me retenant aux branches glacées, contre le vent qui m'avait emporté mon chapeau, ma coiffe, mon peigne, qui me fouettait les cheveux sur mon visage en sang et qui semblait vouloir m'arracher ma robe et me jeter nue comme la main dans cet océan de neige en écume.

« Je criais, mais je n'entendais plus ma voix, tant la rafale emportait le son ; c'était si fort qu'elle me retournait les cils dans les yeux. En même temps le vent soulevait de tels tourbillons de neige que le ciel, la terre, la lumière étaient confondus dans un seul élément, moitié transparent, moitié ténébreux, moitié respirable à travers lequel j'avançais, les bras tendus, comme quand je vais à la cave ou au grenier, sans lumière, à tâtons.

« D'heure en heure la nuit devenait plus sombre. Je n'osais faire un pas crainte des précipices. Je m'assis sur la neige entassée par le vent autour de moi, toujours plus haut, comme on dit que la marée monte insensiblement sur le sable pour engloutir les imprudents qui n'ont pas regagné la terre à temps. J'attendais ma dernière heure en priant tout bas le Bon Dieu [2] ».

D'un réalisme moins sombre, mais non moins poussé, est la description de son métier par Claude des Huttes.

« C'est un joli état pour l'oreille, monsieur, que celui de tailleur de pierres. Quand je suis à genoux devant une pierre bien équarrie, montée sur deux rouleaux de sapin, qui m'aident à la remuer : quand, dans un coin de la carrière, bien au soleil l'hiver, bien à l'ombre l'été, je prends le ciseau de ma main gauche, le maillet de ma main droite, que je me mets à creuser des rainures, à arrondir des moulures, à petits coup égaux, comme l'eau qui tombe goutte à goutte, en sonnant, du haut de la source dans le bassin, il sort de ma pierre une musique perpétuelle qui berce le cœur et la tête aussi doucement que le carillon du village... Ah ! C'est un beau son, allez, que celui d'une mince dalle de marbre, de granit ou de grès, ou d'une auge en pierre tendre qu'on polit avec sa boucharde. On

1. *Geneviève*, chap. c. p 266 et sq.
2. *Geneviève*, *ibid.*

dirait qu'on entend d'avance les pas des hommes pieux qui les fouleront du pied et dont l'écho se prolongera sous les voûtes du temple, ou bien qu'on entend bouillonner l'eau courante qui remplira en écumant l'auge du troupeau [1] ».

Au reste, les descriptions achevées sont nombreuses dans les romans populaires, tant la poésie des champs réveille chez Lamartine le don de l'observation. Le pittoresque tableau de la vallée de Saint-Point, par où commence l'histoire romancée du Tailleur de pierres [2], la description de la Croix du hameau des Huttes [3], le croquis charmant d'un cortège nuptial en Toscane [4], monté sur un char attelé de bœufs blancs, soutiennent la comparaison soit avec la scène des *Laboureurs* de G. Sand [5], soit avec la « Noce normande » de Flaubert [6], soit avec les meilleures pages de Rousseau.

Quand, le livre à la main, le touriste parcourt, « sur les pas de Lamartine », la fuyante vallée de Saint-Point, familière au poète, il ne peut s'empêcher de dire : c'est exact. Voici le ruban moiré du ruisseau, la Valouze, « qui sort à vos pieds d'une gorge verte et qui se déroule au bord de prés étroits sous les aunes et sous les noisetiers » ; voilà, non loin de Bourg-Vilain, les ruines pittoresques du moulin de Saint-Point, dissimulé derrière un rideau de peupliers, et digne en ce temps-là du pinceau capricieux d'un Salvator Rosa.

« La nature est un grand artiste : ce moulin en est la preuve. Assis sur un mamelon de sable rouge, il tourne le flanc à la rivière pour présenter à l'eau sa roue. L'écluse à mi-côte, l'eau qui s'échappe en cascade contre les murs, les mousses verdâtres qui s'y accrochent et donnent à la pierre l'apparence du vert antique, la chanson du ruisseau impatient de sortir de l'écluse, la cavité ménagée au flanc du moulin, d'où sort le moyeu de la roue, et pareille à une grotte sombre voilée de brume... la poussière du blé vanné qui s'envole par la fenêtre, le panache de fumée bleue qui se déroule à la cime des peupliers, l'âne qui monte et qui descend par le sentier, la meunière qui coud à sa fenêtre, la tête baignée de soleil réfléte par les vitres en flamme de la chambre haute, les enfants qui grimpent en riant vers elle par l'échelle verdoyante du lierre... toute cette architecture, née du hasard ou de la profession, les arbres, les rochers, l'aire, le sentier, la lumière, habilement combinés, sur le fond sombre ou éclairé de la montagne, tout cela défierait l'imagination d'un poète ou d'un peintre de l'égaler en grâce et en rusticité. Ce paysage prend l'imagination par les yeux, l'âme par la sérénité. C'est une églogue de Théocrite au milieu des prés, c'est un vers de Virgile soupirant au bord des eaux courantes, c'est une toile de Claude le Lorrain, inondée de paix, palpitante de vie ; c'est l'art suprême de cet architecte qui ne connait pas l'art, cet effort du beau ; c'est le moulin de Saint-Point [7] ».

---

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, VII, p. 105.
2. *Ibid.*, I, p. 1-14.
3. *Ibid.*, I, p. 38-39.
4. *Fior d'Alize*, ch. 144, p. 221.
5. G. Sand, *La Mare au diable*, ch. II, p. 12 et sq., Paris, Michel Lévy, 1867.
6. *Madame Bovary*.
7. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ch. I, p. 8-9.

Voilà qui fait songer aux tableaux de la *Nouvelle Héloïse* ou des *Rêveries d'un promeneur solitaire* ; il n'y manque même pas le coup d'aile qui spiritualise tout, les formes, les couleurs, et qui, ouvrant à l'esprit des perspectives insoupçonnées, élargit la vision et prolonge jusqu'aux étoiles « le geste auguste du semeur ».

« Plus haut, des crêtes presque nues, couronnées de châtaigniers et de hêtres, séparés par des champs de bruyère violette et de genêts dorés, se perdent dans le bleu du ciel ou dans les brumes flottantes des hautes cimes. Ces brumes, en voilant les limites indécises de la terre et du ciel, font présumer des élévations infinies où la pensée aime à s'égarer. Le brouillard est aux montagnes ce que l'illusion est aux sentiments, il les agrandit. C'est le mystère qui plane sur tout ici-bas et qui solennise tout aux yeux comme au cœur [1] ».

Ne fait-elle pas songer encore à G. Sand et à Rousseau, cette charmante pastorale qu'on lit dans *Fior d'Alize* [2] ?

« Deux grands bœufs blancs, aussi luisants que les statues en marbre des quais de Pise, étaient attelés au timon du char ; un petit bouvier de quinze ans, l'aiguillon de roseau à la main, se tenait debout devant les gros bœufs. Il chassait les mouches de leurs flancs avec une branche de saule ; leurs cornes luisantes, leur joug, poli de bois d'érable, étaient enlacés de sarments de vigne encore verte dont les feuilles balayaient la poussière jusque sur leurs sabots, vernis de cire jaune par le bouvier. Ils regardaient à droite et à gauche, d'un regard doux et oblique comme pour demander pourquoi on les avait arrêtés. De temps en temps ils poussaient des gémissements profonds, joyeux comme des zampognes vivantes, qui auraient joué d'elles-mêmes un air de fête ».

Non moins observé est l'extérieur des personnages, tels les portraits de Luce, la mère adoptive de Bastien, l'enfant de Josette [3], et sa réplique le portrait de Denise, la fiancée de Claude des Huttes [4], sans revenir sur les portraits de Fior d'Alize, de Geneviève et du mystique maçon de Saint-Point.

Au réalisme du cadre, Lamartine mêle volontiers, comme Rousseau, l'émotion du récit. Dans ces romans frissonnants de lyrisme, chacun des personnages a « le don des dons, le don des larmes dans la voix ». Quoi de plus émouvant que les élans du cœur de Claude des Huttes dans ses brûlantes méditations ?

« Es-tu là ? Me vois-tu ? Est-ce toi, Denise, qui me réponds dans l'âme ? Dis-moi, quand plaira-t-il au bon Dieu de nous réunir ? Je suis peut-être impatient, n'est-ce pas ? C'est mal à moi de ne pas savoir attendre la volonté d'en haut que tu connais, toi.

« Mais la montagne est si seule sans toi ! Denise, Denise, que la vie me dure ! Obtiens donc du Bon Dieu qu'il ait pitié de Claude ! »

---

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ch. I, p. 13.
2. *Fior d'Alize*, ch. 144, p. 221.
3. *Geneviève*, ch. 145.
4. *Le Tailleur de pierres*, ch. IX, p. 86 et sq.

Le chagrin déchirant de Gratien l'aveugle, à la pensée que Denise va l'abandonner pour épouser son frère Claude, est non moins poignant que les sanglots de Josette, sur le point de rester seule, après les fiançailles de Geneviève, sa sœur et la prière des petits enfants de Denis est bien émouvante [1].

C'est le soir, dans la chaumière des Huttes ; la jeune veuve de Gratien, les joues plus pâles qu'autrefois, les coins de la bouche un peu plus creusés, les yeux cernés de noir, la gorge fatiguée, les bras frêles, tient agenouillés dans ses bras, deux enfants, dont les jolies épaules sortent d'une chemise de toile bien propre. Elle épèle les phrases du *Patei* et leur fait répéter, mains jointes, les mots divins.

« Dieu ! Que c'était charmant, monsieur, disait à Lamartine le tailleur de pierres, de voir cette jeune femme avec ces petits, dont Dieu avait pris le père, faisant parler ces jolis enfants, comme s'ils l'avaient vu, de celui qu'ils ne voyaient plus, puis les embrassant sur le front, sur la bouche pour les récompenser d'avoir bien dit son nom !

« Pour mieux retenir leur attention, Denise a décroché de la cheminée mon sac de tailleur de pierres, demeuré là depuis mon départ, et auquel elle avait épinglé la croix en laiton de son collier, qu'elle m'avait offerte en me quittant naguère, mais que je n'avais pas voulu prendre. Elle le pose sur ses genoux sous les yeux des enfants. « Maintenant, disait-elle, faites une prière au Bon Dieu devant ce crucifix pour qu'il mette l'âme de votre père dans son paradis ». Et les petits s'inclinèrent comme elle. « Faites une prière pour que le Bon Dieu soulage et guérisse votre grand mère et qu'il la conserve au moins jusqu'à ce que vous soyiez grands ». Et les enfants s'inclinèrent comme elle. « Faites une prière pour votre oncle Claude, dont nous parlons tous les jours et dont voici le sac sous ce crucifix. S'il est mort, que le Bon Dieu lui fasse miséricorde, et, s'il est vivant, qu'il prenne soin de lui dans les pays lointains où il voyage : qu'il lui fasse trouver une bonne femme et des enfants comme vous, qui l'aiment bien et le soulagent dans son travail ! » Et les petits s'inclinèrent comme elle. Puis baisant la croix, elle touchait le sac de ses lèvres avant de le suspendre au clou.

« Je connus alors que Denise m'aimait toujours et n'en voulus pas voir davantage [2] ».

Sainte-Beuve a beau reprocher à Lamartine d'abuser de son cœur, des pages aussi émues suffiraient à sauver de l'oubli les romans populaires, tant « le pathétique est le sommet du génie... Le beau trompe, le sublime lasse, le pathétique seul est infaillible dans l'art. Celui qui sait attendrir sait tout [3] ».

Pourtant le pathétique ne suffit pas à faire la valeur technique d'un roman ; le style est nécessaire. Or la prose de Lamartine emploie tous les procédés du poète, qui demeure, en dépit de ses hautaines négligences, un grand écrivain.

---

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ch. XXII.
2. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, XI.
3. *Confidences*, Hachette, Furne, Jouvet, 1877, liv. VIII, ch. XVI, p. 203.

Dans le vocabulaire, s'il use encore de termes pseudo-classiques, comme pasteurs, l'auteur a des trouvailles verbales assez heureuses. Tantôt, comme G. Sand, il les emprunte aux métiers par exemple, *teiller* le chanvre [1], c'est-à-dire, en détacher les filaments ; tantôt au terroir, par exemple, *magnien* pour désigner le rétameur [2] ; parfois au langage rustique : un porcelet devient un *nourrin* ; la *nuitée* sera le temps d'une nuit. Naturellement, les mots italiens foisonnent dans les romans napolitains : *sposa, sbire, bargello, piccino, canestre,* pour épouse, gendarme, gardien de prison, pannetier, corbeille.

Quant à la syntaxe, pour être généralement correcte, elle n'exclut pas la fantaisie, comme dans ces phrases : *sonder dans le cœur de Denise* [3] ; *j'avais transi,* prié, rêvé [4]. Comme avec le mode, l'auteur est à l'aise avec le régime des verbes : « J'avais peur d'être déterrée le lendemain par les loups, *qu'ils ne déchirassent* ma robe et *qu'ils ne dispersassent* mes membres nus, par les sentiers, sous l'œil des passants ». Non moins incorrects sont les tours comme celui-ci : *Jusqu'à ce que je trouvai.* à moins d'y voir un archaïsme du XVII^e^ siècle, comme cette expression du *Tailleur de pierres* : *Je me fis courage* [5]. Est-ce en vertu de l'ancienne syntaxe que Lamartine ne distingue pas le participe présent de l'adjectif verbal ? : « Les lézards que le bruit de la pierre *sonnante* sous le marteau attire autour de moi ». Trop prétentieuses aussi sont les formes de subjonctif dont l'auteur abuse, comme si elles n'étaient pas déplacées sur les lèvres des humbles.

Du moins le style est enchanteur. « Il se déroule, malgré l'allure alerte du dialogue, en périodes simples, harmonieuses, d'une harmonie plus heureuse que savante, avec le rythme naturel d'une âme profondément émue [6] ». On dirait que cette prose est accompagnée en sourdine par un chant intérieur, agitée du frisson lyrique, parée, par ce prodigieux imaginatif, des couleurs poétiques les plus belles.

Dans les romans, comme dans les poèmes, on admire toujours cet art presque immatériel, qui spiritualise tout, qui emprunte aux fluidités les plus légères, l'eau, les nuages, le ciel, la lumière, des images fraîches et neuves, des comparaisons « ascendantes », qui donnent des ailes à la pensée. Une dalle de pierre qu'il polit avec sa boucharde, une auge en pierre qu'il creuse avec son ciseau, éveillent chez Claude des Huttes des idées vastes et nobles. Il ne peut creuser une nervure, ni sculpter un relief dans la pierre sans leur prêter, comme le poète à ses odes [7], une survie glorieuse. « L'ouvrage va toujours sous la main

---

1. *Geneviève,* ch. 104.
2. *Id.,* ch. 135.
3. *Tailleur de pierres de Saint-Point,* p. 161.
4. *Geneviève,* ch. 101, à moins qu'on lise : « J'avais, transie, prié, rêvé ».
5. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point,* p. 117.
6. De Pomairols, *op. cit.,* p. 278.
7. Horace : *Exegi monumentum ære perennius.*

tandis que le cœur et l'esprit vont de leur côté, là où ils veulent [1] ». Un houx vigoureux abrite la cabane de Claude : son éternelle verdeur paraît triompher du temps et prendre en pitié les générations qui passent. Un lierre immense envahit le toit : c'est comme un chien couché sur son maître mort. Il l'étreint de ses pattes, le couvre de son corps et semble défier les hommes de lui ôter la dépouille de celui qui l'a aimé [2].

Pour élargir la vision, Lamartine use de mots suggestifs, chargés de sens, et qui remuent profondément les âmes, « comme ces coquillages qu'on applique à l'oreille et qui contiennent tout le bruit de la mer ». « Pas de gages », le mot de Geneviève quand elle offre ses services au curé de Valneige, est non moins évocateur que le « Sans dot » de la comédie.

Parfois le ton s'abaisse ; le récit fourmille alors de comparaisons populaires : ce sont, pendant l'orage, les montagnes qui craquent « comme du pain chaud dont on brise la croûte [3] », « les étoiles qui semblent accourir à l'appel de Dieu comme les poules accourent à la voix quand on leur jette du grain [4] ». Le style, enfin, ne serait pas de Lamartine s'il ne trahissait une sensibilité toujours en éveil, une complaisance délicate à se bercer d'une plainte discrète, en un mot, le timbre lamartinien. Tous les personnages des romans portent, pour ainsi dire, le cœur en écharpe, pareils à ce chêne de *Jocelyn* dont le bûcheron n'avait pû retirer sa hache et qui

Recouvrant le fer d'un bourrelet d'acier
Grandissait, élevant vers le ciel, dans son cœur,
L'instrument de sa mort dont il vivait vainqueur.

Ames en perpétuelle ascension, les Geneviève, les Claude des Huttes, mêlent à l'accent lamartinien la note cornélienne ; elles n'en sont que plus séduisantes. Voilà pourquoi le lecteur ému se laisse bercer par cette prose plus heureuse encore une fois que savante, et dont il reste à étudier, la valeur morale et la portée sociale.

***

D'une âme aussi noble et généreuse que celle de Lamartine, on ne peut attendre qu'une morale très haute, au service d'un bel idéal religieux et social. Sous ce rapport, si ondoyante que soit la pensée du romancier, les œuvres que nous étudions ne sont pas sans valeur mo-

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, p. 104.
2. *Id.*, chap. III, p. 29-31.
3. *Geneviève*, ch. C, p. 266.
4. Id., ch. C. I, p. 268.

rale, ni sans portée sociale. Sur la qualité de cette morale, dictée jadis au poète par Jocelyn, d'après le catéchisme du Vicaire savoyard, appliquée par le vieillard Adonaï, de la *Chute d'un Ange*, en harmonie avec les idées du temps, fut-ce les plus hardies, uniquement fondée sur la conscience, la charité, la tolérance, la modération, la douceur envers toutes les créatures, on serait tenté de faire des réserves, si cette morale n'était au fond celle d'une âme naturellement chrétienne, celle de l'Évangile et de son auteur, que le poète, en dépit des éclipses de sa foi, saluait en ces termes dans les *Harmonies* :

Règne à jamais, ô Christ, sur la raison humaine.
.....
Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe [1].

A propos de la bonté naturelle qui triomphe dans ses romans champêtres, ainsi que dans ceux de Lamartine, G. Sand se demandait un jour quelle en était l'origine. Ne faut-il pas attribuer, pensait-elle, à quinze siècles de christianisme les tendances innées qu'on remarque chez certaines populations rurales, comme en Savoie, et dont le voisinage inspirait jadis à Rousseau ses théories morales, en même temps qu'il en faisait hommage au Christ en le découronnant [2] ?

Pareillement, c'est à l'*Evangile*, à l'*Imitation de J.-C.*, et à l'électisme religieux de Lamartine que les romans populaires doivent la qualité de leur morale, témoin le récit de l'évangélique maçon de Saint-Point, de tous les personnages des romans le plus mystique et le moins crédule, le plus philosophe par l'esprit, le plus chrétien par le cœur.

« Il y avait un petit livre, surtout, dont les pages étaient fatiguées par la main du vieillard [3] et dans lequel il me lisait toujours, pour finir, des sermons si doux qu'il semblait que c'était un frère aîné qui parlait à ses petits frères... C'était le *Nouveau Testament*, que j'ai mieux connu, mieux pratiqué, depuis que j'en ai entendu tirer des leçons dans les paroisses. Ah ! Que j'aimais cet homme divin, qui venait on ne sait d'où, se mêler tout petit au pauvre monde, causer avec les pêcheurs comme avec les savants, pardonner aux femmes déchues mais repentantes, enseigner le peuple infatigablement, se sacrifier à la vengeance des juifs, parce qu'ils étaient l'ombre et qu'il était la lumière enfin, se laisser crucifier... Quelles belles idées il rapportait de Dieu sur la montagne ! Comme on sentait que c'était là une parole, un Verbe comme on dit, un lever de soleil sur le monde ! Comme celui qu'il annoncait était le vrai Dieu, le seul Dieu, et, comme son prophète était bien de lui ! De quel amour il était animé pour sa création ! Peut-on plus aimer le créateur et la créature ! Mourir pour que les hommes adorent Dieu plus saintement !... A la chaleur on connait le feu. Ne fallait-il pas qu'il ait une claire vue de Dieu dans son âme, pour que cette clarté, qui le brû-

1. *Harmonies*, Hymne au Christ.
2. *Emile*, chap. IV.
3. Un vieux tailleur de pierres hongrois qui, sur les chantiers, le dimanche, lisait l'Evangile à Claude comme Adonaï révélait à Cédar et à Daïda le « Livre primitif »

lait intérieurement, lui ait inspiré pour ses frères un tel sacrifice ? Aussi voyez comme une goutte de sang, tombée du haut d'une croix sur la terre, a tellement pénétré jusqu'au noyau, qu'elle en tressaille encore depuis deux mille ans, et que sa parole n'a pas fini de retentir... jusqu'à ce que le nom de Dieu soit achevé sur ce globe de terre et dans ce globe de feu [1] ».

La morale des romans populaires a donc une saveur tout évangélique. Par là ces simples récits, sans prétentions apologétiques, quand ils ne seraient que la revanche contre les faits et la vie de l'âme de Lamartine, essentiellement idéaliste et profondément chrétienne, ne rendent pas moins hommage à la secrète action de l'éternel évangile,

> ..... *tant que les vertus garderont leurs autels*
> *Ou n'auront pas changé de nom chez les mortels* [2].

Qui sait si ce n'est pas au rayonnement discret de l'évangile à travers ces pages qu'elles doivent aussi leur portée sociale ?

« La gloire des Lettres, écrivait Lamartine dans le *Civilisateur* [3], serait pour moi celle-ci : laisser quelques pages de mes sentiments, de mes pensées, dans un petit volume sur la table de la chaumière ou de la mansarde ; être feuilleté le soir à la veillée par les mains de la mère de famille, de ses fils et de ses filles, comme un petit catéchisme de cœur... ; être en tiers avec l'ouvrier honnête et sa compagne, quand ils vont, le dimanche goûter en plein air, loin de la ville et de l'atelier ; être bercé avec les ustensiles de ménage dans la chaloupe du pêcheur ; être enfoui dans la musette du pâtre, avec le pain noir et les olives salées ; enfin être vulgarisé.

« C'est qu'il n'est rien de plus beau que l'âme d'un peuple, et c'est faire partie de l'âme d'un peuple que de devenir la lecture, l'entretien familier, la rêverie, la prière de la foule. J'aime mieux être le modeste volume dans la main du vieillard, de la mère, de l'enfant, qui l'ont payé d'une obole, que le magnifique in-quarto, doré sur tranche, oublié sur les rayons de la bibliothèque de l'opulence ».

Tel était pour Lamartine après sa chute, vers 1850, son dernier rêve : maintenir avec le peuple la liaison, l'instruire, le moraliser, l'ennoblir. Il a vécu pour le peuple, pour le peuple il écrira, esclave de la plume, jusqu'à la fin. Le romancier a-t-il atteint son but ? Quelle a été l'influence ou la portée sociale des romans populaires ? C'est maintenant la question.

Pour manquer parfois de crédibilité, pour n'offrir aucun intérêt historique ni documentaire, pour être enfin trop idéalistes, ces récits ne présentent-ils qu'un intérêt de curiosité ? Ne seraient-ils bons qu'à retenir l'attention des érudits, ou à prolonger les rêveries ferventes des lamartiniens ? Socialement, leur influence a été faible. Ce ne sont pas des romans à thèse,

---

1. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, ch. X, p. 157-158.
2. *Harmonies poétiques et religieuses*, Hachette, 1889 : *Hymne au Christ*, p. 249.
3. Lamartine, Le *Civilisateur*, 1852, Introduction.

ni des livres d'action, mais de beaux morceaux littéraires qu'il faut situer dans le courant de la littérature sociale au XIXe siècle, celle qui prépara la législation actuelle sur le travail, et à laquelle on doit les progrès sociaux, réalisés depuis Rousseau jusqu'à nos jours.

En tant que ces progrès sont conditionnés par la morale, les romans de Lamartine contiennent une grande idée, peut-être une grande force. Du moment qu'il voulait faire l'éducation du peuple, l'auteur devait choisir, dans un temps où le catholicisme social n'avait pas encore fait ses preuves, entre deux formules : ou bien agiter les beaux rêves des théoriciens du socialisme, que Lamartine appelait ces « Titans de l'absurde [1] », ou bien montrer, suivant la fameuse équation de Brunetière, que la réforme sociale postule la réforme morale des hommes, dans un esprit de justice et de charité, dans le sacrifice de leur bonheur à celui du prochain, dans la pratique des vertus humaines, et dans la résignation pieuse aux maux inévitables, avec un ferme espoir en des lendemains réparateurs. Quant aux injustices sociales, la sagesse exige qu'on les répare une à une, sans précipitation : vouloir tout corriger d'un coup, c'est tout briser. L'impatience ne crée que des ruines. « Le vrai socialisme consiste à chercher le possible par le bien et non l'impossible par le mal [2] ». C'est précisément la doctrine des romans populaires, l'idéal des principaux personnages, Geneviève et Claude des Huttes. De la même parenté spirituelle, ils veulent ramener parmi nous l'âge d'or, tant leur charité rayonnante, qui n'est au fond que le pressentiment confus de la justice sociale, fait rêver d'une société mieux faite où

« *Le fardeau de chacun sera celui de tous* [3] ».

Ce n'est pas que Lamartine, surtout après les amertumes du pouvoir, ait l'idolâtrie du peuple ; il ne vaut, disait-il, ni plus ni moins que les autres classes. Mais serait-ce un leurre de croire, avec G. Sand, V. Hugo, d'autres encore, aux vertus héroïques chez le peuple, et de prêter aux humbles, comme Lamartine, le tourment divin des grandes âmes? Ne rencontre-t-on pas chez les humbles des êtres d'élite « qui lèvent vers le ciel un front pensif, tournent vers le problème des destinées un esprit libre et prêtent aux questions sociales une attention toujours éveillée ? » Si chaque année l'Académie française n'a pas assez de prix pour couronner les actes de vertu des pauvres gens, pourquoi serait-il téméraire à un romancier, dévoué au peuple, de présenter au public d'humbles vies, tissées d'héroïsme obscur, quand il mêlerait à la trame grossière du récit les fils d'or de ses rêves ?

« Qui donc oserait lui reprocher d'être, dans sa vie comme dans son œuvre, l'habitant d'un monde aérien où l'on atteint par le désir et par le rêve ? Ne le jugeons pas à la commune mesure ; nous serions des in-

1. *Cours familier*, t. XIV-XV.
2. *Le Conseiller du peuple*, 1851, 12e Conseil au peuple.
3. *La chute d'un Ange*, VIII Vision.

grats. Le romancier ne nous a si largement donné les bienfaits de l'illusion que parce que cette fille du ciel le conduisait par la main [1] ».

Le goût de l'idéal est-il d'ailleurs si répandu qu'il soit superflu de le réveiller quelquefois ? Ce n'était pas l'opinion des lecteurs des romans populaires, si l'on en croit quelques témoignages, empruntés parmi d'autres, aux archives de Saint-Point.

Perpignan, le 6 juin 1851

Monsieur,

« Le 4 décembre dernier je n'ai pû résister au désir de vous écrire au sujet des sages conseils que vous donnez au peuple... Aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de vous entretenir de la douce impression éprouvée par une famille après la lecture de *Geneviève* et du *Tailleur de pierres de Saint-Point*. Depuis mon père, un vieux soldat presque octogénaire, jusqu'à mes deux garçons, dont le plus jeune à six ans, nous sommes tous émus des malheurs de Geneviève et de Claude, émotion augmentée encore par l'éclat du style.

« Mon fils aîné, qui a neuf ans, a pleuré longtemps ; il pleure chaque fois que je lui parle de l'auteur de ces belles histoires qui resteront dans mon foyer, pour en perpétuer le souvenir. Clément, c'est son prénom, n'embrasse pas une fois son frère avant de partir pour l'école, sans lui dire qu'il vous aime beaucoup, qu'il voudrait vous voir.

« Je suis si heureux, monsieur, de ces bonnes dispositions que moi, qui vous aime aussi beaucoup, j'ai le regret de ne pouvoir vous connaître. Il est impossible de vous faire une idée du bien répandu par vos livres dans les familles. Chez la mienne, il s'est opéré un tel changement que je défie de trouver ménage plus tranquille et plus laborieux que le nôtre. Nous n'oublierons jamais, monsieur, que nous vous devons cette harmonie et qu'en remuant nos cœurs comme vous l'avez fait, il en est sorti tant de bon que nous nous promettons, madame B. et moi, de passer une heureuse vie, pendant laquelle nous prierons Dieu pour la conservation de vos jours, à titre de reconnaissance.

« Il me reste à vous prier maintenant, monsieur, de bien vouloir me pardonner si mes lettres vous avaient détourné un instant de vos graves occupations, mais pouvais-je garder dans mon cœur des pensées que vous m'aviez inspirées ?

« Le plus humble et le plus fervent de vos admirateurs ».

B. employé des douanes [2].

C'est à un journaliste de Nantes que nous devons l'autre témoignage.

Nantes, 8 septembre 1863

Illustre maître,

« Daignerez-vous lire dans une heure de loisir le feuilleton du *Courrier du Centre* où un jeune avocat, mon collaborateur, rend compte de votre *Fior d'Aliza* ? Pardonnez à de chétifs critiques de province d'avoir osé toucher à votre gracieux poème. Notre témérité sera sauvée par notre

1. Barrès, *Les Maîtres*, chap. I.
2. *Archives de Saint-Point*.

obscurité. Nous reconnaîtrons l'avantage d'être des inconnus pour ne pas être dédaignés par nos grands confrères de la presse parisienne.

« Mais vous, indulgent et bon, vous n'aurez pas tant de dédain et vous accueillerez notre salut respectueux, en témoignage de l'admiration de deux cœurs qui vous aiment.

« Ce sont ces sentiments que je vous exprime au nom de notre rédaction tout entière. Puissent-ils apporter quelque satisfaction à votre grande âme (un mot illisible) » !

Signature illisible, suivie du titre :
rédacteur en chef [1].

Non, l'effort du poète romancier, vite oublié d'ailleurs par le public au bénéfice des écrivains réalistes, ne fut pas stérile [2]. Si ses romans n'apportaient pas des solutions rationnelles aux questions brûlantes, ils avaient du moins le mérite d'offrir autre chose au peuple que des livres de haine ou une littérature de combat, la solution patiente, à force d'amour et de vertu, du problème social. Tous les jours, plus sûrement que par les progrès de la science, la vertu sauve le monde et nous ne voudrions pas plus d'un monde sans lettres, sans arts, ni sciences que d'un monde sans vertu. Les hommes qui parlent le plus de justice, d'égalité sociale et qui font aux pauvres les plus magnifiques promesses, ne sont pas toujours ceux qui travaillent le mieux à soulager la misère humaine et leur agitation, si facile à confondre avec l'action, paraît souvent stérile. En attendant la réalisation de leurs promesses, jusqu'à ce qu'on ait découvert le moyen de répartir équitablement les biens de la terre entre ses habitants, le monde subsiste par la résignation vertueuse des uns, par l'industrieuse charité des autres. Comme Geneviève et Claude des Huttes, comme Fior d'Alize et Antoniella, ils ont trouvé sans le savoir le secret du progrès social par là même qu'ils sont très bons ; ils sont très bons par là même qu'ils sont pénétrés de religion et d'immortalité.

Pour qu'il y ait moins de misère, pour que le monde devienne plus habitable, il suffirait que tous les hommes leur ressemblassent. C'est ainsi que l'humanité tend à l'exstinction de la misère dans la mesure où elle réalise le progrès moral, et son salut spirituel et son salut économique se confondent aux confins de l'idéal.

Tel est le sens des romans populaires ; ils sont donc bien éloignés d'un idéalisme inerte et vide. C'est pourquoi le nom de Lamartine, journaliste et romancier, sera toujours cher, non seulement aux admirateurs fervents du poète, mais à tous ceux qui aiment le peuple et la justice sociale et qui travaillent à la réaliser avec un cœur dévoué et un espoir fidèle.

---

1. *Archives de Saint-Point.*

2. Témoins les tirages considérables de certains romans populaires. De 1860 à 1899, il a été vendu 28.251 exemplaires du *Tailleur de pierres* (Archives de Saint-Point : extrait de l'Assemblée générale du 27 mai 1889 de la Société pour l'exploitation des œuvres de Lamartine), et, de 1869 à 1920, 46.751 exemplaires du même roman ; plus importants furent les tirages de *Graziella* (229.951) et de *Raphaël* (94.251).

CONCLUSION

Ainsi passa du lyrisme au roman populaire Alphonse de Lamartine. « On l'appelle l'auteur du *Lac* et on croit le connaître tout entier quand on a fredonné la musique un peu démodée de Niedermeyer :

O lac, rochers muets, grotte, forêt obscure.

. . . . . .

Comme s'il n'avait eu qu'une corde à sa lyre, on s'imagine qu'il a chanté, toujours la même chanson, sans retrouver la perfection primitive [1] ». Pour négliger les œuvres de la vieillesse, écrites de 1848 à 1869, comme *Geneviève* le *Tailleur de pierres de Saint-Point*, *Fior d'Alize*, *Antoniella*, inspirées par une sympathie émue pour les humbles, par le goût de la vie champêtre et par un haut idéal religieux et social, fruit de douloureuses expériences, on méconnaît Lamartine. Comme il y a loin des plaintes harmonieuses de l'élégiaque aux virils accents des œuvres en prose et à la sagesse recueillie des romans populaires !

C'est que, de bonne heure, « le labeur social lui est apparu comme le premier devoir de l'homme moderne. Son voyage en Orient, le lent travail intérieur d'une pensée libre, et accueillante aux doctrines généreuses, d'où qu'elles viennent, avaient renouvelé ses idées politiques et religieuses. Séduit par l'idéal humanitaire, il ne songea plus qu'à prêcher la république future, et à hâter son avènement. Dès lors sa poésie n'avait plus qu'une excuse : se mettre au service d'un idéal social. Déjà cet idéal perce dans *Jocelyn*, où passe par endroits la vision optimiste de l'humanité en marche vers une société mieux faite.

La chute d'un Ange est remplie de ces préoccupations sociales ; c'est moins un épisode de l'histoire de l'humanité primitive qu'une leçon pour l'humanité d'aujourd'hui : le bonheur n'est pas à Balbeck et sans la religion la civilisation n'engendre que la barbarie. Les *Recueillements* sont un livre de prédication sociale. Puis la politique saisit tellement Lamartine qu'il ne peut plus chanter ses rêves ; il veut les vivre ; ils s'achèvent en action. Naguère poète de salon, le voici transformé en prophète dans les banquets populaires, en Orphée sur les barricades [2] ». Son rêve ossianique

1. M. Masson, *Œuvres et maîtres*, in-12, Paris, Perrin, 1923, p. 163.
2. Masson, *op. cit.*, p. 163 et sq.

est réalisé : un orage politique dans lequel « il brillerait héroïquement sous l'éclair [1] » comme sauveur de la société.

Quelques mois après, sa république avait vécu. Dégrisé des chimères sociales, il romance ses souvenirs, comme pour redorer son rêve édénique d'un monde meilleur et pour éteindre ses dettes, et il écrit pour le peuple, qui ne vit pas que de pain, des récits rustiques, d'une fraîcheur incomparable, à peine voilés des nuages inséparables d'une vie longue et tourmentée : les romans populaires et sociaux.

Nés, dans les amertumes du déclin, après les sévères leçons de la vie, d'un dernier rêve d'apostolat social, ensoleillés des frais souvenirs d'enfance et de jeunesse, parés des idylliques reflets de romans analogues, depuis ceux de Rousseau jusqu'à ceux de G.Sand, animés d'un grand souffle social et chrétien, conçus dans l'esprit de *Jocelyn, de la chute d'un Ange* et des *Recueillements*, teintés du libéralisme religieux et démocratique du siècle, celui de Saint-Simon, de Lamennais, de Dargaud, les romans populaires de Lamartine, au lieu d'irriter le peuple en étalant ses misères ou en flattant ses tendances, s'appliquent à l'ennoblir en exaltant ses vertus.

Sans chercher, dans la religion, la justification d'une thèse ou d'un parti, le poète romancier nous montre un des aspects du problème qui ne cesse de tourmenter le monde : la question sociale résolue par l'amour.

Pourquoi faut-il qu'avec des dons excellents, il manque du don essentiel au romancier ? S'il a peint des portraits saisissants, s'il a écrit des pages d'un bon réalisme, s'il a ressuscité le passé, dès qu'il s'éloigne de la réalité le romancier perd son charme. A travers des intrigues confuses on voit s'agiter des êtres irréels, de fantastiques amants de la vertu, qui lasseraient le lecteur si ces récits naïfs ne rachetaient, par leur valeur littéraire, leur qualité morale et leur portée sociale, l'absence de réalisme humain.

Bercé par cette prose fluide et un peu molle on vit en plein idéal, dans une sorte de Légende dorée, qu'on lit malgré tout jusqu'à la fin, comme pour prolonger le rêve du bonheur qu'on n'atteint jamais. C'est aussi l'idéalisme qui fait la sérénité des romans populaires : « La postérité, disait Lamartine, n'est pas l'égout de nos passions, mais l'urne de nos souvenirs ; elle ne doit conserver que des parfums ». De ces parfums si les plus pénétrants sont contenus dans les poésies de jeunesse, les plus suaves appartiennent aux œuvres de vieillesse, en particulier, aux romans populaires.

Sur le carnet où il notait au jour le jour et sans ménagement, ses réflexions sur les hommes et sur les événements, Sainte-Beuve écrivait, dans les orageuses journées de février 1848 : « Lamartine est une harpe éolienne ; l'ouragan populaire en tire aujourd'hui des sons sublimes, comme faisait autrefois l'amoureuse brise du golfe de Baïa ». Le poète se souvenait-il de cette parole en racontant le charmant apologue des *Harpes éoliennes* ? On ne saurait mieux caractériser, à deux époques différentes,

---

2. Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. I, p. 377.

le génie de Lamartine qu'en appliquant cette page au poète lyrique et au romancier populaire, aux chants printaniers de sa lyre, et aux derniers accents de son cœur.

On appelle harpe éolienne un petit instrument de musique, composé d'une boîte sonore, munie dans sa partie inférieure d'une table d'harmonie, sur laquelle sont tendus huit ou dix fils, qui vibrent uniquement sous le souffle du vent.

« Quand nous étions enfants, raconte le poète, nous nous amusions quelquefois, mes sœurs et moi, à un jeu qu'on appelait la musique des anges. Sur une baguette d'osier, tordue en forme d'arbalète, on disposait des deux côtés de l'arc, sur le fil ténu qui servait de corde, des cheveux d'inégale grandeur, comme sont tendues les cordes d'une harpe et on exposait au souffle du vent ce minuscule instrument de musique.

La brise faisait frissonner le réseau ; elle en tirait des sons ténus, presque imperceptibles, comme quand elle soupire à travers les branches des sapins. L'oreille tendue, nous nous imaginions que c'était l'écho des concerts des anges. Pour ce jeu nous nous servions généralement de longs cheveux blonds et soyeux de mes sœurs. Un jour nous voulûmes éprouver si les anges joueraient les mêmes mélodies sur des cheveux d'un autre âge, empruntés à un autre front, celui d'une bonne tante dont les cachots de la Terreur avaient blanchi la tête avant l'âge... Or, soit que les fils fussent mieux tendus, soit qu'ils fussent plus souples, soit que le vent soufflât plus doux ou plus fort dans l'une ou l'autre des deux harpes, il nous parut que les esprits célestes chantaient plus mélancoliquement mais plus harmonieusement à travers les cheveux blancs de l'aïeule que dans les cheveux blonds des jeunes filles, et depuis ce jour nous importunions souvent notre tante pour qu'elle nous laissât dépouiller son beau front [1] ».

Ces deux harpes dont les cordes rendaient des sons divers suivant l'âge, mais non moins mélodieux, ne sont-elle pas l'image des accents différents, mais également harmonieux que font entendre, aux deux extrémités de sa vie, la lyre printanière de Lamartine et la prose recueillie des romans populaires ?

Si le succès du naturalisme en modifiant le goût des lecteurs, a démodé ces œuvres, si la poésie lamartinienne a fait tort à *Geneviève*, à *Claude des Huttes*, à *Fior d'Alize*, à *Antoniella*, ces romans ne laissent pas de charmer, d'émouvoir et de consoler ;

Charmer, émouvoir et consoler, qui sait, pour peu qu'on connaisse la vie, si ce n'est pas la fin de toute littérature ? « Tu rends plus tristes les gens qui te lisent, reprochait G. Sand à Flaubert ; moi, je voudrais les rendre moins malheureux [2] ». Telle était sans doute aussi l'intention de Lamartine : « A quoi bon charger la mémoire de tout ce qui ne sert pas à nourrir, à charmer, à consoler le cœur [3] ? » Ce n'est point assez, pour

1. *Conseiller du peuple*, 1851, 12e Conseil au peuple. *Méditations*, édit. des souscripteurs, 1849. Préface.
2. Doumic, *G. Sand*, p. 362.
3. Levaillant, *op. cit.*, Préface.

assurer la gloire du romancier ; c'est plus qu'il n'en faut pour que survivent aux œuvres de la vieillesse les romans populaires et sociaux de Lamartine. Par delà l'idéalisme de l'écrivain, si l'auteur intéresse encore plus que le livre, on reconnaît du moins la grandeur d'âme de l'homme qui sacrifia, dans l'intérêt du peuple, la gloire à la générosité, le rêve à l'action, la politique au labeur social, le lyrisme stérile à l'éducation populaire, et que tourmenta jusqu'à la fin « la noble inquiétude de l'humaine destinée [1] ».

Vu
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
G. DAVY.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER
Dijon le 14 Octobre 1929

Le Recteur,
A. TERRACHER

---

1. Levaillant, *op. cit.* Préface.

APPENDICE

Le Père Dutemps [1]

C'est une nouvelle rustique, et comme une esquisse du *Tailleur de pierres de Saint-Point*, que l'histoire à peine idéalisée du Père Dutemps.

Sur la route de Milly à Saint-Point, le poète se promenait un jour, au pas tranquille de sa jument Saphir, mêlée jadis aux grandes journées de Février 1848, quand il rencontra, sur le flanc du côteau, un aveugle qui faisait paître son âne en égrenant son chapelet. C'était un vieux coquetier du village que Lamartine enfant se plaisait à fréquenter. Effrayé par le galop du cheval, l'âne avait bondi du côté de son maître, qui brandissait un bâton comme pour écarter le danger.

« Rassurez-vous, Père Dutemps, s'écria Lamartine, très familier avec les paysans, j'ai repris le cheval ; il ne vous fera pas de mal et n'effrayera plus votre âne. — Vous me connaissez donc, répondit l'aveugle, puisque vous avez prononcé mon nom ? Pour moi, je ne vous connais pas. Depuis longtemps je ne puis plus distinguer les hommes qu'à la voix. Les arbres, les murs, oui, cela ne change pas, mais les hommes c'est autre chose ; à moins de les voir, on ne sait à qui l'on parle et je n'y vois plus.

» Par exemple, quand une fois j'ai entendu leur voix, je les reconnais toujours... Mais je ne me souviens pas d'avoir entendu la vôtre ; qui êtes-vous donc, si cela ne vous offense pas ? — Hélas ! Père Dutemps, cela prouve que ma voix, comme mon visage, a bien changé, car vous l'avez entendue souvent sous le vieux sorbier de votre cour quand, au pied de l'arbre, nous ramassions les sorbes que votre femme, la Madeleine, faisait mûrir sur la paille, ou quand je rappelais les chiens courants de mon père, à la lisière du bois, près de votre champ de blé noir ».

» A ces mots le vieillard renversa la tête en arrière, ôta son bonnet d'où roulèrent sur ses joues des mèches de cheveux blancs, fins comme une toison, puis recula machinalement de deux pas : « Vous êtes donc monsieur Alphonse ? demanda-t-il ; il n'y a que lui qui ait connu Madeleine. Hélas ! Qu'elle aurait de plaisir à le revoir si elle vivait encore, ajouta-t-il, avec attendrissement ! — Oui, c'est moi, Père Dutemps, donnez-moi votre main que je la serre, en souvenir des bons services que vous nous avez rendus, des bons fagots que vous nous avez brûlés, des bonnes galettes de sarrazin que vous nous avez cuites et de l'amitié

1. *Cours familier*, t. III, p. 193, 1857, 15e Entretien. *Lettre-préface* des *Harmonies*, édit. des souscripteurs : A M. d'Esgrigny. 4 nov. 1849. Le *Conseiller du peuple*, 1849, p. 425.

que Madeleine, ses filles et vous-même, aviez pour notre mère et pour ses enfants. Il y a bien longtemps de cela. Mais, voyez-vous, la mémoire dans les cœurs d'enfants c'est comme la braise du foyer qui s'éteint pendant la journée dans la maison. Cela tient la cendre chaude, et, quand la nuit tombe, elle se rallume dès qu'on la remue ».

Et nos deux amis de remuer la cendre « de leur foyer et de leur cœur ». Le vieillard raconte au poète sa vie paisible et sereine, rythmée par les saisons dont chacune a ses charmes :

« Jamais le temps ne me dure ; je me dis : voilà le coucou qui chante : c'est le mois de mars, nous allons avoir chaud ; voilà le merle qui siffle : c'est le mois d'avril ; voilà le rossignol : c'est le mois de mai ; voilà le hanneton : c'est la saint Jean ; voilà la cigale : c'est le mois d'août ; voilà la grive : c'est la vendange, le raisin est mûr ; voilà la bergeronnette, voilà les corneilles : c'est l'hiver... Non, jamais je ne m'ennuie, et puis quand je commence à m'ennuyer, n'ai-je pas cela ? fit-il, en retirant de sa poche un chapelet. Je prie le Bon Dieu jusqu'à ce que mes lèvres se fatiguent sur son saint nom et mes doigts sur les grains. Qui donc s'ennuierait à parler tout le jour à Celui qui ne se lasse pas d'écouter ? La cloche de Saint-Point ne monte-t-elle pas trois fois par jour jusqu'ici pour me rappeler que Dieu pense à moi ? — Mais l'hiver ? lui dis-je, afin de m'instruire des mystères de la solitude, de la cécité, de la vieillesse ? — Oh ! l'hiver, il y a le feu dans le foyer, les châtaignes qu'on écorce, le maïs qu'on égrène, le chanvre qu'on tille, autant d'ouvrages qui n'ont pas besoin des yeux... Seulement, quelquefois, je souhaiterais revoir les visages comme dans le vieux temps. Par exemple, dites-moi donc, monsieur, si vous avez toujours ces belles boucles de cheveux qui sortaient de dessous votre chapeau, pour caresser des joues fraîches comme celles d'une fille, quand, au retour de la chasse, vous buviez une goutte de lait en passant, dans le *seiller* de ma fille ? — Hélas ! Père Dutemps, il a neigé sur mes cheveux. Le visage de l'homme est à celui de l'enfant ce qu'est l'arbre planté trente ans auparavant à l'arbre qui vous donne aujourd'hui ses fruits en l'automne : c'est le même bois, ce ne sont plus les mêmes feuilles. — Et avez-vous toujours ces beaux chevaux blancs, qui galopaient dans les prés du château et qui venaient, dit-on, du pays de notre père Abraham ? — Ils sont morts de chagrin et de vieillesse loin de leur soleil et de moi. — Mais serait-il vrai que vous allez vendre ces bois, cette maison que dore le soleil et qui brille comme un toit d'église au-dessus du village ? — Ne parlons pas de cela, Père Dutemps. Dieu est Dieu ; les prés, les bois, les maisons sont à lui ; il les change de maître quand il veut. Je ne sais ce qu'il ordonnera de nous, mais souvenez-vous toujours de mon père, de ma mère, de mes sœurs, de ma femme et de moi, et, quand vous égrènerez votre chapelet, réservez toujours quelques grains en leur mémoire ».

A ces mots, le poète serre encore une fois la main du vieillard et s'éloigne, le cœur chargé de souvenirs, comme un homme qui aurait retrouvé « un demi siècle après, dans les bruyères, les traces d'un sentier par où il a passé dans les beaux jours et qu'il croyait pour jamais effacées ». Chemin faisant, son œil voit des amis dans tout cet horizon. De chaque toit, de chaque arbre, de chaque repli du sol, jaillissent un souvenir, un regret, du bonheur. Amitiés campagnardes, regards de sa mère, jeux de ses sœurs, aboiements des chiens, hennissements des chevaux, premiers sou-

rires de la vie, bégaiements poétiques, précoces amours, revivent en ce décor. Lamartine entend chanter dans sa tête comme un hymne de résurrection, pareil à l'alleluia de *Faust*, que Marguerite croit entendre à l'église le jour de Pâques : « Mon âme, dit, pour terminer, le poète, n'était qu'un cantique d'illusions ».

Un cantique d'illusions. Lamartine pouvait-il mieux révéler son âme de toujours, celle du poète, de l'homme politique et du romancier ? Après tout, disait J.-J. Rousseau, « le pays des chimères est peut-être ici-bas le seul digne d'être habité ».

Reine Garde

Ce n'est plus une inconnue pour nous que Reine Garde cette humble couturière d'Aix, dont le poète récompensa la ferveur lamartienne en lui dédiant *Geneviève*. La préface du roman parle un peu de ses essais poétiques [1], beaucoup de ses idées neuves, à moins qu'elles ne soient celles de Lamartine, touchant le roman populaire.

Flattée, confuse aussi de la dédicace de *Geneviève*, Reine écrivit à M^me^ de Lamartine, le 10 février 1850, la lettre suivante, conservée dans, les archives de Saint-Point.

Madame

Je suis heureuse que l'occasion de vous écrire se présente à moi si favorablement.

» M. le comte de Marcellus, oncle de la défunte dame de ..... (illisible), dont je vous parlais dans ma dernière lettre, étant venu à Aix pour partager le chagrin de deux familles en deuil, a daigné me faire une visite qui m'a bien touchée.

» C'est lui qui m'a offert de se charger d'une lettre pour vous et j'ai accepté volontiers son aimable proposition. Même je lui ai soumis une petite pièce de vers que je vous prie d'accepter du même cœur qu'elle fut écrite. Quoique très faibles, vous reconnaîtrez dans ces vers les sentiments bien sincères de la pauvre fille qui vous aime tant.

» Depuis quelques jours, madame, je reçois des compliments dont je serais bien fière, si ce qu'on dit se trouve être vrai. L'on m'assure donc avoir lu mon nom en tête d'un roman de M. de Lamartine. En remerciant ceux qui s'intéressent à moi, je leur réponds que les journaux ne disent pas toujours la vérité ; surtout je défends à mon cœur de trop croire à son bonheur car la joie lui fait plus de mal que le chagrin.

» Pour moi, madame, comme depuis un an mes essais poétiques sont épuisés, qu'on m'en demande tous les jours, je compte tirer bientôt une seconde édition, augmentée d'une vingtaine de pièces et je viens vous demander la permission de mettre votre nom en tête de mon petit livre.

» Cependant si l'éditeur de M. de Lamartine voulait accepter mon ma-

1. Reine Garde, *Essais poétiques*, Paris, Garnier, 1851 ; Archives de Saint-Point.

nuscrit, je le lui vendrais volontiers... Veuillez, madame, en parler à votre mari, si vous le jugez à propos...

» Je termine, madame, en vous priant de me pardonner la peine que je vous donne. Croyez au dévouement sincère de la pauvre fille à laquelle vous portez un si vif intérêt ».

Signé : Reine Garde.
Aix, le 10 février 1850.

Si grande était l'admiration de Reine pour le poète qu'au mois de juin de la même année, pour vivre de plus près dans le rayonnement de cette grande âme, elle vint trouver Lamartine et sa femme à Marseille, avant leur départ pour Smyrne et le second voyage en Orient, et offrit ses services à Mme de Lamartine, en qualité de femme de chambre.

En même temps Reine Garde apportait un recueil de trois cent vers, ses meilleurs, disait-elle. Quel accueil le poète fit-il à ces vers ? On l'ignore ; quant à Mme de Lamartine, elle ne put accepter les services de Reine. A partir de ce moment, nous perdons sa trace. Elle serait entrée dans l'oubli si Lamartine ne l'avait auréolée d'un peu de gloire, en préfaçant *Geneviève*

Du roman au théâtre

Toussaint Louverture [1]

(1850)

Parce que la scène est la plus retentissante des tribunes, Lamartine toujours ému des misères sociales, toujours animé d'un généreux humanitarisme, avait porté la question de l'affranchissement des noirs au théâtre, en donnant, le 6 avril 1850, à la Porte-Saint-Martin, un drame social en cinq actes, en vers, à la manière de Voltaire : *Toussaint Louverture.*

Dans un épisode du soulèvement des esclaves en Haïti, à la voix d'un patriote, Toussaint Louverture, le poète enveloppait une grande leçon d'humanité. Poème dramatique et populaire, *Toussaint Louverture* était construit comme une féerie, « pour les yeux de la masse plutôt que pour l'oreille de l'élite » [2] ; pièce d'optique, disait la préface,à la quelle il faut l'éclat du soleil, la lueur pâle de la lune et l'éclair du canon.

Malgré le talent de l'acteur Frédérick Lemaître, le drame ne tint pas longtemps l'affiche. L'auteur, qui n'était pas dépourvu de sens dramatique, comme le montrent *Saül*, un essai de jeunesse, et quelques pages de *Jocelyn* et de la *Chute d'un Ange*, par exemple, l'ordination de Jocelyn,

1. *Toussaint Louverture*, Calmann Lévy, in-8 et gd. in-18, s. d. — Cf. Alexandre, *Souvenirs*, p. 194. Parodie de Labiche : *Traversin et couverture.* — *Conseiller du peuple* 1850, p. 165.

2. *Correspondance*, t. VI, 1850, lettre 973, p. 378.

la révolte des esclaves, à la voix de Cédar, à Balbeck, ne fut guère plus heureux le 5 février 1866 sur la scène de l'Opéra-Comique, avec *Fior d'Alize*, un opéra tiré du roman, par MM. Michel Carré et Lecas et mis en musique par Victor Massé.

Toussaint Louverture n'en demeure pas moins un nouvel essai d'apostolat social par le théâtre, et comme l'écho du généreux humanitarisme des *Recueillements* :

> *Le titre de famille est écrit en tout lieu ;*
> *L'homme n'est plus français, anglais, romain, barbare ;*
> *Il est citoyen de l'empire de Dieu* [1].

Lamartine critique des Misérables [2]

« C'est l'épopée de la canaille »
(Cours familier, t. XIV.)

Dans l'histoire du roman social au XIXe siècle, les *Misérables* ont beau marquer une étape, jaillir du grand courant démocratique et humanitaire de 1830, ils ne sont pas du même type que les romans populaires de Lamartine ; voilà pourquoi Victor Hugo n'a pas trouvé place au chapitre V, ni parmi les modèles, ni parmi les émules.

En 1862 l'auteur avait fait hommage à Lamartine d'un exemplaire des *Misérables*, en ces termes :

« Oui, une société qui admet la misère, une humanité qui souffre la guerre, me semblent une société, une humanité inférieures, et c'est vers la société, vers l'humanité d'en haut que je tends ; société sans rois, humanité sans frontières. Je veux universaliser, non pas abolir la propriété. Voilà la véritable économie sociale, et parce que le but est loin, ce n'est pas une raison pour ne pas y tendre... Oui, autant que possible, je veux détruire la fatalité humaine, condamner l'esclavage, chasser la misère, enseigner l'ignorance, éclairer la nuit, proscrire la haine et voilà pourquoi j'ai écrit les *Misérables*... Apparemment vous voulez ce que je veux, mais vous souhaitez la pente un peu plus douce. Quant à moi, j'avoue, devant tant de souffrances, que j'opterais pour le chemin le plus court... Faites donc de mon livre ce qu'il vous plaira ; il ne peut sortir de vos mains que de la lumière [3] ».

Charmé du geste, mais froissé par la violence de la doctrine, contraire à la sienne, Lamartine apporta « la lumière ».

« Les misères humaines sont si grandes, commençait l'auteur du *Cours familier*, qu'il n'est aucun écrivain, dans aucun temps, qui n'ait été tenté de les décrire sous des couleurs diverses... Mais pourquoi en faire un livre

---

1. *Recueillements* : *Toast aux Gallois et aux Bretons*, v. 74-76.
2. *Cours familier*, t. XIV.
3. *Cours familier* t. XIV, Entretien 83-84.

de haine contre la société comme Victor Hugo ? Qui les a faites, après tout, ces misères ? Est-ce la société qui est l'auteur de la mort, des inexplicables et naturelles inégalités des conditions ? Non, ce n'est pas elle Il faut la plaindre, la conseiller, mais non pas l'accuser. De ces misères elle souffre assez, faute de pouvoir les supprimer toutes. N'ajoutez donc pas le supplice de haïr au malheur de vivre en société, pour mourir ensemble des mêmes misères [1] ».

C'était, sous une autre forme, la même idée que Lamartine exprimait jadis à propos d'un roman de G. Sand, *François le Champi* : « Si au lieu de surexciter la cupidité dans les masses, on s'appliquait à y réveiller de nobles idées, la France serait, non seulement le plus libre, mais le plus heureux des peuples. Pas ne suffit de lui donner du bien-être, il faut lui faire un esprit [2] ».

Telle n'était pas la formule de V. Hugo. De là, dans deux chapitres du *Cours familier*, cette critique serrée des *Misérables*, qui nous permet de connaître l'opinion de Lamartine sur le roman populaire. Entre les deux émules, il y a toute la différence de l'idéalisme au naturalisme, d'un livre de haine à une œuvre d'amour, du roman apaisant au roman agressif, pour le plus grand bien ou le plus grand mal des lecteurs.

Dans l'Entretien 83 du *Cours familier*, Lamartine essaie de montrer, par l'analyse des *Misérables*, les dangers du génie. On pourrait l'intituler : « L'homme contre la société, le rêve antisocial de l'idéal infini, l'épopée de la canaille ». Sous des sonorités verbales éclatantes, au moyen d'une psychologie très simple, le peuple est peint sous un aspect flatteur. L'auteur exalte à chaque page la sainteté des natures plébéiennes, au détriment des autres. C'est le monde à l'envers. Ce culte du peuple s'achève dans le mythe du Progrès : l'avenir abolira les puissances, le peuple deviendra libre et heureux dans la cité future, et ce mirage, que Victor Hugo fait luire aux yeux du peuple, est, en même temps qu'une habile flatterie, une source d'inspiration nouvelle, l'inspiration humanitaire.

« C'est ainsi qu'autrefois, dit Lamartine, les Grecs furent enivrés par un sublime rêveur, Platon, dont la *République* était de nature à donner le vertige aux Athéniens, si Périclès n'était venu les rappeler au bon sens. C'est ainsi que Fénelon dans *Télémaque* écrivait sa chimérique *Salente* pour s'être grisé de Platonisme et de Christianisme radical ; c'est ainsi que Rousseau, mal éveillé, composait des livres charmeurs, à fanatiser toute la bourgeoisie jusqu'à ce que la folie de l'absurde fit commettre au peuple, au nom de Jean-Jacques, bien des sottises...

» Ainsi firent beaucoup d'écrivains depuis Saint-Simon jusqu'à Fourier, jusqu'à Proudhon. C'est ainsi qu'un autre homme, avec plus de vérité, de passion, de couleur, a vu les misères de son siècle, et, pour les pallier, il a écrit les *Misérables*, un livre qui fera beaucoup de mal au peuple en le dégoûtant d'être peuple, c'est-à-dire, homme et non pas Dieu. Relisons-les pour y chercher les sophismes de l'auteur sur l'ordre et le désor-

---

2. *Cours familier*, t. XIV, Entretien 84.
1. *Conseiller du peuple* (note du) 1850, sur *François le Champi* de G. Sand.

dre social, pour lui montrer comment ceux qui sont condamnés à vivre cette vie, pour en expier une autre ou pour en mériter une meilleure seraient révoltés si on leur faisait croire que pour les uns le monde est un Eden, pour les autres un enfer et que tout le mal vient du distributeur des dons. « fabricant maladroit d'un monde raté ». Une fois ce sophisme admis, que résulterait-il ? Le désespoir, la fureur, la ruine des institutions, l'anarchie, le néant. Voilà ce qu'il faut dire à propos des *Misérables* [1] ».

Ici Lamartine évoque un souvenir émouvant de la Révolution de 1848, quand, sur la place de Grève, en pleine émeute, il définissait au peuple en délire le vrai socialisme, la société organisée.

« La question sociale, expliquait-il, se ramène à deux problèmes : produire la richesse et la répartir, question travail et question salaire. Résolvez ces deux questions, encouragez le riche, protégez le pauvre, supprimez l'exploitation du faible par le fort, mettez un frein à la jalousie de celui qui est en route contre celui qui est arrivé ; ajustez fraternellement les salaires, assortissez l'enseignement gratuit aux progrès de l'enfant, démocratisez la propriété, non pas en l'abolissant mais en l'universalisant ; sachez produire et répartir la richesse : vous atteindrez la prospérité matérielle et la grandeur morale et vous serez dignes de la France.

» Voilà le vrai socialisme. Or presque tout est impossible dans l'inspiration des *Misérables* et la première des impossibilités c'est l'extinction de toutes nos misères. Ne trompez pas l'homme, vous le rendriez fou... Voilà pourtant, concluait Lamartine, de quelles illusions sont sortis les *Misérables*. Ils ont aggravé la condition des prolétaires au lieu de la soulager. La société n'en sera ni plus ni moins impuissante à corriger l'incorrigible, mais il y aura une erreur de plus entre les hommes, l'idéal exagéré par l'imagination, la haine aveugle par suite de l'hostilité de tous contre tous, un surcroît de calamités.

» Beau livre d'imagination, vilaine œuvre de raison. Semer d'impossibles chimères c'est jeter dans le peuple la fureur sacrée de la déception ...[2] Pages très belles, mais, de quelque nom qu'on les pare, il n'y aura jamais que deux philosophies, la philosophie de la jouissance à faire convoiter aux hommes et la philosophie du spiritualisme et de la résignation pieuse à l'ordre douloureux des choses, pour mériter dans un autre monde un meilleur sort. Pas de milieu : ou rêver avec les utopistes actuels, ces Titans de l'absurde, des rêves tels que j'aimerais mieux croire à la mer de lait sucré, ou bien s'en tenir à l'autre système... en attendant le vrai jour de Dieu.

» Entre les deux doctrines, il est pourtant un moyen de conciliation : le bon sens. Si la force des choses condamne les hommes affligés de misères modérées chez les uns, intolérables chez les autres, à vivre en commun dans l'attente d'une répartition plus équitable des biens et des maux, ne faut-il pas de toute nécessité ou qu'ils s'entretuent ou qu'ils s'entr'aident ? S'ils s'entretuent, la même dose de mal exploitée par la haine se retrouvera après le carnage ; s'ils s'entr'aident, ils seront toujours misérables, mais ils soulageront leur misère par la charité organisée. Que la société s'interroge donc pour connaître les améliorations désirables sans ébranler la maison : monarchie ou république ; mais de faire convoiter

1. *Cours familier*, Entretien 83.
2. *Cours familier*, Entretien 84.

au peuple l'impossible en renversant les fondements de l'ordre, la famille et la société, c'est de la démence.

» Ainsi a fait Victor Hugo. La seule séduction de ses songes dorés fait des *Misérables* un mauvais livre... Nous sommes tous des misérables, mais pour soulager nos misères et pour désarmer l'utopie, le ciel nous a laissé un divin remède : la charité de tous pour tous [1] ».

Lamartine la montrait en action, dans un de ses romans populaires où s'agitent les vrais *Misérables* : *Fior d'Alize.* Ici, tout le monde est malheureux, personne n'est coupable ; mais une charité rayonnante aide à supporter les misères de ce monde par la pensée qu'elles seront réparées dans l'autre. A la société, maintenant, d'introduire dans ses lois la charité sociale sous toutes les formes, en attendant une répartition plus équitable des biens de la terre.

C'est précisément l'esprit des romans populaires et sociaux. Que faut-il de plus pour montrer la distance des *Misérables* à *Geneviève* ou à *Fior d'Aliza,* de Lamartine à Victor Hugo ?

---

1. *Cours familier,* t. XV. Entretien 87.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Œuvres de Lamartine

Poésie

Méditations poétiques (1820), in-16, Paris, Hachette, 1907.
Nouvelles méditations (1823), in-16, Hachette, Furne, Pagnerre, Jouvet, 1873.
Harmonies poétiques et religieuses (1829), in-16, Paris, Pagnerre, Jouvet, 1873.
Jocelyn, épisode, journal trouvé chez un curé de village (1836), in-12, Garnier, 1925 ; Hachette, 1907.
Chute d'un Ange, épisode, in-12, Paris, Lemerre, (1885) ; édit. orig., Paris, Gosselin, 1838.
Recueillements poétiques (1839), in-12, Paris, Garnier, 1925 ; Hachette, 1888, 1907.
Toussaint Louverture (1850), in-8, Paris, Calmann Lévy, s. d., archives de Saint-Point.
Poésies inédites, publiées par M^me^ Valentine de Lamartine, in-8, Paris, Hachette et C^ie^, 1873.

Prose

La Politique rationnelle (1831), œuvres complètes, t. 47.
Les destinées de la poésie (1834), seconde préface des *Méditations*, 1849.
Souvenirs, impressions, pensées et paysages, pendant un voyage en Orient (1835), 2 in-12, Paris, Gosselin, 1848.
Histoire de la Révolution de 1848 (1849), 2 vol. in-12, Paris, Garnier, 1859, 4^e^ édit.
Le Père Dutemps, Cours familier, 1857, entretien XV ; préface des *Harmonies*, 1849.
Le Conseiller du peuple (1849) in-8, mensuel, archives de Saint-Point, Michel Lévy, rue Auber, Paris.
Les Confidences (1849), in-12, Paris, Hachette, 1879.
Tribune de M. de Lamartine, ou, *Etudes oratoires et politiques* (1849), archives de Saint-Point.
Graziella, (Extrait des Confidences) (1850), in-12, Paris, Hachette et C^ie^, 1879.
Geneviève (1850), in-12, Paris, Calmann Lévy, s. d. ; in-16, collection Nelson.
Les Foyers du peuple (1851), Paris, Michel Lévy, rue Auber ; archives de Saint-Point.
Nouvelles Confidences (1851), in-12, Paris, Hachette, 1884.

Le Tailleur de pierres de Saint-Point (1851), in-12, Paris, Jouvet et Cie, Hachette et Cie, 1887.
Le Civilisateur (1852), in-8, archives de Saint-Point.
Lectures pour tous, 1854, archives de Saint-Point.
Cours familier de littérature (1856), revue mensuelle, 28 vol. in-8, 80 p., chez l'auteur, rue de la Ville-l'Évêque, 43, Paris.
Le Pays, (1856) journal parlementaire, archives de Saint-Point.
Fior d'Aliza (1863), *Cours familier*, 1866, t. XXI, XXII ; œuvres complètes, 1866, t. 41 ; in-12, Paris, Dentu.
France parlementaire (La), 6 vol. in-8, 1864, Paris, rue de Grammont.
Œuvres complètes de M. de Lamartine, 41 vol. in-8, Paris, 1866, chez l'auteur ; in-12, Paris, Michel Lévy, 1874.
Antoniella, (1867) in-12, Paris, Michel Lévy, 1874.
Mémoires inédits, 1871, in-8, Paris, Pagnère, Furne.
Le Manuscrit de ma mère (1871), in-16, Paris, Hachette, 1875.
Souvenirs et portraits (1871), in-16, Paris, Hachette. 1871-1872.
Correspondance, publiée par Mme Valentine de Lamartine, 6 vol. in-8, Paris, Hachette, Furne, Jouvet, 1873 ; édit. in-6, 1882.
Correspondance de Lamartine avec ses nièces, par le comte de Chastellier, in-12, Paris, Plon, 1928.

II. — Ouvrages consultés

Alexandre. — *Souvenirs sur Lamartine*, par son secrétaire intime, in-12, Paris, Charpentier, 1884.
Balzac. — *Les Paysans*, collection Michel Lévy, Paris, 1873.
Barbey d'Aurévilly. — *Les œuvres et les hommes au* XIXe *siècle*, 3e série, in-12, Paris, Lemerre, 1889.
Barrès. — *Les Maîtres*, in-12, Paris, Plon, s. d.
Barthou. — *Lamartine orateur*, in-8, Hachette, 1916.
Beaunier. — *Histoire de la littérature française illustrée*, Paris, Larousse.
Bourget. — *Etudes et portraits*, 2 in-12, Paris, Lemerre, 1889.
Breton (Le). — *Le Roman au* XVIIe *siècle*, in-12, Hachette, 1890.
— *Le Roman au* XVIIIe *siècle*, in-12, Hachette, 1890.
— *Le Roman au* XIXe *siècle*, in-12, Hachette, 1890.
Brunetière. — *L'évolution de la poésie lyrique au* XIXe *siècle*, t. I, in-12, Paris, Hachette, 1905.
Canat. — *Lamartine*, morceaux choisis, fort in-12, Paris, Didier, 1926,
Citoleux. — *La poésie philosophique au* XIXe *siècle* : *Lamartine*, in-8, Paris, Plon-Nourrit, 1905.
Cognets (J. des). — *La vie intérieure de Lamartine*, in-12, Mercure de France, 1913.
— *Extraits du Cours familier de littérature*, in-12, Paris, Garnier, 1926.
Crouzet (Jeanne). — *Lamartine poète social*, *Grande Revue*, avril 1907.
Deschanel. — *Lamartine*, 2 in-12, Calmann Lévy, 1893.
Doumic. — *G. Sand*, in-12, Paris, Perrin, 1909.
— *Lamartine*, in-16, Paris, Hachette, 1912.
Duine. — *Lamennais*, in-12, Paris, Garnier, 1922.
Eckstein (d'). — *Le Catholique*, journal, 1826-29, archives de Saint-Point.
Faguet. — *Politiques et moralistes au* XIXe *siècle*, 3 vol. in-12, Paris, Lecène et Oudin, s. d.
Furetière. — *Le Roman bourgeois*, in-16, Paris, Picard, collection Jeannet, 1868.

Garde (Reine). — *Essais poétiques*, in-12, Paris, Garnier, 1851, archives de Saint-Point.

Hazard (Paul). — *Lamartine*, in-16, Paris, Plon, 1925.

Hugo. — *Les Misérables*, in-12, Paris, Hetzel et Cie, 1862.
— *Choses vues*, in-8, Paris, Hetzel, 1887.

Jacquemin (Mlle). — *Lamartine et ses origines franc-comtoises*, in-4°, illustré, Lyon, Audin et Cie, 1926.

Johannet. — *Evolution du roman social, au* XIXe *siècle*, in-8°, s. d., Action populaire, Reims.

Lacretelle. — *Les origines et la jeunesse de Lamartine*, in-18, Paris, 1911.

Lamennais. — *Paroles d'un croyant*, in-12, Paris, Garnier, s. d.
— *Livre du peuple*, in-12, Paris, Garnier, s. d.

Lanson. — *Histoire de la littérature française*, fort in-12, Hachette, 1906.
— *Manuel bibliographique.*

Lasserre. — *Le Romantisme français*, in-12, Paris, Mercure de France, 1916.

Latreille. — *Lamartine, poète politique*, Annales de l'Université de Lyon, 1924, n° 36.
— *Les dernières années de Lamartine.*

Le Goffic. — *La littérature française au* XIXe *et au* XXe *siècles*, in-12, Paris, Larousse, s. d., t. II.

Lemaitre. — *Les Contemporains* (4e série), in-12, Paris, Lecène et Oudin, 1889.

Léo Larguier. — *Alphonse de Lamartine*, in-18, Hachette, 1929.

Levaillant. — *Lamartine, œuvres choisies*, fort in-12, Paris, Hatier, 1925.

Leroy. — *La vie du comte de Saint-Simon*, Cahiers verts de la *Quinzaine*, Grasset, 1925.

Maréchal. — *Lamennais et Lamartine*, in-12, Paris, Bloud, 1907.

Marguerite Marie. — *Le roman d'une grande âme : Lamartine*, in-8 écu, Paris, Plon, 1920.

Mariotte (Jeanne). — *Sur les pas de Lamartine*, plaquette inédite, in-18, chez l'auteur, cf. p. 52.

Masson (P.-M.). — *Œuvres et Maîtres*, in-12, Paris, Perrin, 1923.

Mauriac. — *Le Roman*, Cahiers de la *Quinzaine*, 13e cahier, 18e série, Paris, rue de Fleurus, s. d.

Minerve française (La). — L'œuvre du vieux Lamartine : *le Cours familier de littérature*, juillet 1919.

Mirecourt (de). — *Les Contemporains : G. Sand*, in-18, Paris, Roret, rue Mazarin, 1854.

Ollivier. — *Lamartine*, in-12, Paris, Garnier, 1874.

Perdiguier (Agricol). — *Mémoires d'un Compagnon*, Cahiers du Centre, Moulins, 1914.

Planhol (de). — *Les Utopistes de l'amour*, in-8, Paris, Garnier, 1921.
— *La première de Toussaint Louverture*, dans *Minerve française*, 1er avril 1920.

Pomairols (de). — *Lamartine*, étude de morale et d'esthétique, in-12, Hachette, 1889.

Proudhon. — *Napoléon III*, in-8, Paris, Ollendorf, 1900.

Revue bleue. — *Jocelyn*, avril 1928.

Rousseau (J.-J.). — *La nouvelle Héloïse*, édit. Lequien.
— *L'Emile*, édit. Lequien.

Sachs Eva. — *Les idées sociales de Lamartine jusqu'en* 1848, in-8, Paris, Jouve, 1915.

Sainte-Beuve. — *Causeries du lundi* : I, IV, IX, X, XI ; 15 vol. in-12, Paris, Garnier.
— *Nouveaux lundis*, t. I et XI, in-12, Paris, Lévy, 1872.
— *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2 vol. in-12, Paris, Michel Lévy, 1889.
Sand (G.). — *Le Compagnon du tour de France*, in-16, Paris, Calmann Lévy, 1885.
— *La Mare au diable*, 1846, in-12, Paris, Hachette, 1857.
— *La Petite Fadette*, 1849, in-16, Paris, Michel Lévy, 1967.
— *François le Champi*, 1850. in-16, Paris, Calmann Lévy, 1898.
— *Lettres au docteur Amabilis*, Revue hebdomadaire, 30 juillet 1927.
Seillère. — *J.-Jacques Rousseau*, in-8, Paris, Garnier, 1921.
Séneval. — *Lamartine à Montculot*, in-12, Dijon, 1903.
Sorel. — *Francion*, 1922. Étude sur Ch. Sorel par Em. Roy, in-8, Paris, Hachette, 1891.
Sugier. — *Lamartine*, étude morale, in-12, Paris, Fieschbacher, 1900.
Taine. — *Nouveaux essais de critique et d'histoire*, in-12, Paris, Hachette, s. d.
Vulliaud. — *Les Paroles d'un croyant de Lamennais*, in-12, Amiens, Malfère, 1928.

INDEX ALPHABÉTIQUE

(Des principaux noms d'auteurs, de livres, de personnages, de lieux, contenus dans le texte de l'ouvrage.)

Adonaï, 24, 33.
Alexandre, 46, 51, 63.
Amabilis (Doctor), 64.
Annunziata, 57, 58, 59.
Antoniella, 9, 12, 54, 56, 93.
Ballanche, 37.
Balzac, 62, 63.
Barbey d'Aurévilly, 75.
Barrès, 40.
Barthou, 18.
Blanc (Louis), 17, 37, 63.
Bourgvilain, 51.
Brunetière, 32.
Capo di Chino, 58, 59.
Cédar, 23, 25.
Chateaubriand, 18, 61, 62.
Chatterton, 16, 62.
Civilisateur (Le), p. 41.
Chute d'un Ange (La), 9, 16, 22, 23, 28, 29, 30, 32, 39.
Compagnon du tour de France (Le), 63, 64, 80.
Consultations du docteur Noir, 62.
Cours familier de littérature, 10, 17, 41, 78.
Cyprien, 48, 49.
Daïda, 23, 25.
Dargaud, 17, 24, 31, 38, 74.
Denise, 54.
Dutemps (Le Père), 8, 15, 42, 51, 112, 113.
Émile (L'), 67, 70, 71.
Fadette (La petite), 64, 65.
Fénelon, 30, 60.
Fior d'Aliza, 9, 12, 15, 16, 54, 55, 56, 91.
Flaubert, 45.
Fourier, 24, 36.
Francion, 60, 61.
Furetière, 60, 61.
Garde (Reine), 43, 45, 60, 114.
Geneviève, 8, 20, 45, 47, 49, 50, 83, 84, 85.
Gratien, 51, 54.
Hugo (V.), 10, 16, 18, 29, 37, 40, 62, 116.
Huttes (Claude des), 15, 51, 53, 54, 86, 87, 88, 90.
Jocelyn, 13, 19, 22, 28, 29, 30, 31.
Josette, 48, 49, 50.
Lamennais, 17, 34, 37, 62, 76.
Livre primitif, 23, 24, 25, 31, 32, 53, 71.
Lorenzo, 57, 58, 59.
Magdaléna, 55.
Marthe, 47.
Médecin de campagne, 13, 22, 47.
Misérables (Les), 10, 64, 116, 117, 118, 119.
Mystères de Paris (Les), 62.
Nouvelle Héloïse, 14, 15, 67.
Nymphed, 25.
Paroles d'un croyant (Les), 24, 36.
Politique rationnelle (La), 9, 18, 19, 23, 30, 39.
Proudhon, 27, 39.
Rayons et Ombres, 16, 37.
Recueillements poétiques, 9, 21, 25, 26, 28, 35, 39.
Rousseau, 8, 9, 15, 24, 30, 61, 64, 67.
Saint-Simon, 19, 24, 72.
Sainte-Beuve, 10.
Sand (G.), 8, 10, 31, 36, 47, 51, 62, 64, 65, 96.
Sénancour, 62.
Sorel, 60, 61.
Stanhope, 17.
Sue (Eug.), 36, 62.
Toussaint Louverture, 20, 42, 115.
Valouze, 51.
Vigny, 16, 62.
Visions, 23, 37.
Voyage en Orient, 9, 18, 19, 30, 31.

ERRATA

Page 7, ligne 5, compléter par cette note : *Lettre à M. de Marcellus*, 21 oct. 1826, *Correspondance*, t. III, p. 426.
— 7, note 1, ajouter : cf. *France parlementaire*, t. V.
— 8, ligne 15, ajouter à la citation : *Correspondance*, t. V, p. 424.
— 9, note 1, lire : *Cours familier*, 1866, au lieu de 1863.
— 13, note 3, lire : 1809 au lieu de : 1899.
— 13, ligne 9, lire : *envahi*, au lieu de : *envahie*.
— 15, ligne 13, lire : *les animaux mêmes*, au lieu de : les animaux même.
— 15, ligne 31, Sampognards = habitants de Saint-Point.
— 16, note 1, lire : *Nouvelles méditations* : *le poète mourant*, v. 103 au lieu de la note qui se réfère au titre du chapitre.
— 16, ligne 3, lire : 1823, au lieu de : 1820.
— 16, note 2, ajouter : *Correspondance*, t. IV, p. 107.
— 22, ligne 24, lire : *mennaisienne*, au lieu de : ménaisienne.
— 23, ligne 20, lire : *coupées*, au lieu de : coupés.
— 32, ligne 2, lire : *délivrée*, au lieu de : délivré.
— 36, ligne 37, lire : *Bazar*, au lieu de Bazars.
— 36, note 2, ajouter : *Correspondance*, t. V, p. 562.
— 38, ligne 6, à la citation, ajouter : *Correspondance*, lettre du 17 janvier 1834, t. V, p. 18.
— 38, note 4, ajouter : *Correspondance*, t. VI, p. 54.
— 39, note 1, lire : tome VI, p. 266.
— 39, note 3, lire : *Correspondance*, t. VI, p. 301, au lieu de t. IV, p. 30.
— 45, lignes 35, 36, lire : *qu'exploitera copieusement le roman réaliste*, au lieu de : qui exploitera... par le roman.
— 54, note 3, ajouter : du roman a été tiré un opéra par MM. Michel Carré et Lecas, musique de V. Massé, Opéra-Comique, 5 fév. 1866.
— 55, ligne 43, lire : *fonctionnaire*, au lieu de : fonctinnaire.
— 58, ligne 20, Edris = descendant d'Ali, le gendre de Mahomet.
— 60, ligne 26, lire : *noircir*, au lieu de : noiricir.
— 61, ligne 6, lire : *un menu peuple*, au lieu de : en un menu peuple.
— 63, ligne 1, lire : note 1, au lieu de : note 2.
— 63, ligne 3, lire : note 2, au lieu de : note 1.
— 66, note 1, ajouter : 1857, t. III, p. 12.
— 67, ligne 15, ajouter à la citation : *Correspondance*, t. I, p. 68, lettre du 28 nov. 1808.
— 72, note 1, ajouter : 1856.
— 86, ligne 15, ajouter : note 2, *Cours familier*, t. XXI.
— 89, ligne 4, lire : *sans leur en vouloir*, au lieu de : sans leur vouloir.
— 100, ligne 9, lire : *tient agenouillés*, au lieu de : tient agenouillés dans ses bras
— 109, ligne 33, ajouter à la citation : cf. Deschanels : *Lamartine*, *op. cit.*, t. II, p. 295.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

Du lyrisme au roman populaire à travers la politique 7

CHAPITRE PREMIER

Les sources des romans populaires

Éducation rurale du poète. — Impressions d'enfance et de jeunesse. — Un gentilhomme campagnard. — L'amour des humbles 12

CHAPITRE II

La vocation politique et sociale de Lamartine

Vers l'action : Rêves politiques ; députation ; souci des questions sociales. — *Par la poésie philosophique* : *Jocelyn*, la *Chute d'un Ange*, les *Recueillements*. — *Résumé des doctrines* contenues dans les poèmes. — *Liaison des doctrines avec les préoccupations sociales du temps* : l'aube d'un autre âge sonnée par Lamartine avec le « tocsin d'or » des *Girondins* 16

CHAPITRE III

Du rêve à la réalité

L'épreuve d'une doctrine. — La révolution de 1848 : l'apothéose, la chute, l'abdication.— Adieu, l'âge d'or ! — L'apostolat par les œuvres de vieillesse, en particulier les romans, « magnifique témoignage de son expérience et de sa raison » 38

CHAPITRE IV

Les romans populaires

Occasion : Lamartine et Reine Garde, couturière et poète à Aix-en-Provence. — *Résumé des intrigues* : *Geneviève* : les serviteurs dans l'œuvre de Lamartine ; histoire romancée de Geneviève. *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*. *Fior d'Aliza*. *Antoniella* 43

CHAPITRE V

Les modèles et les émules

Du *Roman bourgeois*, de Furetière et de *Francion*, de Sorel (XVII^e siècle) aux romans champêtres de George Sand : *La Mare au diable*, la *Petite Fadette* et *François le Champi*, à travers les romans du XVIII^e et du XIX^e siècles 60

CHAPITRE VI

Les influences

Jean-Jacques Rousseau : la *Nouvelle Héloïse* et l'*Emile*. — *Saint-Simon* et son système social. — *Lamennais* : son libéralisme politique et religieux. — *Dargaud* : son influence philosophique 67

CHAPITRE VII

Les thèses des romans populaires

Thèses politiques : situés hors du temps, ces récits ne reflètent pas les idées du poète, à peu près muet sur ce chapitre. — *Thèses sociales* : elles se résument dans la charité. — *Thèses religieuses* : éclectisme et libéralisme chrétien 79

CHAPITRE VIII

Les types des romans populaires

Geneviève ou la Marthe de *Jocelyn*, la première dans la lignée des servantes au grand cœur. — *Claude des Huttes*, le mystique maçon de Saint-Point. — *Fior d'Alize* et *Antoniella* : âmes ardentes, vies tragiques, têtes un peu romanesques, sous le soleil de Florence et de Naples. — *Caractères respectifs* de ces personnages 82

CHAPITRE IX

Valeur des romans populaires

Valeur historique ou crédibilité. — *Valeur technique* : la composition, le « rendu », le style. — *Valeur morale et portée sociale* : l'idéal proposé au peuple, sous forme d'histoires romancées, animées d'un généreux souffle social et chrétien 94

CONCLUSION

Résumé de la thèse. — Les harpes éoliennes. — Au service du peuple, jusqu'à la fin 108

APPENDICE

§ 1. — Une esquisse du *Tailleur de pierres de Saint-Point* : le *Père Dutemps* 112
§ 2. — Note sur *Reine Garde*, couturière et poète à Aix-en-Provence, à qui Lamartine dédia *Geneviève* 114
§ 3. — *Toussaint Louverture*, drame social de Lamartine en faveur de l'émancipation des Noirs 115
§ 4. — Des romans populaires et sociaux de Lamartine aux *Misérables* de Victor Hugo. Critique du roman de Hugo par l'auteur du *Cours familier de littérature* 116

BIBLIOGRAPHIE 120

INDEX 124

ERRATA 125

Imp. Bernigaud et Privat, 15, Rue Bossuet, Dijon